
U d'/of OTTAWA
39003003408894

LE

LOURDES DE ZOLA

L'abbé Joseph CRESTEY

CRITIQUE

D'UN

ROMAN HISTORIQUE

Le Lourdes de Zola

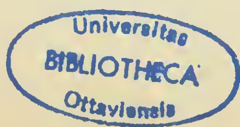


PARIS

BONNE PRESSE COOPÉRATIVE
2, rue et square Louvois, 2

A. ROGER ET F. CHERNOVIZ
7, rue des Grands-Augustins, 7

1894



INTRODUCTION

MENTALITÉ DE M. ZOLA

Le véritable Lourdes est-il le Lourdes de M. Émile Zola?

Question bien capable de passionner l'opinion, au moment où le roman publié sur Lourdes par cet écrivain retentissant est lancé dans le public.

C'est à dessein que nous disons : « le *roman* publié sur Lourdes », parce que telle est, dans la banalité même de sa signification usuelle, la formule qui exprime le mieux le caractère de ce livre.

M. Zola se disait animé de l'intention d'écrire une histoire. Mais il n'a fait qu'un roman.

Bien qu'il se présente comme un simple enregistreur d'impressions saisies sur le vif, un photographe des foules, un analyste des sentiments, un narrateur impeccable des faits simples ou extraordinaires, il a versé dans la pure fantaisie. Nonobstant ses dehors de grande impartialité, il paraît, depuis la première syllabe jusqu'à la dernière, sous l'empire d'un préjugé irréductible. Son siège est fait à l'avance, bien qu'il témoigne la préoccupation incessante de paraître à peu près indifférent.

De toute évidence, M. Zola n'est pas allé à Lourdes avec l'intention d'éclairer sa bonne foi, mais avec le désir de prendre sur place des documents vécus pour

agrémenter sa thèse d'une apparence de réalité indiscutable. Et certain public — pas méchant d'ordinaire, même parmi les « intellectuels » — lorgnant ce croquis fouillu et surchargé, plein de mouvement, de lumière et d'ombre, s'exclamera émerveillé : « Comme c'est bien ça ! » enchaînant, suivant sa puérile habitude, son adhésion philosophique à son impression d'art.

Est-ce à dire que nous voulions infirmer la bonne foi de M. Zola ? Dieu nous en préserve ! M. Zola est évidemment l'être le plus sincère de la création ! Nous disons simplement qu'il s'est trompé, si vous le voulez, sans même s'en rendre compte.

Il croyait d'une foi positive à l'impartialité irréprochable et imperturbable de sa vision.

Mais de même que sa vision naturelle ne s'opère qu'à travers les verres de son binocle, sa vision mentale ne s'est faite qu'à travers le cristal de son préjugé, embellissant tout peut-être à son point de vue, dénaturant et amoindrissant tout en réalité. Il s'est donc au moins trompé sur les conditions réelles de sa propre psychologie. Coûte que coûte, les faits, les personnes, les sentiments, les prodiges, devaient tourner, en passant dans le moule de sa hantise, en preuves de sa négation préconçue.

Si donc la bonne foi de M. Zola n'était pas en cause, il se trouvait sous la domination de je ne sais quel démon logé en lui, qui s'est appliqué perpétuellement à fausser sa vision.

La mise en scène du pèlerinage, l'histoire de Lourdes, l'explication scientifique des miracles, tout est dénaturé, présenté sous un faux jour, tout laisse au lecteur une impression radicalement opposée à celle qui résulte des faits.

CHAPITRE PREMIER

MALADRESSE DE LA MISE EN SCÈNE

Sommaire : M. Zola est-il un faussaire ou un inconscient ? — M. Zola donne à Lourdes une physionomie matérielle et grossière. — Dès le début, M. Zola s'applique à donner au lecteur une impression repoussante. — M. Zola n'a pas senti palpiter l'âme des foules en pèlerinage à Lourdes. — Deux éléments de l'âme des foules en pèlerinage. — Ce n'est pas seulement la souffrance qui attire les foules à Lourdes : c'est la piété désintéressée. — Il résulte de cette exposition d'ensemble une impression pénible, opposée à la réalité. — Caractère odieux donné de parti pris aux personnages distingués du pèlerinage. — M. Zola exagère au-delà de toute mesure les inconvénients de l'affluence des foules à Lourdes. — Le clergé est faussement représenté comme ridicule et odieux.

Maladresse où habileté ? Dieu seul en est juge.

Le premier souci d'un auteur, c'est de construire son œuvre, et pour qu'elle fasse bon effet, de lui trouver une bonne mise en scène.

De la mise en scène dépend l'impression générale produite sur le spectateur pendant toute la représentation. Les personnages pourront parfois dire exactement la même chose : ils seront compris d'une façon diamétralement opposée suivant le milieu dans lequel ils développeront leur jeu.

Aussi, la façon spéciale dont le drame est présenté dès le début, le monde dans lequel il se passe, la physionomie des lieux, le sentiment matériel des

choses et des gens, des corps et des âmes, sont autant d'éléments d'importance capitale que l'auteur choisit à son gré, et d'où résulte l'indication précise de ses dispositions d'âme, la révélation préalable de sa pensée totale.

Eh bien, il faut l'avouer, si M. Zola s'est réellement proposé de donner l'impression du Lourdes véritable, du monde vrai qui s'y rend en pèlerinage, des sentiments positifs et généraux dont ce monde est animé, de la façon précise et véridique dont les choses s'y passent, de la Bernadette historique et des personnages réels qui ont fait la Grotte, M. Zola ne pouvait choisir une mise en scène plus maladroite, plus capable de fourvoyer le spectateur, plus apte à produire précisément l'impression opposée presque en tout à la vérité.

Si au contraire les intentions de M. Zola — M. Zola peut être assuré que nous ne voudrions jamais lui attribuer gratuitement de pareilles intentions — consistaient à dénaturer le point de vue aux yeux du regardant, à lui faire voir les choses en beau quand il fallait les voir en laid, en laid quand il fallait les voir en beau, à raccourcir la perspective quand elle avait besoin d'être élargie, à se perdre au contraire dans l'infini quand le détail seul demandait l'examen, si en un mot M. Zola voulait jouer de la lanterne magique, au lieu de représenter fidèlement la nature, M. Zola, avec son immense documentation, ayant placé cette documentation dans un milieu faux, a très habilement choisi sa mise en scène.

Encore une fois, non, il ne le voulait pas. Il n'a pas l'âme si noire, si simpliste aussi. Le fait de l'impression fausse que produit son œuvre résulte de son tempérament, de ses habitudes.

Les idéalistes de notre nouvelle littérature — qui vaut bien l'autre — ont l'irrévérencieuse coutume d'appeler le genre de M. Zola un « naturalisme brutal ». Soit.

N'est-il pas vrai que, pour décrire un pèlerinage de Lourdes, en lui donnant sa vraie physionomie, plutôt morale que physique, il faudrait s'arrêter au côté supra-sensible plutôt qu'à la superficie matérielle que présente l'aspect d'une foule à la fois souffrante et priante ? Le sentiment général qui se dégage de cette longue théorie d'âmes en peine allant demander secours et délivrance à une puissance divine n'est-il pas, franchement, un sentiment d'ordre supérieur, quelque chose de spirituel et d'idéal avant tout ? Un écrivain jaloux de représenter cette portion de l'humanité avec son caractère véritable, ne s'appliquerait-il pas à mettre les choses en scène suivant le système le plus capable d'évoquer cette mentalité spéciale, si en dehors, si au-dessus des dispositions ordinaires de toute agglomération humaine ?

M. Zola n'a eu garde de le faire : non pas qu'il eût un parti-pris contre ce mode de conception, mais tout simplement parce qu'il en est naturellement incapable. Ses habitudes d'écrivain lui interdisent de songer même à organiser une action avec ce cachet quelque peu supérieur à la matérialité pure. Je ne veux pas dire tout ce qu'il touche, mais l'ensemble du moins de ce qu'il brasse vous a je ne sais quel aspect répugnant qui vous attriste et parfois vous révolte. On dirait — que le lecteur nous pardonne ces expressions : elles seront justifiées par les citations que nous allons faire — on dirait parfois un fleuve de boue, ou plus exactement de sang et de déjections immondes. L'âme n'y transpire que par intervalles rares, comme une

fleur de lotus à la surface d'un marais infect. Tout se déprime et se souille au contact d'un pareil pinceau. Après les premiers sursauts de l'étonnement, c'est la répugnance qui vous envahit, l'obsession du laid et du sale, la préoccupation du mal tyrannisant pour son bon plaisir sans trouver de contre-poids. Vous êtes jetés en plein dans la nature physique au moment où elle est le plus vilaine, comme un condamné dans les bras d'un cadavre en décomposition : et c'est en vain que vous cherchez à glaner un souffle sur les lèvres de cette charogne, vous ne saisissez que les émanations pestilentielles qui arrivent par bouffées ininterrompues. L'odieux succède à l'horrible; il vous faut du courage; le montreur de chair malade escompte votre curiosité sensorielle, votre dévergondage imaginatif; vous êtes pour lui un sujet à expériences qu'il faut convulsivement agiter par quelque crudité et violence auxquelles vous ne soyez pas accoutumé : en conséquence, vous éprouverez jusqu'au bout l'oppression nauséabonde de ses cyniques exigences, sous peine de ne pouvoir suivre le fil de l'histoire.

Dès la première fenêtre ouverte sur cet horizon pestilentiel, c'est-à-dire dès la première minute de la première journée (1), et pendant les interminables heures que dure cette journée elle-même en chemin de fer, vous ne faites pas autre chose que de vous emplir les poumons de cette infernale senteur, vous saturer les yeux de ces horreurs sans nom, vous hanter l'imagination de cet infâme spectacle. Avez-vous le courage de lire ces descriptions vingt fois répétées, pas toujours en termes différents, jusqu'à ce qu'il

(1) L'ouvrage est divisé en cinq *journées*, subdivisées chacune en cinq fractions : le pèlerinage national dure en effet cinq jours.

plaise à l'évocateur sinistre de jeter une bonne fois sur sa toile, en un pâté monstrueux, tout le « diable enrhumé », comme disent les rapins, de ses colorations irritantes ? Alors, oui, certainement, vous aurez la représentation vive de ce que l'humanité peut offrir de plus hideux au physique, de plus insupportable dans la souffrance, de plus triste dans la misère : mais vous n'aurez que cela.

« Tout le wagon, les cinq compartiments de dix places, ne formaient qu'une seule chambrée... C'était, entre les boiseries nues et jaunes des parois, sous le lambrissage peint en blanc du plafond, une véritable salle d'hôpital, dans un désordre, dans un pêle-mêle d'ambulance improvisée. A demi-cachés sous la banquette, traînaient des vases, des bassins, des balais, des éponges. Puis, le train ne prenant pas de bagages, les colis s'entassaient un peu partout, des valises, des boîtes en bois blanc, des cartons à chapeaux, des sacs, un amas lamentable de pauvres choses usées, raccommodées avec des ficelles; et l'encombrement recommençait en l'air, des vêtements, des paquets, des paniers pendus à des patères de cuivre, et qui se balançaient sans repos. Au milieu de cette friperie, les grands malades, sur leurs étroits matelas, occupant plusieurs places, oscillaient, emportés par les secousses grondantes des roues; tandis que ceux qui pouvaient rester assis, s'adossaient aux cloisons, s'appuyaient à des oreillers, la face blême... Au fond, il y avait un compartiment entier de femmes, dix pèlerines serrées les unes contre les autres, des jeunes, des vieilles, toutes de la même laideur pitoyable et triste. Et comme on n'osait baisser les glaces à cause des phtisiques, qui étaient là, la chaleur commençait, une odeur insupportable que peu à peu semblaient dégager les cahots de la marche à toute vitesse... En face d'elle (de Marie), une ouvrière du même âge, en bonnet noir, le visage ravagé de misère et d'inquiétude, tenait

sur ses genoux une fillette de sept ans, si pâle, si diminuée, qu'elle en paraissait à peine quatre. Le nez pincé, les paupières bleuies, fermées dans sa face de cire, l'enfant ne pouvait parler; et elle n'avait qu'une petite plainte, un gémissement doux, qui chaque fois déchirait le cœur de la mère, penchée sur elle.

« — J'étais par terre, sur le quai, quand on l'a fourré dans le wagon, reprit la Grivotte. Quatre hommes le tenaient... Mais elle ne put en dire davantage. Un accès de toux la secoua, la renversa sur la banquette. Elle suffoquait, les pommettes roses de ses joues devenaient bleues. Et tout de suite, sœur Hyacinthe lui souleva la tête, lui essuya les lèvres avec un linge qui se tachait de rouge. Madame de Jonquière, au même instant, donnait des soins à la malade qu'elle avait en face d'elle. On la nommait Mme Vêtu. La peur de la mort la ramenait à l'église, où elle n'avait pas mis les pieds depuis sa première communion. Elle se savait condamnée, rongée par un cancer à l'estomac; et déjà, elle avait le masque hagard et orangé des cancéreux, elle en était aux déjections noires, comme si elle eût rendu de la suie. De tout le voyage, elle n'avait pas encore dit un mot, les lèvres murées, souffrant abominablement. Puis, un vomissement l'avait prise, et elle avait perdu connaissance. Dès qu'elle ouvrait la bouche, une odeur épouvantable, une pestilence à faire tourner les cœurs, s'exhalait.

« — Ce n'est plus possible, murmura Mme de Jonquière qui se sentait défaillir, il faut donner un peu d'air... La chaleur augmentait toujours, on étouffait, au milieu de l'air lourd et nauséabond; et ce fut un soulagement que le peu d'air pur qui entra. Pendant un moment, il y eut d'autres soins, tout un nettoyage : la sœur remuait les vases, les bassins, dont elle jeta le contenu par la portière, tandis que la dame hospitalière, avec une éponge, essuyait le plancher que la trépidation secouait durement. Il fallut tout ranger. Et ce fut ensuite un autre souci, la quatrième malade, celle qui n'avait pas bougé encore, une

fille mince dont le visage était enveloppé dans un fichu noir, disant qu'elle avait faim... Marie, dans son besoin de distraction, s'était intéressée à cette figure immobile, ainsi cachée par ce voile noir. Elle soupçonnait quelque plaie à la face... Sous le fichu noir, une voix rauque grognait des paroles confuses... Enfin le fichu tomba et Marie eut un frisson d'horreur. C'était un lupus qui avait envahi le nez et la bouche, peu à peu grandi là, une ulcération lente s'étalant sans cesse sous les croûtes, dévorant les muqueuses. La tête allongée en museau de chien, avec des cheveux rudes et ses gros yeux ronds, était devenue affreuse. Maintenant les cartilages du nez se trouvaient presque mangés, la bouche s'était rétractée, tirée à gauche par l'enflure de la lèvre supérieure, pareille à une fente oblique, immonde et sans forme. Une sueur de sang, mêlée à du pus, coulait de l'énorme plaie livide (1). »

Répétez ce tableau à satiété, montrez-le sous toutes les colorations dont il est susceptible; ajoutez-y, semées un peu au hasard, les biographies de certains personnages mêlés à ce chaos, et dont nous aurons bientôt à nous entretenir en détail : ce sera la première journée dans toute sa splendeur. Et cette charge de désolation, cette outrance caricaturale de la douleur, se perpétue à travers toute l'œuvre, avec, comme point terminal, de temps à autre, des pâtés comme celui-ci :

« Et toutes les maladies y étaient, l'affreux défilé qui, deux fois par jour, sortait des hôpitaux pour traverser Lourdes épouvanté. Des têtes mangées par l'eczéma, des fronts couronnés de roséole, des nez et des bouches dont l'éléphantiasis avait fait des groins informes. Puis, des hydropiques, gonflées comme des outres, des rhumatisantes aux mains tordues, aux pieds enflés, pareils à des

(1) *Première journée*, I.

sacs bourrés de chiffons, une hydrocéphale dont le crâne énorme, trop lourd, se renversait en arrière. Puis, des phtisiques, tremblant la fièvre, épuisés de dysenterie, la peau livide, d'une maigreur de squelette. Puis, les difformités des contractures, les tailles déjetées, les bras retournés, les cous plantés de travers, les pauvres êtres cassés et broyés, immobilisés en des postures de pantins tragiques. Puis de pauvres filles rachitiques étalant leur teint de cire, leur nuque frêle, rongée d'humeurs froides; des femmes jaunes, hébétées, dans la stupeur douloureuse des misérables que le cancer dévore; d'autres blêmissantes, n'osant bouger, redoutant le choc des tumeurs dont la pesante angoisse les étouffait. Sur les bancs, des sourdes, ahuries, n'entendaient rien, chantaient quand même; des aveugles, la tête haute et droite, restaient pendant des heures, tournées vers la statue de la Vierge, qu'elles ne pouvaient voir. Et il y avait encore la folle, frappée d'imbécillité, le nez emporté par quelques chancre, qui riait d'un rire terrifiant, avec sa bouche vide et noire; et il y avait l'épileptique qu'une récente crise avait laissée d'une pâleur de mort, l'écume aux coins des lèvres, etc. (1). »

Allons-y. Ce petit chef-d'œuvre ne me déplaît pas en lui-même. Tout le monde ne serait pas capable de donner ainsi à la misère un tour ultra-sordide, à la souffrance une saveur aussi répugnante, à l'humanité un aspect à ce point méprisable plutôt que pitoyable. Mais, encore une fois, c'est là tout le mérite.

N'y cherchez pas la moindre élévation immatérielle, une analyse de sentiments, une auscultation du cœur.

Vainement vous seriez heureux de sentir dans cette masse palpiter une âme. Tout se rapporte à la chair : jusqu'aux aspirations enflammées de ces êtres misé-

(1) *Quatrième journée*, II.

rables vers la Vierge qui guérit, tout est ordonné en vue de la vie matérialisée au suprême degré, en vue du corps et de lui seul, pour lui seul et jusqu'à lui seul.

Les paroles suivantes, répétées elles-mêmes comme chaque idée de cet ouvrage une bonne douzaine de fois, sont les plus idéales qu'il contienne; mais on voit que leur but ultime est un but exclusivement charnel et physique :

« Jamais les *Ave* ne s'étaient envolés dans une foi plus vive, plus attisée par le désir d'être entendu du ciel. Et Pierre, alors, eut l'explication nette de ces pèlerinages, de tous ces trains qui roulaient par le monde entier, de ces foules accourues, de Lourdes flamboyant là-bas comme le salut des corps et des âmes. Ah! les pauvres misérables qu'il voyait, depuis le matin, râler de souffrance, traîner leur triste carcasse dans la fatigue d'un tel voyage! Ils étaient tous des condamnés, des abandonnés de la science, las d'avoir consulté les médecins, d'avoir tenté la torture des remèdes inutiles. Et comme on comprenait que, brûlant du désir de vivre encore, ne pouvant se résigner sous l'injuste et indifférente nature, ils fissent le rêve d'un pouvoir surhumain, d'une divinité toute-puissante, qui peut-être allait, en leur faveur, arrêter les lois établies, changer le cours des astres et revenir sur sa création! Dieu ne leur restait-il pas, si la terre leur manquait? La réalité, pour eux, était trop abominable, il leur naissait un immense besoin d'illusion, de mensonge (nous aurons à discuter de pareils termes plus tard). Oh! croire qu'il y a quelque part un justicier suprême qui redresse les torts apparents des êtres et des choses, croire qu'il y a un rédempteur, un consolateur qui est le maître, qui peut faire remonter les torrents à leur source, rendre la jeunesse aux vieillards, ressusciter les morts! Se dire, quand on est couvert de plaies, qu'on a les membres tordus, le ventre enflé de tu-

meurs, les poumons détruits, se dire que cela n'importe pas, que tout peut disparaître sur un signe de la sainte Vierge, et qu'il suffit de prier, de la toucher, d'obtenir d'elle la grâce d'être choisi ! Et alors quelle fontaine céleste d'espérance, lorsque se mettait à couler le flot prodigieux de ces belles histoires de guérisons... ouvrant le ciel illimité du divin et du surnaturel, comme l'on comprenait le souffle de résurrection qui passait, soulevant peu à peu les plus désespérés de leur couche de misère, faisant luire les yeux de tous, puisque la vie était encore possible ! Jamais roman plus passionnant n'avait été écrit pour exalter les âmes au-dessus des rudes conditions de l'existence. Rêver ce rêve, c'était le grand bonheur ineffaçable (1). »

De telles paroles, on le voit, n'expriment pas la prière de l'amour perdu dans le cœur aimé, mais simplement le charme hallucinatoire d'une gracieuse historiette et surtout d'une espérance folle d'être miraculé à son tour.

Sans doute, l'auteur s'est trouvé, je le veux, entraîné à se confiner dans cette conception peu flatteuse, par un sentiment extrême de la réalité, par un souci scrupuleux de ne rien prêter aux acteurs du drame qu'ils n'éprouvassent effectivement.

Mais il faudrait certes bien peu connaître ce qu'il y a dans l'âme populaire, pour s'imaginer que la foule, animée surtout comme ici de sentiments religieux toujours ennoblissants, se borne à des aspirations si étroites, si mesquinement égoïstes, si dénuées d'envolées supérieures, de sens humain à la fois et de sens divin.

L'auteur des Rougon-Macquart n'a vu, naturellement, dans les pèlerins de Lourdes que des gens abru-

(1) *Première journée*, IV.

tis physiquement par la douleur de leur chair atteinte, et quelque peu surexcités mentalement par l'espoir prochain d'en être délivrés : là il a cru devoir borner leur complexion psychique ; à leurs sens endoloris il a pensé que s'arrêtait leur rêve élémentaire ; au-delà de leur minuscule et immense soulagement charnel, il s'est imaginé que le monde n'existait pas pour ces misérables, ni sur la terre ni dans le ciel.

Double et profonde erreur.

M. Zola prétend connaître les foules, parce qu'il les a beaucoup décrites. Il ne les connaît pas si bien que tel modeste prêtre de faubourg ; car celui-ci les connaît intimement, pour avoir vécu de leur vie, pour avoir pénétré leur âme ; tandis que lui les connaît seulement par l'extérieur et l'épiderme, par les grimaces des masques individuels et par les mouvements plus ou moins désordonnés des masses en fermentation.

Il y a deux aspects d'une foule en pèlerinage qu'il n'a pas saisis : et c'étaient justement les plus importants, les vraiment caractéristiques, parce que plus élevés et plus vifs même que la révolte des sens.

D'abord, ce que nous avons appelé le sens humain. Ce n'est pas seulement à sa jambe ankylosée, à son estomac cancéreux, que pense le malheureux qui cherche sa guérison : c'est encore et surtout aux joies de la famille perdues, aux peines causées par tant de soins nécessaires, tandis que lui-même ne peut rendre aucun service ; c'est aux questions de cœur et d'affections qu'entrave la décadence physique ; c'est à la tristesse de la vie loin de la compagnie active des hommes. Voilà ce que ces miséreux demandent à la Vierge miraculeuse de leur rendre, au moins autant que la vigueur des muscles et la générosité du sang.

Et ceci est un sentiment, ce n'est plus un appétit. Il s'agit de la disposition d'âme qui forme le fond de la société et de la vie vraiment humaine, non plus seulement bestiale. L'observateur qui aura laissé passer cette énormité ne peut être comparé qu'à tel économiste sans œil et sans entrailles, qui pense à faire manœuvrer le corps social à coups de lois rigides basées sur les purs besoins physiques : aveugle matérialiste, qui ne comprend pas le rôle plus important des lois morales correspondant aux besoins du cœur et à ceux de l'esprit.

Il y a ensuite dans une foule en pèlerinage le sens divin, la préoccupation très réelle et très vive des idées surnaturelles, des aspirations pures et spirituelles. Pour M. Zola, naturellement, cela n'existe pas. M. Zola n'admet, ni par principe, ni par tradition, ni par propension personnelle, que le « nommé Dieu » puisse être l'objet d'un sentiment désintéressé, d'une affection directement conçue pour lui, sans but ultérieur ou réversif. Si l'on pense à lui, ce ne peut être que pour s'en servir comme d'un bon sorcier qui guérit ceux qui l'exaltent le mieux et lui brûlent le plus de cierges. Si la pure apparition de Marie vient réjouir ces esprits enfantins abâtardis par la souffrance, ce sera uniquement pour l'espoir d'un remède d'essence superfine qui rend plus de service et qui coûte moins cher que les drogues pharmaceutiques. Quant à aimer cette immatérielle et céleste Vierge — une femme sans corps — pour elle-même, comment cette imagination abracadabrante pourrait-elle passer par la cervelle des personnages qui doivent le jour à M. Zola ?

Et pourtant, cette affection complètement oublieuse de soi, mêlée, si vous le voulez, chez la plupart à la préoccupation des besoins personnels, existe univer-

sellement, elle apparaît comme la note dominante des pèlerinages, des pèlerinages de Lourdes en particulier.

M. Zola ne s'en est pas douté un instant, même pas lorsqu'il nous représente, dans le train, l'histoire de Bernadette endormant par son charme la souffrance, dans les termes que nous avons cités.

Cependant, nous tenons à être absolument juste. Il y a, à la suite de cette citation, les quelques lignes suivantes. Mais elles sont les seules que nous ayons rencontrées sur ce ton dans tout le cours de l'ouvrage :

« Et ce n'était pas que les plaies physiques qui criaient du besoin d'être guéries, tout l'être moral et intellectuel clamait sa misère, dans un désir insatiable de bonheur. Être heureux, mettre la certitude de sa vie dans la foi, s'appuyer jusqu'à la mort sur ce solide et unique bâton de voyage, tel était le désir qui sortait de toutes les poitrines, qui faisait s'agenouiller toutes les douleurs morales, demandant la continuation de la grâce, la conversion des êtres chers, le salut spirituel de soi-même et de ceux qu'on aime. L'immense cri se propageait, montait, emplissait l'espace : être heureux à jamais, dans la vie et dans la mort ! (1) »

Encore n'est-ce là qu'une sorte d'égoïsme un peu plus subtil. Pas plus dans ce roman que dans les autres œuvres de M. Zola, il n'est possible de trouver l'idée du désintéressement, la conception de l'élan dévoué qui emporte tant d'âmes vers un objet aimé pour lui-même. Tout part du moi et aboutit au moi. La réalisation pratique de l'égoïsme transcendental imaginé par la philosophie teutone se trouve dans cet auteur, je ne dis pas dans l'humanité telle qu'il la

(1) *Première journée*, IV.

décrit : car en la décrivant ainsi, chacun le sait, il la calomnie.

Il y a, en effet, un autre point de vue qui n'aurait pas dû échapper à la perspicacité si impartiale de M. Zola.

Avec M. Zola, on ne voit en pèlerinage que des malades. Or, en réalité, les malades ne forment pas la trentième partie des pèlerins annuels à Lourdes.

Considération importante : car enfin, les vingt-neuf autres trentièmes, pourquoi donc y viennent-ils ? Cette majorité immense qui n'a pas de chair à faire guérir, qui donc en soulève le flot ? Il faut pourtant bien que là se trouve une force purement spirituelle. On dira que c'est alors la compassion pour les autres malades : en partie certainement, et c'est déjà là un sentiment qui en vaut bien un autre comme valeur suprasensible. Mais encore, si M. Zola possédait les vérités élémentaires du catéchisme qui produisent ces merveilles, ne saurait-il pas que tous ces compatissants « aiment leur prochain pour l'amour de Dieu » ? — Il y a plus encore : la plupart viennent à Lourdes par pure impulsion de la grâce, par dévotion si vous voulez, pour dire à Dieu qu'ils l'aiment, pour le dire à la Vierge, sur les lieux où il leur a plu de se manifester spécialement. Il paraît qu'un romancier naturaliste est incapable de voir ces choses, même lorsqu'elles s'imposent par des milliers et des milliers de citoyens au milieu desquels il va faire un voyage à l'autre bout de la France. Il n'en dit pas un mot. En dehors des malades et des personnes vouées à leur service, il ne voit que les touristes venus en petits groupes des Pyrénées voisines. Quand enfin la masse entière des pèlerins purement dévots se manifeste par une circonstance impossible à négliger, la procession aux flambeaux,

l'observateur ne voit que l'effet interminable des lumières.

« C'était la tête de la procession qui se montrait. Tout de suite les points lumineux pullulèrent, s'allongèrent en une double ligne oscillante. Les ténèbres noyaient tout, cela semblait se produire très haut, sortir des profondeurs noires de l'inconnu. Et en même temps, le chant, la complainte obsédante recommençait... Ils regardèrent la procession qui descendait d'un glissement doux et continu. C'était comme une double haie d'étoiles tremblantes, qui, surgissant du coin gauche de la Basilique, suivait maintenant la rampe monumentale dont elle dessinait peu à peu la rondeur. A cette distance on continuait à ne pas voir les pèlerins qui portaient les cierges, et il n'y avait là que des feux en voyage, disciplinés, traçant dans l'ombre des lignes correctes... Avec ce fleuve ininterrompu de vives étincelles qui coulait, coulait sans hâte de l'air obstiné du flot débordé que rien ne barre, arrivait comme une aurore, une nuée lumineuse naissante et envahissante, qui allait finir par baigner tout l'horizon de sa gloire.

« — Voyez donc, voyez donc, Pierre! répétait Marie, prise d'une joie enfantine. Ça ne cesse pas, il y en a toujours! — Et en effet, là-haut, l'apparition brusque des petites clartés continuait avec une régularité mécanique, comme si quelque céleste source inépuisable eût ainsi déversé cette poussière de soleil... La procession alors suivit la longue allée droite, puis elle redescendit. Et à présent, la double ligne dessinait deux longs traits de flammes parallèles, que surmontait une figure de soleil triomphal. Mais le continuel émerveillement, c'était la marche sans arrêt de ce serpent de feu, dont les anneaux d'or rampaient si doucement sur la terre noire, s'allongeaient, s'allongeaient à l'infini... » comme cette description elle-même pendant des pages et des pages (1).

(1) *Troisième journée*, III.

Des âmes que représentent ces lumières, point n'est question. Des sentiments qui ont amené là cette foule, pas un mot. Des dispositions que sa présence suppose, des évocations qu'elle suggère, rien. Il semblerait difficile de trouver un observateur plus superficiel, un metteur en scène plus infidèle au sens réel des choses.

Comme on le voit, toute cette mise en scène est en effet le contre-pied de ce qu'elle devrait être pour produire l'impression conforme au caractère de l'histoire : première raison qui nous la fait considérer comme un roman.

Aussi l'idée globale que l'on remporte du pèlerinage de Lourdes après lecture de M. Zola est précisément contraire à celle que l'on remporte de la participation personnelle au pèlerinage lui-même. Il nous a été impossible, après avoir interrogé pas mal de visiteurs, d'en trouver un seul qui ait vu ce que croit avoir vu M. Zola, tout simplement parce qu'il n'a vu qu'un petit coin, malgré ses allures d'universel investigateur. Il a vu tout, si vous le voulez, mais il n'a vu que le côté matériel de tout.

Il pourrait nous dire ici que nous le calomnions. Il nous présentera du spirituel dans Mme Maze, qui vient pleurer uniquement son mari infidèle, dans Marie de Guersaint, l'héroïne, qui enfin, tout en désirant beaucoup sa guérison, possède une grande foi et un grand amour, ensuite... dame ensuite je n'en vois pas beaucoup d'autres, sinon Mme de Jonquière et Raymonde, deux belles figures très certainement dans leur dévouement d'infirmières. — Oui, il fallait bien ces quelques exceptions pour ne pas être trop inférieur à la réalité. Encore a-t-on bien soin de prendre la première comme un sujet à grotesques railleries, de nous

répéter vingt fois que la seconde est naïve comme une enfant arrêtée dans son éclosion, les deux autres entraînées par une fièvre de dévouement qui ne pourrait durer plus de trois jours dans la vie réelle : c'est drôle et voilà tout. — Et puis ces personnages sont des êtres de choix. Ce que l'on doit regretter, c'est que M. Zola n'ait pas vu cela dans la foule, car cela est presque tout.

Ces personnages sont des êtres de choix! voilà encore matière à réflexion. Les êtres de choix ne sont pas nombreux dans le roman de M. Zola. Il a bien fallu en placer quelques-uns par ci par là, puisqu'enfin ils foisonnent dans le pèlerinage réel.

Mais, suivant son habitude de naturaliste pessimiste, l'auteur de l'*Assommoir* et de la *Débâcle* préfère nous montrer le plus de choses possible sous des couleurs sombres.

Eût-il voulu dégoûter le public du pèlerinage de Lourdes, il n'eût pu mieux réussir.

Les rares gens distingués eux-mêmes que nous frôlons sont plus ou moins désagréables, cocasses, ineptes ou odieux. M. de Guersaint, le père de l'héroïne, est un homme « à tête d'oiseau ».

« Cet homme distrait, à la cervelle d'oiseau, qui s'endormait au lieu d'accompagner sa fille à la Grotte, qui partait pour Gavarnie le jour où la Vierge devait la guérir, déborde d'une telle tendresse paternelle (lorsqu'il la revit guérie), d'une croyance de chrétien si exaltée par la reconnaissance, qu'il en devint un moment sublime... L'humanité entière, l'humanité pitoyable, sauvée par l'amour, n'était-elle pas chez ce pauvre homme enfant, tout d'un coup sublime parce qu'il retrouvait sa fille ressuscitée ? (1) »

(1) *Cinquième journée*, I.

Remarquez en passant le petit coup de patte donné aux fidèles du christianisme en général dans la personne de ce que le christianisme possède de plus distingué parmi ses fidèles. Pourquoi avoir choisi ce type, qui peut-être existe ? J'en connais, nous en connaissons tous, parmi les classes élevées, des chrétiens autrement sérieux que celui-là au physique, au moral et au spirituel. Non : il fallait choisir un exemple malsonnant, un caractère ridicule : le système littéraire de l'auteur, sinon la vérité, le voulait ainsi.

Examinons les deux ou trois autres pèlerins de parage bourgeois ou aristocratique perdus dans la houle roturière. Même parti-pris de les présenter comme des êtres qui font sourire ou grincer des dents.

C'est M. Vigneron, sorte de monstre dévot, qui vient demander à la sainte Vierge deux choses : la mort de son supérieur bureaucratique afin d'avoir enfin sa place convoitée, promise pour le jour de cette mort douteuse ; puis, la mort de cette vieille Mme Chaise, riche autant que vieille, qu'il a traînée à Lourdes sous prétexte d'obtenir sa guérison en même temps que celle de son propre fils Gustave Vigneron, malheureux petit estropié : mais au fond le seul désir qui l'anime, c'est de voir mourir la tante Chaise avant le neveu Gustave, afin que l'héritage de celle-là passe le plus tôt possible sur la tête de celui-ci, lequel, n'ayant plus un souffle de vie dans le corps, ne tardera pas à le lui céder enfin. Lamentable spectacle, que celui des obséquiosités auxquelles, tout le long du voyage, on oblige le petit Gustave, philosophe attristé de se voir ainsi le jouet d'un infâme calcul. Enfin, Mme Chaise meurt la première, quelque temps avant le départ : le miracle est obtenu !

« Morte ! ce mot retentit dans la chambre où régnait un lourd silence. Et les deux époux (Vigneron) se regardèrent stupéfaits, éperdus. C'était donc fini ? La tante mourait avant Gustave, le petit héritait des cinq cent mille francs. Que de fois ils avaient fait ce rêve, dont la brusque réalisation les hébêtait ! Que de fois ils avaient désespéré en craignant que le pauvre enfant ne partît avant elle ! Morte ! Mon Dieu ! est-ce que c'était leur faute ? est-ce qu'ils avaient réellement demandé cela à la sainte Vierge ? Elle se montrait si bonne pour eux, qu'ils tremblaient de n'avoir pu exprimer un souhait sans être exaucés. (Remarquez toujours le coup de patte). Déjà, dans la mort du chef de bureau, subitement emporté pour leur laisser la place, ils avaient reconnu le doigt si puissant de Notre-Dame de Lourdes. Est-ce qu'elle venait de les combler de nouveau, en écoutant jusqu'aux songeries inconscientes de leurs désirs... Et ils y avaient certainement pensé devant la Grotte, mais la sainte Vierge n'était-elle pas la suprême sagesse, ne savait-elle pas mieux que nous-mêmes ce qu'elle devait faire pour le bonheur des vivants et des morts ? (1) »

Que dites-vous de cette manière de rendre le Ciel complice des crimes humains ? Les perfides imputations de ce genre se multiplient par centaines au cours de ce livre, de ce roman fantaisiste, tout simplement parce qu'il y a chez l'auteur le parti-pris systématique de tout prendre, les idées comme les gens, en laid et en mal ; ce qui est justement le contre-pied de la vraie physionomie du pèlerinage.

Une seule fois M. Zola met en scène un brancardier, un de ces hommes du monde, tous choisis avec soin parmi les milliers qui sollicitent la faveur de soigner les malades, et s'acquittant d'une tâche aussi

(1) *Cinquième journée*, I.

ingrate avec un dévouement dont le spectacle n'est pas le fait le moins étonnant pour un visiteur dépouillé de préjugés sectaires. Ne semble-t-il pas que, si l'on veut faire comprendre le caractère réel de cette corporation charitable et pieuse en choisissant un de ses membres comme type, il faudra le choisir tout au moins parmi les bons, sinon parmi les meilleurs? Du tout, M. Zola s'en va inventer un type invraisemblable :

« Apolline, la nièce de Majesté (lequel est le propriétaire de l'hôtel où sont descendus les de Guersaint), chargée de la vente (des objets de piété), se trouvait debout sur un escabeau, en train de prendre des bénitiers dans une vitrine haute, pour les montrer à un jeune homme, un brancardier élégant, porteur d'admirables guêtres jaunes. Elle riait d'un roucoulement de tourterelle, charmante, avec d'épais cheveux noirs, des yeux superbes dans une face un peu carrée, au front droit, aux joues larges, aux fortes lèvres rouges. Et Pierre vit très nettement la main du jeune homme au bord de la jupe, chatouillant le bas d'une jambe qui semblait s'être offerte là volontiers!... » (1)

Remarquez bien qu'Apolline est décrite plusieurs fois comme une belle fille galante.

D'ailleurs, dans ce roman, toutes les vendeuses de cierges, d'objets de piété, sont des femmes d'amour. Le pèlerinage prend l'aspect d'un simple prétexte à dévergondages anonymes et sans contrôle. Les « mille clichés de l'imagerie dévote » (2) qui frappent les yeux de toutes parts ne sont que le masque sous lequel les filles et leurs souteneurs se sont rués à

(1) *Cinquième journée*, II.
(2) *Ibid.*

profusion dans le pays, vivant surtout de leur vice.

Cela est-il vrai? Nous avons interrogé pour notre part quelqu'un à qui Lourdes est infiniment mieux connu qu'à M. Zola. Il nous a affirmé que la population indigène est restée excellente, et que l'on a seulement à déplorer la présence d'un certain nombre de marchands venus de l'extérieur, vagabonds effectivement sans principes et sans tenue, attirés ici comme ailleurs par toute agglomération extraordinaire. Mais sous la plume de M. Zola, ces parasites sont devenus la ville entière : et il le fait dire, avec une de ces banales habiletés qui lui sont familières, mais trop cousues de fil blanc pour tromper personne, il le fait dire par Cazaban, le coiffeur de la place Marcadal, qui lui, par hasard, est un honnête homme, rempli de belles indignations, mais parce qu'il est un libre-penseur. En dehors de ces gens-là, de la religion de M. Zola, où peuvent être les honnêtes gens?

Voudrions-nous maintenant établir la liste des ecclésiastiques mis en avant dans cette étrange œuvre d' « impartiale observation » ?

Il y avait là évidemment matière à un habile témoignage d'indépendance d'esprit et de bonne foi. Tout le monde sait pertinemment que la foule innombrable de prêtres et de moines qui se rendent annuellement à Lourdes est composée de ce qu'il y a de meilleur dans le clergé.

Il faut croire qu'aux yeux de M. Zola le clergé ne vaut pas grand'chose, et que les centaines de mille de citoyens français entraînés par lui aux lieux de pèlerinage sont un ramassis de gâteux et d'imbéciles, puisqu'ils jugent ce clergé de la manière la plus favo-

rable, tandis que M. Zola y a vu seulement les personnages suivants :

L'abbé Pierre Froment, un jeune maladif qui a perdu la foi et qui va perdre sa chasteté ; l'abbé des Hermoises, un pédant et un mondain toujours fourré dans les jupes de soie ; l'abbé Judaine, un bon prêtre celui-là, mais tout simplement parce qu'il est naïf comme un enfant ; un « petit capucin dont la voix aigre crie des invocations » accompagnée de folles gesticulations de pantin (1) ; le père Fourcade (le T. R. Père Picard, supérieur général des Assomptionnistes), dont la foi superbe en impose autant que sa haute stature et sa grande barbe, mais qui est surtout décrit comme un grand illuminé ; les pères de la Grotte, qui sont tous des voleurs et d'odieux marchands de bondieuserie ; enfin la sœur Hyacinthe, aux grands yeux d'ange, au dévouement gai et inépuisable, qui est bien une sainte, mais avant tout parce qu'elle est « une femme sans sexe » — mot répété plus de dix fois.

Je le demande : pouvait-on présenter les choses sous un aspect plus faux ? Pouvait-on imaginer une mise en scène plus illusoire ? Était-il possible de mieux dépister le spectateur ne voyant les choses que par la lunette de M. Zola et non par lui-même ?

Le but est atteint d'ores et déjà, si c'était un but : sans avoir besoin de lire l'ouvrage jusque dans les détails, on est suffisamment dégoûté par ce premier coup d'œil jeté sur les points saillants. Tout est montré par le côté désavantageux. Misère humaine dans tout ce qu'elle a de plus repoussant, faiblesse humaine dans tout ce qu'elle a de plus honteux, misère et fai-

(1) *Quatrième journée*, II.

blesse dans ce qu'elles ont l'une et l'autre de plus rare. voilà le tableau.

C'est plus qu'il n'en faut pour faire détourner la tête avec dégoût, tandis que l'attitude universelle des visiteurs est de garder les yeux tournés vers Lourdes avec une suave exclamation admirative sur les lèvres. Appellerez-vous cela peindre la réalité? D'autant plus que le public recherché par M. Zola est spécialement le public cultivé : sans quoi il n'aurait pas fait paraître son roman dans le *Gil Blas*, mais dans une feuille populaire. Or on sait combien il faut peu de chose pour rebuter nos classes élevées du contact des foules. Elles se laissent encore assez volontiers chatouiller en littérature par cette violence des descriptions au coloris révoltant : mais approcher de sa personne une démocratie ainsi décrite? Accorder la moindre estime aux choses pour lesquelles cette roture s'enthousiasme? Fi donc! Lourdes est mort dans l'esprit de tout lecteur convaincu de M. Zola. A vrai dire, combien sont encore aujourd'hui ses lecteurs convaincus?

CHAPITRE II

MALVEILLANCE DE LA RECONSTITUTION HISTORIQUE

SOMMAIRE : Plan de bataille de M. Zola : trouver d'abord une explication naturelle des origines et du développement historique de Lourdes. — Importance de conserver aux origines leur vrai caractère. — Histoire véridique de Bernadette et des origines de Lourdes, dénaturée par M. Zola. — Premier caractère que M. Zola donne faussement à Bernadette : c'est un être maladif et hystérique. — Deuxième faux caractère : excès de naïveté. — Troisième faux caractère : hallucination. — Quatrième faux caractère : l'auto-suggestion. — Réfutation de cette théorie. — Idée fausse des manifestations du Ciel. — Interprétation mensongère des intentions de Bernadette. — La suite de l'histoire de Lourdes est également dénaturée. — L'histoire de Lourdes après Bernadette est-elle le fait d'un fétichisme barbare ? — Examen des imputations attenant à l'accusation de fétichisme. — L'histoire de Lourdes est-elle le fait d'une entreprise de simonie ? — Est-il vrai que les deux grands personnages de Lourdes aient été victimes de la simonie et de la jalousie ? — Cette accusation est une double calomnie, — Discussion détaillée de la prétendue campagne contre l'abbé Peyramale. — Raisons simples et péremptoires qui excluent toute idée de simonie. — La crédulité des foules n'explique rien. — Le besoin de croire à une belle légende prouve-t-il la crédulité ? — Manœuvre naïve : attribuer aux évêques les mêmes idées qu'à M. Zola.

M. Zola se présente avec la prétention de nous faire connaître, je me trompe, de nous faire comprendre Lourdes en entier, Lourdes sous toutes ses faces, le Lourdes des foules et le Lourdes solitaire, le Lourdes des miracles et le Lourdes des « exploitations ».

Aussi s'applique-t-il, au cours des cinq parties de

son ouvrage — et non sans une apparente perspicacité, — à nous retracer les origines de cette histoire extraordinaire dont Lourdes fut et demeure encore le théâtre, à nous montrer aussi le caractère réel — selon lui — qu'elle garde encore aujourd'hui.

On pourrait croire qu'au long de ce récit où le merveilleux se mélange en proportions si intimes avec les phénomènes naturels et humains, M. Zola s'appliquera scrupuleusement à observer la vérité exacte des faits et à démêler impartialement le principe dominant des consciences.

Effectivement, les pèlerins au milieu desquels il se trouva mêlé aimèrent à s'entretenir dans la douce illusion de voir un adversaire considéré — à tort ou à raison — comme redoutable, s'appliquer ainsi à l'étude documentaire et libérale de la réalité, espérant que l'évidence même constatée sur le vif le forcerait à devenir peut-être un apologiste ou du moins un juste témoin. Cette naïveté nuisit même beaucoup au succès du pèlerinage, parce que les gens se chuchotaient à chaque instant : Oh! voilà Zola, regardez donc! Ce qui empêchait naturellement de regarder avec l'attention habituelle la sainte Vierge et le bon Dieu. Pauvre humanité!

En fait, M. Zola témoigne de la malveillance la plus constante, dans sa reconstitution historique : quelquefois avec bonhomie, plus souvent avec fiel, de temps en temps avec rage.

Ce n'est pas ma faute, que voulez-vous? Nous aurions tous désiré que M. Zola parût plus indépendant; nous sommes bien obligés de nous en tenir à ce qu'il a daigné écrire.

Un examen détaillé permettra au lecteur de se convaincre que nous n'exagérons rien.

Il s'agissait tout d'abord d'expliquer comment, en plein XIXe siècle, au milieu de l'incrédulité des esprits et de la décadence générale des consciences, a pu se produire ce phénomène prodigieux d'une jeune bergère entraînant des foules immenses en adoration devant une Grotte qui guérissait les maladies les plus extrêmes.

Les croyants disaient jusqu'alors : C'est évidemment l'action directe et immédiate de Dieu, aucune puissance terrestre ou humaine n'étant capable de rien produire de ce genre.

Non, répond M. Zola. C'est à la fois plus compliqué et plus simple encore. Plus compliqué, parce que ce n'est pas une seule force qui agit : il y a un concours multiple et immense ; plus simple, cependant, parce qu'il est inutile de recourir à une puissance céleste inconnue, tout s'explique par la combinaison des forces de la nature et de l'humanité.

Voilà du moins ce que nous avons cru pouvoir saisir dans le fouillis extrême de l'argumentation de M. Zola, mêlée, pour obtenir à la fois moins de clarté et plus de prestige, à la masse des faits et descriptions dont se compose le récit.

L'histoire des origines a toujours été, en toute question, une chose capitale. Suivant la tournure prise par un grand événement lors de son apparition dans l'histoire, on peut préciser à l'avance l'orientation qu'il gardera dans son évolution, ou du moins la justifier après coup. Aussi les historiens animés de passions plus ou moins étroites, jaloux de satisfaire un parti ou de faire triompher une idée, ont-ils eu soin, habituellement, de fausser à leur manière, avec l'habileté nécessaire pour dérouter le public, la vie et les œuvres du fondateur dont se réclame — en l'embel-

lissant de son côté — le parti opposé ou la doctrine contraire. C'est ainsi que les historiens amis de la Révolution se sont plu à noircir sans mesure les plus grandes figures de nos anciens Rois, et que les adversaires du Christianisme se sont acharnés à barbouiller en effigie humaine la face divine de Jésus-Christ. Viennent après eux les observateurs véridiques, réhabilitant les personnages augustes que des passions mesquines avaient ainsi dénaturés : ils ne parviendront guère, bien qu'ils aient pour eux l'exacte vérité, qu'à convaincre un petit nombre d'esprit judicieux, sans pouvoir redresser le jugement de la foule perverti par un indigne faussaire.

Cette besogne d'une loyauté équivoque, dont la critique impartiale aura grand mal à corriger les effets, a été entreprise par M. Zola avec beaucoup de courage mais avec moins de bonheur.

Qui ne connaît le personnage véridique de Bernadette, établi par Henri Lasserre dans les conditions historiques les plus exactes que l'on puisse rencontrer, et reconnu par l'univers entier comme un portrait portant l'empreinte ineffaçable de la réalité sans retouches, sans flatterie comme sans caricature ? On faisait dernièrement le bilan comparatif du chiffre d'éditions qu'avaient atteint les principaux ouvrages de ce siècle. On constatait une priorité marquée pour le fameux et néfaste ouvrage de Renan, « la Vie de Jésus » ; puis un succès étonnant pour certaines œuvres d'Alexandre Dumas et de M. Zola lui-même. Seulement on oubliait de rendre justice à la vérité en désignant le livre de M. Henri Lasserre comme ayant obtenu incontestablement le plus grand succès de librairie qui se soit vu dans le monde moderne, — nous ne parlons pas du monde ancien, car l'*Imitation*

de Jésus-Christ, par exemple, a eu un succès bien plus considérable encore. — Henri Lasserre est traduit dans toutes les langues connues de l'univers, et même dans plusieurs autres, inconnues des savants : depuis le pôle nord jusqu'au pôle sud, depuis Paris jusqu'à Yokohama, il n'est pas un être intelligent qui n'ait rendu hommage à la merveille qu'il décrivait avec l'impartialité la plus frappante, et n'ait, avec lui, reconnu dans Bernadette une envoyée de Dieu ayant pour premier gage de sa mission sa simplicité imperturbable et le parfait équilibre de toutes ses facultés. Nous souhaitons à M. Zola le même triomphe avec son nouveau roman, mais nous ne l'espérons pas, tout simplement parce que c'est un *roman* au lieu d'être une histoire. La réalité intéresse toujours plus que la fiction.

La fiction de M. Zola s'applique tout d'abord à donner de Bernadette une conception irréelle, fantaisiste, afin de parvenir à fournir une idée complètement fausse des origines de Lourdes.

Comment vous présente-t-il Bernadette ?

Comme une enfant qui est tout d'abord faible de tempérament et asthmatique, même très nerveuse et pas mal hystérique ; en second lieu, dévote à l'excès et naïve au possible ; ensuite tout à fait crédule et positivement hallucinée ; enfin sujette à cette maladie spéciale que M. Zola appelle l'auto-suggestion.

Avec l'accumulation habilement emmêlée de ces quatre caractères, M. Zola s'imagine parvenir à disposer lentement l'esprit du lecteur suivant ses vues, pour lui rendre acceptable les théories dont il lui ménage la définitive suggestion.

Bernadette, à ses yeux, est tout d'abord affligée d'une faiblesse de tempérament irrémédiable et im-

pardonnable, qui entraînera tout naturellement les troubles de l'imagination et des nerfs, grâce auxquels elle pourra se dire visionnaire avec vraisemblance. Écoutez cette insinuation, placée dans la bouche d'un prêtre, par cette illusoire habileté dont nous avons déjà eu l'occasion de constater la naïve stratégie incapable de tromper personne.

L'abbé Pierre Froment racontait, dans le train allant à Lourdes, l'histoire de Bernadette.

« Il évoquait pour lui cette Bernadette pitoyable et chère, dont la fleur de *souffrance* avait fleuri *si joliment* (d'un air de dire qu'un si *joli* conte devait s'inventer de lui-même). Selon le mot brutal du médecin, cette fillette de quatorze ans, tourmentée dans sa puberté tardive, déjà ravagée par un asthme, n'était en somme qu'une irrégulière de l'hystérie, une dégénérée à coup sûr, une enfantine (1). »

Nous verrons le reste de ce même passage plus tard : la fin en est beaucoup plus violente pour le bon sens. Ce que nous venons d'en citer s'adresse seulement à l'imagination. Vous vous représentez aisément, n'est-ce pas, une petite asthmatique en qui le travail tardif de la puberté détermine une sorte d'hystérie devant nécessairement fleurir en un joli conte capable de passionner l'univers, de produire des guérisons inouïes par leur nombre et leur singularité anatomique, enfin de mettre en mouvement les foules les plus disparates, parmi lesquelles comptera M. Zola lui-même ? Si vous ne vous représentez pas cela, tant pis pour vous : Votre conception n'est pas à la hauteur de la conception de M. Zola, et voilà tout.

(1) *Première journée*, V.

Examinons ce qu'il y a de fondé dans cette imputation d'hystérie.

Déjà dans les paroles que nous venons de citer, M. Zola traite Bernadette, sur la foi de prétendus médecins qu'il se garde bien de citer, de tempérament hystérique; ce n'est « en somme qu'une irrégulière de l'hystérie, une dégénérée à coup sûr, une enfantine ».

Et si nous nous demandons pourquoi M. Zola ne cite pas les médecins en question, nous ne pouvons concevoir qu'un étonnement inexprimable. Car ici, ou la bonne foi de M. Zola s'est laissée naïvement surprendre, ou elle s'est volontairement oubliée avec une hardiesse sans précédent.

Voici les faits, tels qu'ils se sont passés dans l'histoire, et non pas dans l'imagination de M. Zola.

Le 12 mai 1872, les Francs-Maçons décidèrent de mener une campagne contre Bernadette. Le docteur Voisin se chargea de cette vilaine besogne, et déclara que Bernadette Soubirous était traitée comme folle chez les Ursulines de Nevers.

L'évêque de Nevers, alors Mgr Forcade, répondit d'une manière catégorique aux dénonciations du médecin de la Salpêtrière.

« Loin d'être folle, faisait-il remarquer, Bernadette est une femme d'une sagesse peu commune et d'un calme dont rien n'approche. »

Il invitait d'ailleurs l'illustre professeur à venir vérifier en personne l'exactitude des faits. M. le procureur de la République serait prié de la lui présenter, afin qu'il n'y eût aucun doute sur son identité.

Le Dr Voisin fit la sourde oreille ; agissant comme un sectaire, il avait voulu faire coup double en déclarant que Mélanie, la voyante de la Salette, était en traitement à la Salpêtrière.

Cette allégation fut démentie par M. Artus, un fervent catholique, qui offrit 10,000 francs au susdit professeur « si, après enquête faite par trois médecins de la Faculté de Paris, tirés au sort, il n'était pas prouvé que Mélanie n'avait jamais mis les pieds à la Salpêtrière ».

« Vous traversez chaque jour des quartiers pauvres, écrivait M. Artus au docteur Voisin. On ne refuse pas ainsi une somme qu'on pourrait employer si utilement dans un quartier plein de malheureux ! »

Le docteur Voisin refusa, l'enquête proposée fut accueillie par le silence du docteur ; c'était reconnaître qu'il avait sciemment menti.

Voilà les médecins dans lesquels M. Zola met sa confiance. Quant aux honnêtes représentants de la Faculté qui constatent scientifiquement les guérisons miraculeuses lorsqu'ils les rencontrent, il les traite de la façon la plus outrageante, comme nous le verrons au chapitre suivant. Peut-on mériter la moindre considération, quand on ne s'affiche pas en négateur des miracles et des révélations, à l'encontre de toutes les évidences, peut-être, mais à l'instar de M. Zola?

Mais des médecins sérieux auraient-ils porté ce diagnostic, cela ne tirerait pas à grande conséquence. Nous avons personnellement consulté un jeune médecin (et M. Zola témoigne, nous le verrons, d'une particulière confiance envers les jeunes), et non pas le premier venu, car il est un des plus brillants internes des hôpitaux de Paris, et nous pouvons citer son nom tant que l'on voudra. Il nous a répondu :
— Mais à présent, nous autres, nous appelons hystérie les plus simples affections nerveuses, sans aucune conséquence les trois quarts du temps. — Bernadette n'ayant, de l'aveu même du consultant invoqué, que

des marques très légères d' « hystérie », nous n'avons pas à nous en inquiéter. Seulement ce mot, tout moderne, frappe habituellement l'imagination par son allure terrible, et les foules ignorantes (même les plus intellectuelles) se représentent aussitôt une personne écumante, possédée, capable de toutes les extrémités.

Seulement, comme Bernadette n'était rien moins que cette énergumène, M. Zola éprouve le besoin de corriger l'effet de son mot, il ajoute aussitôt :

« Si les crises violentes manquaient, si elle n'avait pas dans les accès la raideur des muscles, si elle gardait le souvenir précis de ses rêves, c'était simplement qu'elle apportait le très curieux document de son cas spécial ; et l'inexpliqué seul constitue le miracle (1). »

Vraiment, ce serait en effet un « document très curieux », si curieux qu'il sera considéré comme une simple plaisanterie par tout homme réunissant la double garantie de la science et de la bonne foi. Comme il serait aisé, n'est-ce pas, d'apporter ainsi en preuve de ses préjugés personnels le « très curieux document » d'une exception à toutes les règles de la science ! Comme un écrivain aurait beau jeu, s'il trouvait un public assez naïf pour admettre de pareilles insinuations en preuves de son idée préconçue !

M. Zola lui-même ne s'est pas contenté de cette deuxième imagination. Il a trop bien vu qu'une telle manière de déclarer hystérique une enfant qui ne

(1) *Première journée*, V, *ibid*. L'auteur dit dans ces mêmes pages :

« Ce qui ravissait, chez cette Bernadette chétive et pauvre, c'était les yeux d'*extase*, de beaux yeux de *visionnaire*, où, comme des oiseaux dans un ciel pur, passait le vol des *rêves*. »

présente pas un seul des caractères de l'hystérie, ne surprendrait personne. Il veut aller plus loin.

Il commence par nous montrer en Bernadette une malheureuse petite paysanne ignorante, dévote à l'excès et naïve au possible. C'est un instrument inconscient dont je ne sais quel démon, plus aimable que méchant, se joue à plaisir.

La dévotion et la naïveté, soit : ce sont, comme l'ignorance, des caractères communs à toutes les petites bergères, et cela n'a vraiment pas de quoi nous inquiéter : au contraire ! Avec les écoles laïques, on sait quelles folles idées, sans dissiper l'ignorance, développent dans nos générations féminines l'irréligion et la vanité ; et c'est bien plutôt dans ce milieu nouveau, étrange et surexcité, que se multiplient les hystériques véritables.

Aussi M. Zola sent-il la nécessité de greffer sur tout cela une Bernadette superstitieuse et hantée de visions de sorcellerie.

« Bernadette avait parfois de la peine à s'endormir, surtout les soirs où, délaissant les livres, quelqu'un de la compagnie disait une histoire de sorcier. Elle était très superstitieuse, jamais on ne l'aurait fait passer, après le coucher du soleil, près d'une tour du voisinage, hantée par le diable. Toute la contrée, d'ailleurs, dévote et simple d'esprit, était comme peuplée de mystères, des arbres qui chantaient, des pierres où perlait le sang, des carrefours où il fallait dire trois *Pater* et trois *Ave*, si l'on ne voulait pas rencontrer la bête aux sept cornes, qui emportait les filles à la perdition. Et quelle richesse de contes terrifiants ! Il y en avait des centaines ; on ne se serait plus arrêté, le soir, quand on les entamait. D'abord, c'était les aventures de loups-garous, ces misérables hommes forcés par le démon à entrer dans la peau des

chiens, les grands chiens blancs des montagnes : si l'on tire un coup de fusil sur le chien et qu'un seul plomb le touche, l'homme est délivré; mais, si le plomb ne touche que l'ombre, l'homme meurt immédiatement... » etc. (1).

Assez : nous savons ce que c'est. Il n'y a pas une province en France où le goût populaire ne recherche et n'invente à plaisir le merveilleux sous toutes ses formes. Le pays de Lourdes est-il plus favorisé que n'importe quel autre sous ce rapport? Nul ne saurait le dire, pas même M. Zola. Ce qu'il importerait uniquement de savoir, c'est la disposition d'âme personnelle de Bernadette. Est-elle plus préoccupée de ces contes que n'importe quelle autre enfant de la contrée? Personne ne l'a jamais affirmé : son naturel paisible et judicieux, réservé et parfaitement pondéré, tel que le décrit le témoignage de tous ceux qui l'ont vue, indique nettement le contraire. M. Zola lui-même n'ose rien dire positivement qui infirme en cela le jugement impartial de l'histoire. Il se contente seulement — et c'est déjà trop — d'imputer sournoisement ici à Bernadette les exagérations, monstrueuses sous sa plume, que l'ensemble du pays, la totalité des gens de son monde, admettent naïvement à titre de simple distraction, parfois aussi de superstition stupidement irréfléchie, comme en tout autre milieu rural. Eh bien, cette imputation insidieuse et gratuitement malveillante laisse Bernadette parfaitement indemne aux yeux de tout esprit ennemi des explications extorquées et des prophéties après coup.

Il n'en est pas de même aux yeux de M. Zola, paraît-il, car il se croit désormais autorisé à qualifier tout

(1) *Première journée*, V.

simplement Bernadette d'hallucinée, ce qui est, dans la question, son grand cheval de bataille.

Oui, Bernadette est — ou doit être — hallucinée. Il ne prouve nulle part qu'elle le soit : il dit simplement que, dans les conditions où s'accomplit son éducation, l'hallucination a pu se produire. D'où à prétendre qu'elle s'est produite nécessairement, pour M. Zola il n'y a même point un pas à franchir, il y a identité absolue, et parfaitement logique vous en conviendrez.

Cette hallucination a dû se produire par la suggestion du milieu, et par l'auto-suggestion de la réflexion personnelle sur les choses de dévotion et sur les choses de sorcellerie.

La suggestion du milieu, personne, semble-t-il, ne peut la contester.

Imaginez tout d'abord l'impression que devait produire sur cette enfant « maladive » le merveilleux paysage des Pyrénées ! Il paraît qu'à sa vue, « des apparitions confuses et perdues de visionnaire comme il en passe dans les rêves» (1), lui traversaient l'esprit. Qui a bien pu révéler ces choses à M. Zola ? Affirmation sans preuve, comme tant d'autres, et sans valeur.

Au reste, ce n'est pas très sérieux, car tout le monde s'étonne au contraire de la parfaite indifférence que les enfants d'un pays de montagnes témoignent à l'égard des aspects pittoresques de leur région, par suite de l'habitude.

Cherchons mieux.

Il y avait, nous l'avons vu, de belles histoires de sorcellerie contées à la veillée, qui, nous a-t-on affirmé sans que personne y soit jamais allé voir, empêchaient Bernadette de dormir. Au fait, un pareil résultat des

(1) *Première journée*, V.

contes de veillée nous est arrivé à nous tous encore enfants. En sommes-nous devenus hystériques, cependant ?

Mais voici bien autre chose.

« Tout un hiver, les veillées se firent dans l'église. Le curé Ader l'avait permis. On lisait la Bible... Les enfants finissaient par s'endormir. Seule Bernadette luttait jusqu'au bout, si contente d'être là dans cette nef étroite, dont les minces nervures étaient peintes en rouge et en bleu. Au fond, l'autel, peint également et doré, avec ses colonnes torses, ses rétables, Marie chez Anne et la Décollation de saint Jean, se dressait, d'une richesse fauve et un peu barbare. Et l'enfant, dans la somnolence qui l'envahissait, *devait voir* (le voyait-elle?) se lever la vision mystique de ces images violemment coloriées, le sang couler des plaies, les auréoles flamboyer, la Vierge revenir toujours et la regarder de ses yeux bleus, de ses yeux vivants, tandis qu'elle lui semblait sur le point d'ouvrir ses lèvres de vermillon pour lui adresser la parole... » (1).

Alors il est tout naturel qu'elle l'ait vue plus tard, vous comprenez ? Si vous ne comprenez pas, ce sera comme cela tout de même, bien que ces insinuations méchantes soient également opposées à l'histoire véritable et à la plus élémentaire vraisemblance.

A l'histoire : on le sait, la municipalité de la commune originaire de Bernadette vient d'opposer les dénégations les plus formelles aux inventions de M. Zola. Jamais, a-t-elle affirmé, le curé n'offrit à ses paroissiens l'église pour asile contre le froid pendant la nuit, tout simplement parce que c'eût été absolument inutile : le pays regorge de bois qui ne coûte pas autre chose que la peine de le ramasser. Voilà donc

(1) *Première journée*, V.

M. Zola en flagrant délit de mensonge pour les besoins de sa cause. Les pèlerins habituels de Lourdes, qui connaissent les choses par une longue expérience, affirment qu'il en est de même pour une foule d'autres détails.

Mais la vraisemblance est ici encore plus offensée que l'histoire. Voulez-vous faire une voyante? Prenez une petite fille asthmatique, un peu nerveuse de préférence, contez-lui Barbebleue tous les soirs, faites-lui passer quelques veillées dans une église bariolée dans tous les coins; cette petite gardeuse d'oies finira par prendre tout naturellement ses imaginations pour les confidences de la sainte Vierge et attirera autour de celle-ci l'univers entier, tout en se cloîtrant elle-même pour échapper aux louanges des hommes.

En vérité, M. Zola n'est pas difficile.

Attendez, cependant.

« Sa mère nourrice avait un frère qui était prêtre et qui faisait parfois des lectures admirables, des histoires de saints, des aventures prodigieuses *à faire trembler de peur et de joie*, des *apparitions du paradis* sur la terre, tandis que le ciel entr'ouvert laissait *apercevoir la splendeur des anges*. Les livres qu'il apportait étaient souvent *pleins d'images*, le bon Dieu au milieu de sa gloire, Jésus si délicat et *si joli*, avec son visage de lumière, la sainte Vierge surtout *qui revenait sans cesse*, resplendissante, revêtue de blanc, d'azur et d'or, si aimable qu'elle *la revoyait parfois dans ses rêves* (?) » (1).

« Quelle histoire contée au catéchisme par l'abbé Ader? » — « Et dans cette vieille église, pleine de sculptures, de colonnes, de rétables, de statues, peuplée de visions d'or et de chairs peintes, cuites par le temps, comme

(1) *Première journée*, V.

entrevues à la lueur des lampes mystiques. Toute la population venait là pratiquer, s'emplir les yeux de ce rêve de mystère » (1).

Voilà donc toute la complication : on lui raconte des histoires, elle voit de belles images, elle reste assez longtemps dans une église peinte. De là devait nécessairement, n'est-il pas vrai, naître la vision de la Vierge dans la Grotte, et toutes les mervetlles de Lourdes ! Cependant, pourquoi tous les enfants qui se trouvent sous la même suggestion du milieu n'en éprouvent-ils pas les mêmes effets?

Mais il faut multiplier un peu les antécédents. Ainsi plus ou moins disposée à la vision, Bernadette reçoit, toujours sous l'influence de son milieu, l'indication précise de l'apparition qu'elle doit avoir.

Il paraît en effet que dans ce pays l'aventure de la sainte Vierge n'était pas inouïe. L'abbé Ader parlait quelquefois de Mélanie et de Maximin, à qui déjà une apparition de ce genre s'était manifestée.

« Et, un jour, après le catéchisme, *ou même* un soir, à la veillée de l'église (M. Zola n'est pas bien sûr du lieu ni même du fait), n'avait-il pas conté la merveilleuse histoire, vieille de douze années déjà, la Dame à la robe éblouissante qui marchait sur l'herbe sans la courber, la sainte Vierge qui s'était montrée à Mélanie et à Maximin, sur la montagne, au bord du ruisseau, pour leur confier un grand secret et leur annoncer la colère de son Fils? Depuis ce jour, une source née des larmes de la sainte Vierge, guérissait toutes les maladies, tandis que le secret, confié à un parchemin scellé de trois cachets de cire, dormait à Rome » (2).

(1) *Première journée*, V.
(2) *Ibid.*

« Toujours la même aventure recommençait : une apparition de la Vierge à une bergère, une voix qui exhortait le monde à la pénitence, une source qui jaillissait, des miracles qui étonnaient et ravissaient les foules accourues... » (1).

Et après ? Est-ce que c'est M. Zola, par hasard, qui viendra réglementer les manifestations du Ciel ? N'a-t-on pas vu fréquemment dans le Christianisme les prodiges les plus éclatants préparés par d'autres prodiges du même genre, suivant une loi admirable que Dieu suit toujours dans ses œuvres, lorsqu'il a résolu de témoigner particulièrement sa bonté à telle personne ou en tel lieu ? De plus, y avait-il là de quoi faire naître de toutes pièces en l'imagination d'une petite fille la vision qui devait attirer tant de foules et guérir tant de malades ?

Qui sait ? répond M. Zola. Remarquez d'ailleurs qu'en allant au lieu où devait se produire l'apparition, elle sort d'un « trou obscur, de cette misère basse, par ce froid jeudi de février ». Exactement comme les enfants qui l'accompagnent et qui se moquent de sa vision. Car ils s'en moquent, et Bernadette doit subir des tracasseries de tout genre.

Non, la suggestion du milieu ne prouve rien dans toute cette histoire.

L'auto-suggestion sera-t-elle plus puissante? D'abord pourquoi voulez-vous qu'une petite fille, si simple, si tranquille, se suggestionne elle-même au point d'imaginer ce conte invraisemblable, dont elle soutiendra la vérité absolue sans aucune faiblesse et même sans étonnement, comme aussi sans la moindre

(1) *Deuxième journée*, V. — Même idée, *Cinquième journée*, II.

exaltation, sous les interrogatoires les plus sévères et au milieu des persécutions? Essayons d'examiner l'explication qu'on nous en donne.

« Et elle ne promenait toujours que son *rêve étroit*, l'unique prière qu'elle *répétait*, qui ne lui donnait d'autre compagne et amie que la sainte Vierge, *parmi cette solitude* si fraîche, si *naïve* d'enfance » (1).

Combinaison du rosaire et de la solitude, voilà bien de quoi, en effet, créer une visionnaire! Cependant tous nous en avons passé par là, nous autres prêtres. On pourrait faire sur la concentration mystique de nos cinq années de séminaire, des considérations identiques, et broder là-dessus les mêmes histoires. Un tel milieu est même bien plus favorable à développer l'hystérie que le simple paysage des Pyrénées. Dire les sentiments de ferveur sensible et imaginative qu'il développe dans un certain nombre de jeunes gens, d'un tempérament bien plus excitable — j'en ai connu de la sorte — que celui de Bernadette, serait assurément fournir matière à variations surprenantes. M. Taine lui-même s'y est trompé. Il a cru que la sainteté résidait dans l'hallucination de Dieu rendu présent à nos yeux par l'excès de l'amour. Le fait s'est vu quelquefois, en effet, mais dans des conditions toujours extraordinaires et bien déterminées. Il ne se voit pas dans les conditions ordinaires, bien qu'excitantes pour les nerfs, telles que le stage au séminaire ou la campagne de Bartrès. En tous cas, il fallait nous donner des preuves que Bernadette fût sous le charme d'une hallucination produite par la suggestion du milieu et par l'auto-suggestion. Une

(1) *Première journée*, V.

simple insinuation comme celle de M. Zola ne suffira jamais à faire une détraquée de cette simple enfant, si naturelle en tout, si parfaitement humaine et raisonnable, comme M. Zola le reconnaît lui-même, dans toutes les manifestations miraculeuses de son histoire.

Ce n'est pas en effet une des choses les moins étonnantes du roman de M. Zola, que l'attention qu'il apporte lui-même, vaincu par l'évidence, aux faits connus d'ailleurs de tout le monde, les plus capables de démolir sa thèse préconçue. Il a voulu sans doute faire le brave, et, voyant qu'il ne pouvait échapper à quantité de réalités absolument notoires sans passer pour le dernier des faussaires, il a foncé avec je ne sais quel air superbe sur l'obstacle, criant bien haut : Je connais tout et rien ne m'effraye ; sans paraître s'apercevoir cependant que loin de renverser la vérité, c'est lui-même qui se brise ainsi contre ce roc, en se mettant perpétuellement en contradiction avec lui-même.

Si nous examinons les conditions réelles où se sont produites les apparitions, nous trouvons en tout une telle précision, une telle logique et en même temps un tel imprévu, qu'il faut être animé d'une mauvaise volonté vraiment colossale pour les attribuer aux hallucinations d'une prétendue hystérique. Voici comment M. Zola les raconte lui-même, ne faisant en cela que copier l'histoire :

« La quatrième et la cinquième eurent lieu le vendredi et le samedi ; mais la Dame au vif éclat, qui n'avait point encore dit son nom, se contenta de sourire et de saluer, sans prononcer une parole. Le dimanche, elle pleura, elle dit à Bernadette : « Priez pour les pécheurs. » Le lundi, elle fit à l'enfant le grand chagrin de ne pas se montrer, voulant l'éprouver sans doute. Mais, le mardi, elle lui confia un secret personnel, qui ne devait jamais être di-

vulgué ; puis, elle lui indiqua enfin la mission dont elle la chargeait : « Allez dire aux prêtres qu'il faut bâtir ici « une chapelle. » Le mercredi, elle murmura à plusieurs reprises le mot : « Pénitence ! pénitence ! pénitence ! » que l'enfant répéta en baisant la terre. Le jeudi, elle dit : « Allez boire à la fontaine et vous y laver, et vous man- « gerez de l'herbe qui est à côté, » paroles que la voyante finit par comprendre, lorsqu'une source eut jailli sous ses doigts, au fond de la grotte ; et ce fut le miracle de la fontaine enchantée. Ensuite, la seconde semaine se déroula : elle ne parut pas le vendredi, elle fut exacte les cinq jours suivants, répétant ses ordres, regardant avec son sourire l'humble fille de son choix, qui, à chaque apparition, récitait le chapelet, baisait la terre, montait sur les genoux jusqu'à la source, pour boire et se laver. Enfin, le jeudi 4 mars, dernier jour des mystiques rendez-vous, elle demanda plus instamment la construction d'une chapelle, pour que les peuples s'y rendissent en procession, de tous les points de la terre » (1).

Assurément, voilà une hallucination bien étrange, qui se comporte comme une personne fort libre et tout à fait autoritaire. Si elle était enfantée par le seul désir de la jeune fille, aurait-elle, je vous le demande, de ces caprices, qui sont le meilleur démenti aux paroles prononcées quelques lignes plus haut par M. Zola avec un mauvais air de scepticisme supérieur quand il parlait de « cette Dame d'un abord si gracieux parfaitement aimable, pleine de politesse pour apparaître et disparaître » ? Parlerait-elle de cette façon précise, ordonnant des choses auxquelles l'enfant ne pouvait certainement penser par elle-même ? Ferait-elle naître, comme cela par hasard, une source intarissable du sol d'un rocher, à un endroit où l'on n'avait

(1) *Première journée,* V.

jamais vu une goutte d'eau? Singulier fantôme conçu par un esprit maladif, fantôme qui impose à son créateur lui-même de produire un prodige dont l'injonction paraît tellement étrange que tout d'abord elle n'est pas comprise! Et puis, voyez-vous, ce fantôme-là qui trouve le moyen de guérir les malades les plus désespérés par le contact de ce petit fleuve jailli, sur sa parole, des entrailles du granit, m'a tout l'air d'un être réel, et, franchement, les catholiques ne sont pas trop fous quand ils déclarent avec Bernadette que c'est le principal représentant de la puissance divine, la Vierge Marie, mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ ainsi fait homme bien que Fils éternel de Dieu.

Au reste, la Vierge elle-même eut soin de se désigner clairement, comme le reconnaît immédiatement M. Zola.

Seulement, M. Zola ne pouvait laisser passer une si belle occasion de confirmer son opinion :

« Ce fut seulement trois semaines plus tard, que la Dame, joignant les mains, levant les yeux au ciel dit: « Je « suis l'Immaculée-Conception... » Ce n'était pas la Vierge Immaculée qui apparaissait, mais l'Immaculée Conception, l'abstraction elle-même, la chose, le dogme, de sorte qu'on pouvait se demander si la Vierge avait parlé ainsi. »

Et pourquoi non? Voyez-vous M. Zola qui s'imagine de dicter au Ciel la manière dont il doit s'exprimer! Prétention intéressante, à coup sûr : mais enfin, je ne vois pas trop pourquoi interdire à la sainte Vierge d'employer cette formule, à un moment où le monde catholique se préoccupait du dogme dont ces paroles mêmes sont l'expression : n'était-ce pas le meilleur moyen de manifester ses droits et sa volonté? Si elle

avait dit, comme le préférerait bénévolement M. Zola : Je suis la Vierge Immaculée, la signification eût été bien plus équivoque, parce que le mot « immaculé », dans le langage chrétien jusqu'à nos jours, signifiait tout simplement, comme dans le dictionnaire, « pur, sans tache »; et la question était de savoir si cette qualité devait s'appliquer à la conception même de Marie en exemptant le premier moment de sa vie de la souillure infligée à toute âme par le péché originel. M. Zola, probablement, ignorait ces détails essentiels de la doctrine catholique. Nous aurons l'occasion de constater bien des fois des ignorances analogues, qui l'entraîneront en toutes sortes de méprises non moins fâcheuses pour sa réputation d'analyste consciencieux.

M. Zola trouve aussi désagréable que la sainte Vierge ne varie pas assez pour son goût les apparences de ses manifestations : il lui faudrait quelque chose de plus flatteur pour la curiosité, des changements de décors analogues aux apothéoses de théâtre : cela lui permettrait mieux d'imputer ces fêtes de l'œil à l'imagination. Il se console en remarquant que l'uniformité est une marque probable de suggestion.

« Que de bergères, avant Bernadette, avaient ainsi vu la Vierge, dans le même *enfantillage* (défaut de décors)! N'était-ce pas toujours la même histoire, la Dame vêtue de lumière, le secret confié, la source qui jaillit (où ?), la mission à remplir, les miracles dont l'enchantement va convertir les foules? Et toujours le rêve d'une enfant pauvre, la même enluminure de paroissien, l'idéal fait de beauté traditionnelle, de douceur et de politesse, la naïveté des moyens et l'identité du but, des délivrances de peuples... » (1).

(1) *Première journée*, V.

Essayez donc d'en faire autant, M. Zola ! Mais ce serait inutile : on ne délivre pas les peuples avec un fantôme. Et puis, quand un fantôme se met en tête de délivrer les peuples, il ne faut pas trop se plaindre qu'il néglige de prendre le panache de Boulanger ou les gazes multicolores de la Loïe Füller, il faut accepter sans trop rechigner qu'il se montre toujours sous la même physionomie simple, si elle est toujours assez puissante pour mettre les grandes foules en mouvement : cela pourrait bien indiquer précisément que ce fantôme est une seule et même personne, bien vivante, dans un autre monde que le nôtre, dont elle daigne prendre pitié... N'en déplaise à M. Zola, le charlatanisme, pas plus que l'hallucination, n'aura jamais rien à voir avec les agissements miséricordieux de la Providence.

S'il faut y renoncer, il y aura toujours au moins des influences naturelles, des pressions de milieu, qui détermineront Bernadette à toujours soutenir ce qu'elle aura une fois affirmé.

Écoutez ces accusations absolument gratuites :

« Puis, il avait semblé que *sous la suggestion même* de ces interrogatoires, la figure *se faisait plus nette*, prenait une vie définitive, des lignes et des couleurs dont l'enfant, dans ses descriptions, ne devait jamais plus s'écarter » (1).

« *L'entêtement de son rêve* était plus fort que la raison de toutes les autorités civiles réunies » (2).

Comment ! une âme si simple et si droite, si pénétrée d'horreur pour tout ce que sa vertu candide lui indiquait comme indélicat, l'accuser de s'entêter dans un

(1) *Deuxième journée*, V.
(2) *Ibid.*

rêve contre tout ce que la société civile et ecclésiastique présente de plus sacré ? Ceci est trop maladroit en même temps que trop malveillant. Il suffit d'ailleurs de suivre les interrogatoires terribles et les persécutions dont un esprit sectaire la rendit victime, pour constater, d'une part, l'admirable naturel de sa bonne foi (1) claire et solide comme le cristal, d'autre part, sa parfaite présence d'esprit, l'identité de puissance de toutes ses facultés, merveilleusement saines, toujours calmes et reposées, fidèles à elles-mêmes et respectivement concordantes. Jamais une hallucination n'a été accompagnée de ces caractères : c'est une plaisanterie de prétendre nous harceler avec cette ridicule machine de guerre. Je me figure un baladin qui voudrait, d'un coup, fendre la forteresse de la vérité avec un sabre de bois.

Alors, il faut l'attaquer sous une autre face et avec une arme différente.

Après avoir ainsi vainement essayé de dénaturer les origines de Lourdes, M. Zola s'en prend au reste de l'histoire.

Et là encore il use de ce truc vieux jeu, qui consiste à autoriser ses allégations, pour le moins malveillantes, de la conviction d'un prêtre imaginé pour les besoins de la cause. Il est vrai, ce prêtre est un apostat : mais enfin il s'est, paraît-il, donné la peine d'étudier les documents considérables qu'un ami a pu

(1) M. Zola semble hésiter à suspecter ouvertement la bonne foi de Bernadette, ce serait vraiment trop énorme :

« L'abbé Peyramale, le curé de Lourdes, un grand honnête homme, d'esprit droit et vigoureux, pouvait dire qu'il ne connaissait pas cette enfant, qu'on ne l'avait pas encore vue au catéchisme. Où était donc la pression, la leçon apprise? Il n'y avait toujours que l'enfance à Bartrès, les premiers enseignements de l'abbé Ader... » (*Première journée*, V.)

lui fournir. Et M. Zola, qui serait bien aimable de nous donner, comme tout loyal écrivain, les références nécessaires pour constater au moins l'existence de ces prétendus documents inédits, inconnus sans doute de Lasserre lui-même, se présente de la sorte avec un double prestige dont la crédulité publique ne manquera pas de lui tenir compte.

« Pierre, à son tour, s'était alors passionné, pendant un mois, infiniment séduit par la figure droite et pure de la voyante, mais *révolté de tout ce qui avait poussé ensuite, le fétichisme barbare, les superstitions douloureuses, la simonie triomphante.* Dans sa crise d'incrédulité, certes, cette histoire ne paraissait faite que pour hâter la ruine de sa foi. Mais elle en était venue aussi à irriter sa curiosité, il aurait voulu faire une enquête, établir la vérité scientifique indiscutable, *rendre au christianisme pur le service de le débarrasser de cette scorie, de ce conte de fée* si touchant et si enfantin » (1).

Voilà l'histoire de Lourdes bien habillée, j'espère!

Réduisons ce dossier judiciaire aux idées essentielles qu'il contient : nous trouvons trois chefs d'accusation, ni plus ni moins.

Depuis Bernadette, ce qui a fait la fortune de Lourdes, c'est premièrement un « fétichisme barbare » : ensuite, c'est « la simonie triomphante » : et c'est enfin la crédulité populaire, qui en a fait spontanément « ce conte de fée si touchant et si enfantin ».

Ces trois idées, l'auteur du roman fantaisiste que nous étudions les développe longuement, un peu cependant au hasard, au cours de son conte.

L'histoire de Lourdes est d'abord, paraît-il, celle d'un « fétichisme barbare ».

(1) *Première journée*, V.

Qu'est-ce qu'un fétichisme ? M. Zola serait peut-être bien embarrassé de nous le dire, par suite de cette spéciale ignorance des choses religieuses qui le caractérise.

Nous qui savons que le fétichisme consiste dans l'adoration indue d'objets ne méritant même pas notre estime, soit par exemple une dent d'hippopotame ou la mémoire d'un célèbre romancier quelconque, nous trouvons déjà étrange d'appliquer ce terme à la simple vénération de la Vierge Marie, par l'intermédiaire de laquelle les chrétiens adorent Dieu. Que sera-ce donc, lorsque nous entendrons appeler l'hommage filial rendu à cette miséricordieuse mère que la Providence a donnée à nos âmes, non seulement un « fétichisme », mais un « fétichisme barbare » ?

Heureusement, les injures n'ont pas le don de nous convaincre. Nous n'en sommes pas moins disposés à les discuter, pour faire preuve de notre bon droit.

D'après M. Zola, le fétichisme, c'est probablement la force d'illusion qui entraînerait les foules à considérer, sans preuves suffisantes, une simple hallucination comme une révélation manifeste de la puissance divine, et à placer en elle une confiance imméritée.

Si cette exagération était réelle et démontrée par l'histoire, nous serions les premiers à la tenir en suspicion et, après examen sérieux, à la considérer comme une sorte de fétichisme. Nous l'avons fait pour les convulsionnés du diacre Pâris, pour les adeptes du spiritisme et des tables parlantes; mais nous ne l'avons pas encore fait pour Bernadette, parce que nous n'examinons pas les choses d'une façon si superficielle que M. Zola, ni surtout à la lumière trompeuse d'un préjugé.

Dans aucun texte M. Zola ne développe séparément

et d'une façon élective cette idée que le triomphe de Lourdes doit être le fait d'un fétichisme barbare. Mais toutes ses critiques du miracle, dont nous examinerons plus loin les principales, tendent à en donner l'impression. Elle résulte spécialement de ces deux idées, répétées sans mesure à travers tout l'ouvrage :

En premier lieu, les foules avaient besoin de ce soulagement imaginaire venant apporter une pâture idéale à leurs aspirations à la fois enfantines et sublimes, pour apaiser leur souffrance, guérir leurs maladies et atténuer leurs misères.

« Et la détresse des croyants était aussi grande, ceux qui étaient convaincus qu'un coin du ciel venait de s'entr'ouvrir, *dans la nuit de leur morne existence*, et qui s'indignaient qu'on leur enlevât cette joie de la *chimère*, ce suprême *soulagement à leur souffrance* humaine et sociale, de *croire* que la sainte Vierge était descendue... » (1).

« Dieu avait vaincu. Dieu ? hélas, non ! mais la misère humaine, l'éternel besoin de mensonge, cet espoir du condamné qui s'en remet, pour son salut, aux mains d'une toute-puissance invisible, plus forte que la nature, seule capable d'en briser les lois inexorables... Le désir de guérir guérissait, la soif du miracle faisait le miracle. Un dieu de pitié et d'espoir sortait de la souffrance de l'homme, de ce besoin d'illusion et de soulagement... » (2).

« Les autorités exigeaient l'ordre..., tandis que le *besoin du bonheur* emportait le peuple au désir exalté du salut dans ce monde et dans l'autre. Oh ! ne plus souffrir, conquérir l'égalité du bien-être, ne plus marcher que sous la protection d'une Mère » (3).

En second lieu, ce fut une contagion d'hystérie,

(1) *Deuxième journée*, V.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

contagion qui n'atteignit pas seulement douze Apôtres, comme l'avait prétendu Renan, bravant ainsi les rires de toute la chrétienté, mais, qui déborda parmi les foules sans choix et sans nombre.

Tout d'abord, le charme exercé par Bernadette commence à opérer cette aberration :

« Et *quel amour* avait de suite éclaté autour d'elle (Bernadette) ! quelle *foi aveugle* en sa mission ! » (1).

A la suite de quoi, se manifeste naturellement une perversion contagieuse dans les nerfs du monde civilisé.

L'histoire de Lourdes est une « contagion de détraquement nerveux qui soufflait » (2).

Voilà donc les foules parfaitement préparées à s'halluciner, à se laisser suggestionner, s'auto-suggestionner, à s'hyperhestésier et se livrer sans gouvernail à la dérive de leur imagination délirante, vous comprenez ?

« Et c'était forcément *ce désir brûlant* des multitudes, *cette folie sainte de l'universelle joie* qui devait balayer la rigide et morose conception d'une société bien réglée, où les *crises épidémiques des hallucinations religieuses* sont condamnées comme attentatoires au repos des esprits sains » (3).

« Dès qu'elle fut proscrite, défendue par la loi comme un délit, la religion nouvelle brûla d'une flamme inextinguible au fond de toutes les âmes » (4).

« Et alors, quelle fontaine de céleste espérance, lorsque se mettait à couler le flot prodigieux de ces belles histoires de guérison, de ces *contes adorables*, qui berçaient et *gri-*

(1) *Première journée*, V.
(2) *Deuxième journée*, V.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

saient l'imagination *enfiévrée* des malades et des infirmes! » (1).

Il n'y a plus qu'à faire de tout cela une sorte d'idéal humain, correspondant aux aspirations naturelles et animales de la foule :

« Ces roses d'or sur ces pieds nus, cette délicieuse imagination d'*amour*, cette *floraison dévote de la chair de la femme*, de quel roman de chevalerie venait-elle, de quelle histoire de catéchisme contée par l'abbé Ader, de quel rêve inconscient promené sous les ombrages de Bartrès, en répétant sans fin les obsédantes dizaines de la Salutation angélique? » (2).

Alors, tout ne s'explique-t-il pas sans effort, par le simple jeu de la nature placée dans des conditions spéciales?

Remarquez que nous avons, avec beaucoup de peine, classé méthodiquement les insinuations insidieusement dispersées dans le roman de M. Zola. Pour lui, il comptait évidemment produire une impression sur un lecteur irréfléchi, beaucoup plus que déterminer la conviction dans une tête jalouse de penser par elle-même.

Eh bien! non, aucune de ces prétendues preuves, ni même l'accumulation de leur ensemble, ne parviendra à nous faire admettre qu'il y ait dans le culte de la sainte Vierge à Lourdes un « fétichisme barbare ».

Prétendre tout d'abord que le besoin de soulagement éprouvé par l'humanité souffrante engendre spontanément le remède, la source divine de ce remède, enfin le personnage spécial chargé par Dieu de

(1) *Première journée*, IV.
(2) *Deuxième journée*, V.

le communiquer à la terre, c'est tomber tout simplement dans une forme nouvelle de la doctrine évolutionniste, forme plus gratuite que toutes les autres : car ici, non seulement le besoin engendrerait l'organe, mais encore il créerait le remède, l'auteur du remède et même son dispensateur. Imaginez qu'un individu souffre horriblement des dents : par le fait même qu'il désirerait beaucoup être délivré de cette atroce odontalgie, il trouverait spontanément la drogue la plus capable de l'apaiser, il évoquerait immédiatement le praticien dentaire idéal, et il se suggestionnerait ainsi une guérison radicale, non seulement des nerfs, mais de la carie éburnéenne. Ce serait fort commode. Malheureusement, cela ne se passe pas si aisément. Les transformistes ont pu abuser de la simplicité de leur public en faisant appel à l'inconnu pour justifier leur imaginaire évolution spontanée des espèces animales, depuis la monère primitive, née mécaniquement des forces physiques, jusqu'au mollusque, au mammifère, au singe et à l'homme, espèce de marsupiau perfectionné : l'évidence des faits historiques et des lois naturelles, de plus en plus démontrée par la critique de la vraie science, a fini par leur faire avouer qu'ils avaient tort sur toute la ligne. Ils se sont rejetés, à titre de consolation, sur l'évolutionnisme en matière psychologique et morale, s'apercevant, avec une certaine perspicacité qui leur fait honneur, que le contrôle positif d'une étude expérimentale étant ici plus difficile, libre champ était ouvert à leurs affirmations fantaisistes et à leurs inventions transcendentales ; ils ont cru que la simple crédulité du public se laisserait plus aisément circonvenir et convaincre, n'ayant pas la science pure pour l'aider à guider son discernement philosophique, tout à fait élémentaire ; ils se sont

imaginé que la prétention de rendre le besoin moral, les aspirations de la conscience vers le bonheur, capables de créer le but et le principe divin de leur complète satisfaction, serait plus aisément admise comme une conception définitive et une conquête suprême de la raison. Ils ont donc affirmé avec l'imperturbable assurance de pontifes infaillibles cette stupéfiante invention, ils ont dit : Dieu n'est pas autre chose que le rêve de l'humanité souffrante cherchant un idéal pour adoucir les plaies de son cœur et par là les plaies de sa chair. Et ils ont trouvé quelques naïfs pour les croire.

Mais ils ne parviendront jamais à en trouver un grand nombre. Le simple bon sens des masses, d'accord avec la critique philosophique la plus élevée, sera toujours invinciblement porté à admettre une puissance divine réelle derrière les effets extraordinaires de soulagement qu'elle éprouvera en croyant aux manifestations de sa miséricorde. Et ce ne sera que justice : la raison saine l'exige ; seules des passions étroites peuvent le contester, seul un parti-pris haineux et sectaire peut qualifier cette conclusion judicieuse de « fétichisme barbare ».

Ce « fétichisme barbare » ne résulterait-il pas du moins d'une contagion d'hystérie et d'une épidémie d'hallucination ? Sur ce point, les allégations de M. Zola sont nombreuses, nous l'avons vu : mais, en toute conscience, elles ne nous paraissent pas plus démonstratives.

S'il a prétendu nous révéler que les foules se rendent aux lieux de pèlerinage et spécialement à Lourdes sous l'empire d'un certain enthousiasme, porté parfois jusqu'au paroxysme, ce n'était point la peine de déployer tant d'éloquence : nous le savons très bien, et

cela n'a jamais diminué d'un atome notre foi en Dieu, pas plus que cela ne nous a empêchés de constater le miracle lorsqu'il se produit réellement.

Mais s'il a prétendu nous faire admettre que les foules entraînées se fabriquent un Dieu par pure imagination, croient aveuglément à un être surnaturel à la première occasion qui se présente de déverser le torrent de leur besoin d'idéal, et parviennent ainsi à surexciter leur tempérament au point de produire en elles, spontanément, dans une proportion qui dépasse toute prévision scientifique, des commotions nerveuses et même organiques extraordinaires, simulant le miracle, nous n'avons plus qu'à renvoyer cet audacieux inventeur à l'étude que nous ferons bientôt de l'influence des forces occultes dans les événements dont Lourdes est le théâtre. Ce sujet est trop important pour être ici épuisé en quelques lignes : il nous faudra un chapitre entier. Nous pouvons indiquer à l'avance que les affirmations de M. Zola sont avant tout gratuites, également insuffisantes à tout expliquer, enfin contredites par la majorité des cas.

Auparavant, il nous faut rechercher quelle est la mesure de vérité admissible pour les deux autres accusations, graves aussi, par lesquelles il s'efforce d'incriminer l'histoire de Lourdes en y déversant l'odieux ou le ridicule.

Ce n'était pas assez de servir de théâtre à ce « fétichisme barbare », il fallait aussi que Lourdes fût souillé par la « simonie » devenue « triomphante ».

Il y a, dans le roman de M. Zola, toute sorte d'histoires sous cette rubrique.

D'une façon générale, le succès de Lourdes n'est à ses yeux qu'une immense entreprise commerciale, conduite avec un brio extraordinaire, en exploitant habi-

lement les consciences et en abusant du besoin de guérison qui tourmente les foules éprouvées :

« Si les pères de l'Assomption avaient vu, d'année en année, s'élargir le succès de leurs pèlerinages, c'était qu'ils *vendaient* aux peuples accourus de la consolation, de l'illusion, ce pain délicieux de l'espérance dont l'humanité souffrante a une continuelle faim » (1).

Le barbier Cazaban, ce témoin immédiat des faits, dans la peau duquel se met M. Zola, non sans laisser percer le bout de l'oreille, lance contre ces choses des imprécations virulentes :

« C'est un grand dommage pour la religion (bon apôtre, va!), de voir les révérends pères (de la Grotte) tenir boutique, comme le dernier de nous... Moi, n'est-ce pas? je ne vais pas partager l'argent de leurs messes, ni demander mon tant pour cent sur les cadeaux qu'ils reçoivent? Alors, pourquoi se mettent-ils à vendre de ce que je vends (des objets de piété)? Notre dernière année a été médiocre, à cause d'eux. Nous sommes déjà trop, tout le monde trafique du bon Dieu à Lourdes, si bien qu'on n'y trouve même plus du pain à manger... » (2).

Il y en a des pages sur ce ton. M. Zola n'a déniché à Lourdes qu'une colossale entreprise de simonie.

« Depuis que Pierre était là, les souvenirs blessants de l'après-midi, les appétits voraces, la simonie impudente, la vieille ville gâtée et prostituée, s'en allaient peu à peu » (3).

(1) *Première journée*, IV.
(2) *Troisième journée*, I.
(3) *Troisième journée*, III.

Naturellement, comme en toute affaire commerciale, la concurrence exaspère les appétits, développe les haines, pousse aux persécutions, arme les uns contre les autres des gens qui font semblant de travailler pour la même idée, et qui cherchent à s'étouffer fraternellement, avec les apparences onctueuses des dévots et la terrible puissance occulte des sociétés secrètes.

Qui pis est, la jalousie vient ici compléter l'âpreté commerciale. Une étroite vanité de triompher chacun pour son compte, un égoïste orgueil de tout accaparer, viennent forcer les haines, diviser les efforts, ruiner les rivalités inquiétantes, finalement accumuler les ruines du vaincu auprès du superbe piédestal du vainqueur.

Deux personnages sont désignés, avec une complaisance mal déguisée sous de généreuses indignations, et avec une prolixité de développements interminables, comme les lamentables victimes du génie accapareur des pères de la Grotte, bien que ces deux personnages soient les seuls auteurs du succès dont ces bons pères bénéficient. Ce sont Bernadette elle-même et le curé Peyramale.

On a tout d'abord fait disparaître impitoyablement Bernadette. Sans doute, c'est elle qui a voulu entrer au couvent, mais :

« Franchement, je crois qu'on l'a un peu poussée, déclare le docteur Chassaigne (encore un roublard qui a étudié les choses sur les lieux, tout spécialement pour M. Zola). Elle finissait par être embarrassante ; non pas qu'on redoutât de sa part des *confidences fâcheuses*, mais songez qu'elle n'était guère décorative, timide à l'excès, très souvent alitée. Et puis, si peu de place qu'elle tînt à Lourdes, si obéissante qu'elle se montrât, elle était une puissance, elle attirait les foules, ce qui faisait d'elle

comme une concurrence à la Grotte. Pour que la Grotte restât seule, resplendissante dans sa gloire, il était bon que Bernadette s'effaçât, ne fût plus qu'une légende... Telles furent *sans doute* les raisons qui déterminèrent l'évêque de Tarbes, Mgr Laurence, à hâter le départ. On eut seulement *le tort* de dire qu'il s'agissait de l'arracher aux entreprises du monde, comme si l'on eût redouté qu'elle pût commettre le péché d'orgueil... » (1).

Quelles larmes de crocodile versées sur l'idole, alors que la pauvre Bernadette, en réalité, était tourmentée à la fois de la vocation religieuse la plus sincère et du besoin d'échapper aux obsessions de la vénération publique, fatigante pour son humilité simple et naturelle ! Mais comment M. Zola pourrait-il comprendre ces choses ? Il en voulait faire une reine de de théâtre, affublée de gloriole et enivrée d'encens :

« La Grotte serait à elle, la Basilique serait à elle. Nous la verrions trôner dans les cérémonies, sous un dais, avec une mitre d'or. Ce serait elle qui distribuerait les miracles, dont la petite main conduirait les foules au ciel, d'un geste souverain. Elle rayonnerait, étant la sainte, l'élue, celle qui seule a contemplé la divinité...

Et en somme, ce ne serait que justice, elle ne ferait qu'être au succès après avoir été à la peine, elle jouirait glorieusement de son œuvre... Tandis que, vous le voyez, elle est frustrée, dévalisée. Les moissons merveilleuses qu'elle a semées, ce sont d'autres qui les coupent » (2).

M. Zola nous donne ici un aperçu de son idéal religieux, basé encore une fois sur son ignorance profonde des idées chrétiennes. Pour cet homme dont toute la

(1) *Troisième journée*, IV.
(2) *Ibid.*

vie fut consacrée à rechercher une gloire, d'ailleurs très contestable, par toutes les platitudes de la flatterie à l'égard des plus vilaines passions de la bestialité humaine, un sentiment désintéressé tel que celui de Bernadette cherchant à disparaître pour laisser triompher Dieu et la Vierge est une conception inadmissible (1). Ce sentiment, dans toute l'histoire de la voyante, est pourtant la vérité historique la plus plus claire : mais M. Zola n'était pas doué de la perspicacité morale nécessaire pour le distinguer. C'est dommage pour lui. Quant aux consciences droites et aux esprits éclairés, ils ne s'y trompent pas.

Qu'il vienne ensuite s'indigner en de longues tirades de l'état de misère où l'on a laissé la demeure des Soubirous et la chambre même de Bernadette, je n'en prendrai point scandale, j'y verrai simplement un acte de négligence regrettable, excusé en partie par l'immense improvisation avec laquelle on a dû, au milieu d'un succès imprévu, pourvoir aux mille nécessités bien plus pressantes que celle-là : mais il faut être bien méchamment venimeux pour y voir un calcul de basse jalousie. La piété des fidèles ne tardera pas à réparer cet oubli. Alors, M. Zola, naturellement, de se targuer, d'un air dévot, d'avoir ainsi décidé les catholiques à honorer leur petite sainte !

Son exposé de la campagne menée par les pères de

(1) M. Zola paraît avoir compris l'obsession de la curiosité publique, qui devait engager Bernadette à se soustraire au monde (*Cinquième journée*, V) ; mais il n'a pas le moins du monde saisi cet autre sentiment tout chrétien, et bien plus fort dans cette âme vraiment chrétienne, le sentiment de l'humilité, le sincère désir de ne pas paraître comme l'élue de Dieu, la recherche de cette vertu délicate, recommandée après Jésus-Christ par l'auteur de l'Imitation : « Aimez à être inconnu et réputé pour rien. »

la Grotte contre le curé Peyramale est plus insidieux Nous pourrons, en nous y arrêtant un instant, dissiper l'accusation générale d'exploitation commerciale doublée de jalousie intrigante et d'intolérante ambition.

L'abbé Peyramale est peut-être le seul personnage auquel M. Zola cherche à rendre justice. Mais ne nous y méprenons pas : c'est afin de mettre en opposition ce caractère si droit, dont la loyauté chevaleresque ne pouvait sans danger être tenue en suspicion, avec la « perfidie haineuse » des pères de la Grotte qui finit par triompher.

L'abbé Peyramale, après avoir, par sa constance courageuse et sa confiance invincible, procuré à Bernadette, judicieusement toutefois et non sans un examen profond, les moyens de faire triompher les volontés de la Vierge dont elle était la confidente ignorée, s'était dit qu'à titre de curé de la ville de Lourdes il lui était bien permis de doter sa paroisse d'une belle église, comme il avait doté la Grotte de mille splendeurs.

« Et il la voyait grandir, son église, et il la voyait finie par un beau matin d'été, toute neuve dans le soleil levant (pendant qu'elle n'était encore qu'en construction). Ah ! cette vision sans cesse évoquée, elle lui donnait le courage au milieu de la lutte... » (1).

De la lutte ? Et contre qui ?

« ... Au milieu de la lutte, au milieu du meurtre sourd dont il se sentait enveloppé. »

Il paraît en effet qu'il était « enveloppé d'un meurtre » (ô littérature !) par les pères de la Grotte, et que ce

(1) *Cinquième journée*, V.

meurtre était « sourd »! Les pères de la Grotte avaient formé le projet abominable d'empêcher son triomphe dans la vieille ville, en face de la jeune toute resplendissante. Cette opposition des deux cités est d'ailleurs une des ficelles du roman. En conséquence, les pères de la Grotte avaient décrété que les magnifiques fondations de l'église commencée par le curé Peyramale ne recevraient pas leur couronnement : et les pères de la Grotte avaient réussi, par intrigue pure, à arrêter les travaux et à faire mourir le curé. Suit une longue description, interminable comme tout Zola, des bâtisses inachevées et du tombeau où le curé repose, à peine à l'abri des pluies.

Il y a dans toute cette histoire une double calomnie : n'hésitons pas à employer ce mot pour la première fois. Ce sera la dernière, mais enfin le sujet le réclame. C'est déjà beaucoup que nous nous soyons interdit de le prononcer à propos de Bernadette.

Calomnie contre l'abbé Peyramale. Cet homme que l'on nous a décrit comme le magnanime champion des gloires de la sainte Vierge, savez-vous à quel mobile on attribue son intention de donner une belle église à la ville de Lourdes? A un bas et malpropre sentiment de jalousie cupide; puis à une étroite et mesquine préoccupation de domination personnelle :

« Son église devenait sa revanche, sa protestation, sa part de *gloire à lui*, la maison de Dieu où il triompherait en habits sacrés, d'où il emmènerait d'interminables processions pour réaliser le vœu formel de la sainte Vierge... Quel rêve d'être le pontife d'un tel temple, d'y régner après l'avoir bâti avec passion, d'y bénir les foules accourues de toute la terre, pendant que les sonneries volantes du clocher iraient dire à la Grotte et à la Basilique

qu'elles avaient là-bas, dans le vieux Lourdes, une rivale, une sœur victorieuse! » (1)

Oui, peut-être, si M. Zola se fût trouvé à la place de l'abbé Peyramale. Mais l'abbé Peyramale était animé de sentiments bien autrement élevés que M. Zola. Il participait à la pureté d'intention, à la simple grandeur de sa protégée Bernadette. Jamais, certainement, il ne s'écria comme M. Zola, en désignant là-bas les pères de la Grotte calomniés à leur tour :

« Et dire qu'ils ont des recettes annuelles de neuf cent mille francs! Ils préfèrent envoyer des cadeaux à Rome, pour entretenir des amitiés puissantes » (2).

Comme s'ils en avaient besoin, quand de tous les points de l'univers l'enthousiasme spontané des foules les comble et leur assure l'avenir! Comme si l'on ne devait pas leur faire honneur, au contraire, de consacrer le reste de leurs bénéfices, après avoir construit des basiliques et pourvu à tous les frais, à subvenir aux immenses nécessités du Siège de saint Pierre, du Souverain Pontife et de la Cour romaine, comme tous les catholiques s'en font un devoir!

Il nous faut pénétrer au fond de ce prétendu drame bâti par M. Zola sur les constructions inachevées de l'abbé Peyramale.

Nous sommes allé aux sources, sans nous contenter d'un simple coup d'œil de touriste. Nous avons interrogé un homme qui connaît mieux que M. Zola toute l'histoire de Lourdes, parce qu'au lieu de potiner des racontars au cours d'une rapide excursion, il a suivi

(1) *Cinquième journée*, V.
(2) *Ibid.*

pendant des années, avec l'œil d'un observateur on ne peut plus judicieux et impartial, les événements historiques, en prenant part activement à plus de dix pèlerinages annuels consécutifs.

Qu'y a-t-il de vrai dans tout ce procès, lui demandâmes-nous? Il y a de vrai qu'après avoir fait cause commune, une dissension éclata entre les pères de la Grotte et l'abbé Peyramale, c'est incontestable, nous fut-il répondu. Maintenant, de quel côté pouvaient être les torts? Il me semble que c'était plutôt du côté des pères : mais sans que leur bonne foi soit le moins du monde mise en jeu. Vous comprenez, se trouvant, par l'autorité diocésaine, préposés à l'administration de cette finance considérable due à la générosité absolument libre des fidèles, il n'était pas possible que les efforts, d'ailleurs très légitimes, de l'abbé Peyramale pour attirer une partie de ces dons en vue de construire l'église de Lourdes (ce qui était certes d'une utilité incontestable), ne dussent tôt ou tard sembler aux bureaux de la Grotte, si accablés eux-mêmes de frais immenses, un emploi moins urgent, une destination moins fidèle des intentions générales. Ils prirent donc des mesures pour arrêter cette déviation du courant : et si les intentions du curé étaient légitimes, les leurs ne l'étaient pas moins. Où est l'arbitre qui saura décerner à l'une ou à l'autre partie la suprême justice? M. Zola pourrait-il nous indiquer le criterium qu'il aurait suivi en pareille circonstance? Qu'aurait-il fait, lui, de l'argent tombé dans son escarcelle? En admettant même que les pères aient usé d'un peu de raideur dans les procédés, seul reproche que l'histoire pourra consigner, serait-il demeuré comme eux, sous cette avalanche de millions, un excellent religieux, voué uniquement à la prospérité de l'œuvre, sans aucun profit per-

sonnel, par pur amour du culte divin, simple interprète des volontés publiques et serviteur des volontés célestes? Qu'il cesse donc ces odieuses exagérations, ce grossissement d'un grain de sable jusqu'à l'aspect d'une montagne; et surtout qu'il ne vienne plus s'évertuer à souiller du nom de simonie ce brassement d'affaires, nécessairement immense, qui est le résultat naturel et magnifique de la générosité de millions d'âmes attendries ou soulagées, témoignant ainsi de tout leur pouvoir leur reconnaissance pour la miséricorde divine, tandis que les âmes tourmentées d'une curiosité malsaine s'en vont acheter à M. Zola, de tout les points de l'univers, — triste réputation ! — la pâture de leurs instincts dépravés.

Non, mille fois non, ce n'est pas une entreprise d'exploitation des consciences, que cette immense entraînement des foules vers le lieu où sont cicatrisées les blessures de leur âme et de leur corps. C'est au contraire l'éruption de leur foi qu'un matérialisme oppresseur voudrait anéantir; c'est le jet impétueux de l'adoration qui s'élance irrésistiblement du sein de l'humanité en face des manifestations d'un Dieu trop réel pour qu'aucune dénégation puisse l'atteindre ; c'est la conscience, que personne ne parviendra jamais à dérouter, des prodiges miséricordieux accomplis par une puissance surnaturelle, une bonté infinie, une providence positive, universelle et éternelle, sans laquelle rien ne serait explicable et tout resterait perpétuellement incompréhensible, comme nous aurons bientôt l'occasion de le démontrer.

Il est inutile, et également impossible, d'invoquer un intérêt financier, une propagande commerciale, la réclame, le charlatanisme, pour expliquer l'afflux incessant des peuples et des princes, des pauvres et des

riches, des malades et des simples croyants, vers la Grotte de Lourdes. La certitude éclairée d'une manifestation du Ciel suffit à tout expliquer, et, dans la pratique des choses, est, a toujours été, et sera constamment la cause déterminante, totale et exclusive des pèlerinages de Lourdes. Dans le monde entier le véridique et simple récit des apparitions de Marie à Bernadette est connu, étudié, critiqué avec toutes les ressources du discernement historique, admis comme la réalité la plus frappante dans sa simplicité sans apparat et sans trucs, songez-y, M. Zola. Dans les trente-huit mille paroisses de France, le prêtre dit à ses ouailles : Voilà ce qui s'est passé, voici ce qui en est résulté, essayez-en, vous vous en trouverez bien pour votre corps et pour votre âme. Et les gens viennent, et ils s'en trouvent bien, effectivement, et M. Zola n'obtiendra jamais de pareils effets d'un simple mot de sa bouche pontificale, et il ne parviendra pas à surprendre la crédulité du monde civilisé au point de lui faire admettre qu'il y ait de la simonie là-dedans.

Connaît-il, d'ailleurs, les pères de l'Assomption, dont il parle, comme de tout le reste, sans être prêt à justifier ce qu'il en dit ? S'est-il jamais rendu compte des sacrifices immenses qu'ils assument pour mettre sur pied annuellement le pèlerinage national ? S'il s'imagine que cette entreprise leur rapporte un centime, en invoquant le chiffre de souscriptions recueillies au moyen de leur propagande, on pourrait le prier de comparer ces recettes avec les dépenses faites en faveur des malades et des pauvres : et, sans nul doute, M. Zola ne voudrait pas se charger personnellement d'un budget ainsi équilibré, il en sortirait un peu moins riche qu'il n'y serait entré.

Hélas ! les lecteurs de son roman n'en resteront pas moins persuadés que les cléricaux sont très habiles à battre monnaie sur la conscience des naïfs et sur la crédulité des foules !

La crédulité des foules : voilà encore un argument grâce auquel M. Zola prétend expliquer définitivement l'histoire de Lourdes.

C'est bien simple, n'est-il pas vrai ? Les prêtres affirmaient qu'une petite bergère avait vu le ciel. Les masses n'ont pas hésité à se jeter à la curée ; « affamées d'idéal », elles ont mangé avidement de ce « pain d'illusion », elles ont bu jusqu'à épuisement ce délicieux breuvage qu'elles croyaient capable d'endormir leur souffrance. Bref, le peuple céda aux entraînements de la crédulité aveugle, de la souffrance aspirant au soulagement, et de l'ignorance des lois de la nature.

« C'était comme un retour aux temps héroïques de l'Eglise, lorsque les peuples *s'agenouillaient sous le même vent de crédulité*, dans l'épouvante de leur ignorance, qui s'en remettaient, pour leur bonheur, aux mains du Dieu tout-puissant. Il (Pierre) pouvait se croire transporté à huit ou neuf siècles en arrière, aux époques de grande dévotion publique, quand on croyait la fin du monde prochaine, d'autant plus que la foule des simples, toute la *cohue* qui avait assisté à la grand'messe... » etc. (1)

Avant tout, que faut-il entendre par crédulité populaire ?

La crédulité est une disposition irréfléchie à admettre sans contrôle tout ce qui flatte l'imagination ; c'est aussi une propension aveugle à exagérer sans mesure

(1) *Troisième journée*, IV.

la portée des phénomènes sortant quelque peu de l'ordinaire. Ce serait, par exemple, un acte de crédulité remarquable, que d'accorder la moindre importance historique au roman de M. Zola, parce qu'il est totalement dénué de critique, et parce qu'il n'est pas susceptible de vous faire observer dans votre jugement la mesure exacte, il vous porte au contraire à exagérer à l'infini les choses qui déplaisent à M. Zola.

En ce qui concerne le défaut de critique et de contrôle, nous n'avons qu'à renvoyer le lecteur aux ouvrages historiques sérieux. Il verra que pas une aventure au monde n'a été plus étroitement serrée par l'examen, plus assidûment passée au crible du jugement, plus discutée dans ses détails comme dans son ensemble, par les esprits croyants eux-mêmes, et par plusieurs incrédules avant M. Zola. Et il faut être véritablement doué d'un fameux estomac pour venir nous parler à ce sujet de la crédulité publique, de la naïveté populaire. M. Zola prend pour effet ce qui est tout simplement une cause. Il considère comme produite par l'imagination une histoire qui au contraire contient en elle-même, par sa vérité absolue et inattaquable, de quoi frapper en effet l'imagination et entraîner la foi. Appuyé sur ce préjugé irréformable, d'ailleurs aveugle et irréfléchi, il peut bien insinuer, affirmer, tenter de produire lui-même sur l'imagination une illusion opposée; mais la pesante et implacable répétition de son idée sous mille formes — je devrais dire : en mille passages, mais sous des formes peu variées, — ne parviendra jamais à obséder que les imaginations faibles, les cervelles sans réflexion, les êtres névropathes prêts à exagérer sans mesure, sans logique et sans conscience, tout ce qui favorise leur courte et aveugle passion.

Quant au grandissement légendaire et homérique que M. Zola croit découvrir comme second élément de notre crédulité, il n'est qu'une insinuation abusive et sans fondement. Il y a eu accroissement continuel des masses accourues à Lourdes, de leur confiance en la bonté de Dieu, manifestée par les miracles de plus en plus nombreux : soit. Mais il n'y a pas eu le moindre grossissement en ce qui concerne les faits : et c'est là seulement que la crédulité se serait manifestée. Le monde catholique a toujours conservé dans sa simplicité intégrale l'histoire de Bernadette et de ses apparitions. Connaissez-vous un seul croyant qui, dans son imagination, ait fait de Bernadette une grande sainte à miracles, ou qui se soit plu à décorer ses visions de l'apparat théâtral qu'aurait désiré M. Zola? Jamais. Tout reste tel que Dieu l'a fait, le monde s'en va honorer ce qui est, et pas autre chose. Il y a eu, certes, dans l'humanité, des périodes d'obscure incubation intime, où la conscience des masses en fermentation enfantait les prodiges, créait des cieux, multipliait les théophanies et glorifiait de prétendus thaumaturges, par pur besoin de « rêve et d'idéal, d'illusion et de mensonge ». Mais M. Zola ne surprendra pas notre assentiment, quand, par le simple jeu de ces mots insidieux répétés à satiété, il veut nous faire croire que la psychologie de la société catholique contemporaine accourant à Lourdes est exactement la même. Elle est tout l'opposé. Comme le siècle d'Auguste où se manifesta le Christianisme, notre siècle est une époque d'histoire et de critique, où la supercherie est impossible, où l'erreur ne peut se maintenir si elle parvient à éblouir un instant. Bien plus, les gens sont positifs, de nos jours : ils exigent des démonstrations exactes et palpables pour convaincre

leur scepticisme, pour les déranger de leur bienheureuse paresse à l'égard de toute foi. Il y a encore des catholiques très sérieux qui ne croient pas encore aux miracles de Lourdes. Mais combien d'autres, après examen attentif, ont dû se laisser convaincre par l'évidence. Et si cette évidence a échappé au regard superficiel de M. Zola, c'est qu'il cherchait simplement des tableaux à peindre ; si elle a échappé au jugement partial de M. Zola, c'est qu'il voulait seulement prouver une thèse préconçue ; si elle a échappé à la malveillance maladroite de M. Zola, c'est qu'il prétendait à la face de l'univers dénaturer l'histoire !

Aussi personne ne se laissera prendre, j'imagine, à ce véritable puffisme de romancier doctrinaire, sous l'inspiration duquel M. Zola veut rendre Mgr Laurence complice de son vandalisme :

« Si Mgr Laurence était l'homme de saine culture, de raison froide qu'on imagine, ne peut-on se représenter son angoisse, le matin du jour où il signa cette ordonnance (ouvrant la Grotte au culte)? Il dut s'agenouiller dans son oratoire, supplier le Dieu souverain du monde de lui dicter sa conduite. Il ne croyait pas aux apparitions, il avait des manifestations de la divinité une idée plus haute, plus intellectuelle. Seulement, n'était-ce pas pitié et miséricorde que de faire taire les scrupules de sa raison, les noblesses de son culte, devant la nécessité de ce pain de mensonge, dont la pauvre humanité a besoin pour vivre heureuse ? « O mon Dieu, pardonnez-moi, si je vous fais
« descendre de la puissance éternelle où vous êtes, si je
« vous rabaisse à *ce jeu enfantin des miracles inutiles*. C'est
« vous faire injure que de *vous risquer dans cette aventure*
« *pitoyable*, où il n'y a que *maladie et déraison*. Mais, ô
« mon Dieu, ils souffrent tant; ils ont une si grande faim
« de merveilleux, de contes de fée, pour distraire leur dou-

« leur de vivre ! Vous-même, s'ils étaient vos ouailles,
« vous aideriez à les *tromper*. Que l'idée de votre divinité
« y perde, et qu'ils soient consolés sur cette terre ! » (1)

En vérité !

Parmi les documents psychologiques de notre fin de siècle, je n'en connais pas de plus curieux à montrer à nos petits-neveux, que celui-ci : M. Zola dictant des prières aux évêques de France ! M. Zola affublé de la chape et de la mitre pour demander pardon à Dieu de le voir trop honoré sur la terre ! M. Zola abusant de l'autorité d'un évêque éclairé pour déclarer que toute l'aventure de Lourdes est un abominable mensonge ! M. Zola juge de la chrétienté, prophète de nos destinées religieuses, donneur d'eau bénite et fulminateur d'excommunications ! Saluez, siècles futurs !

(1) *Deuxième journée*, V.



CHAPITRE III

IMCOMPÉTENCE DE L'EXPLICATION SCIENTIFIQUE

SOMMAIRE : M. Zola veut plier la science à ses passions. — Prétention outrecuidante à l'égard du miracle. — Le contrôle des miracles à Lourdes est-il insuffisant? — Est-il vrai que la naïveté des croyants empêche le contrôle? — Est-il vrai que le bureau des constatations médicales soit mal conçu et mal composé? — Pourquoi représenter comme des êtres inférieurs tous les croyants, savants ou non? — Les croyants sont au contraire amis de la science. — Comment M. Zola s'imagine tirer des conclusions définitives de preuves nulles. — Injustice de M. Zola à l'égard de tout témoignage historique. — A quoi sert à M. Zola de se revêtir d'une soutane. — Ce maquillage ne peut prouver l'opposition de la science et de la foi. — M. Zola sait-il ce qu'est la science, dont il fait si grand bruit? — Pourquoi M. Zola refuse-t-il au clergé le développement de la raison? — M. Zola sait-il ce qu'est la foi et parvient-il à la discréditer? — Pourquoi M. Zola intervient-il personnellement comme juge? — M. Zola est-il meilleur juge que les directeurs du pèlerinage et les chefs du bureau? — Comment M. Zola pretend-il changer l'interprétation philosophique des miracles de Lourdes? — Moyen déloyal de contester la portée des guérisons démonstratives. — Hypertrophie de l'égoïsme et de la confiance de M. Zola en ses propres théories. — Examen du type choisi par M. Zola comme guérison merveilleuse. — Ruse grâce à laquelle M. Zola en fait sa risée. — Première intention perverse de cette tactique : ridiculiser la foi. — Deuxième intention perverse : explication pseudo-scientifique des guérisons de Lourdes. — Subterfuges préparant cette argumentation. — Ces dispositions sont-elles suffisantes pour produire le miracle? — Arme principale : le souffle guérisseur. — Autre arme : l'hallucination, suggestion, l'hystérie développées au paroxysme dans les foules. — Réfutation.

M. Zola n'est parvenu à dénaturer en quoi que ce soit l'histoire de Lourdes; sera-t-il plus heureux en interprétant à sa manière les faits prodigieux dont Lourdes est le théâtre?

Son but avoué est d'enlever à ces faits le caractère de miracles, en leur fournissant une explication « scientifique ».

Là converge la plus grande partie de ses efforts, disséminés à travers un grand nombre de passages tout au long de son roman.

Ce n'est pas seulement une œuvre de faussaire : c'est une œuvre de polémiste doctrinaire. M. Zola avait derrière la tête une nouvelle ambition après tant d'autres : celle d'agir sur les convictions philosophiques de l'humanité. Son gros bouquin, aux allures purement documentaires et représentatives, cache le désir brûlant de faire passer une idée.

Et quelle était donc cette idée, chère au « penseur », que l'écrivain voulait ainsi revêtir de formes séduisantes pour la rendre aisément acceptable ?

Négligeons les métaphores, allons droit à la vérité : M. Zola s'est proposé de faire admettre la suppression de Dieu par la démolition du miracle.

En vain emploie-t-il vingt subterfuges pour échapper à cette imputation. Il n'est pas en ces matières aussi habile équilibriste que Renan : tout le monde n'a pas la légèreté voulue pour se maintenir avec aisance sur la corde ondoyante du dilettantisme en chantant avec diverses nuances : « Ça m'est bien égal ! » M. Zola s'est trompé s'il a voulu déguiser sa pensée : elle est trop évidente. Il n'était pas, en fait de dissimulation, de taille à rivaliser avec ce lamentable Renan, déjà nommé. Tout ce qu'il pouvait, c'était de faire pénétrer dans les masses par l'impression sensible de l'imagination matérielle, ce que lui avait accrédité par la subtilité de l'évocation rationnelle : à savoir, le projet de vider le trône éternel où le Dieu unique et parfait préside aux destinées du monde sorti de ses mains, afin d'y mettre à sa place

« la catégorie de l'idéal », le sentiment que le monde possède de son évolution spontanée, la tendance de l'humanité vers sa perfection dans la voie de son progrès indéfini, et, pour donner à ces belles conceptions une détermination conforme au caractère de l'ouvrage, l'immense et irrésistible aspiration de la partie souffrante de cette pauvre humanité vers la délivrance du mal physique, vers la destruction de la douleur, désir réalisant son but par sa propre vertu, sans l'intervention d'aucune influence surnaturelle.

Voilà tout le Lourdes de M. Zola. Paysages et personnages, événements et mouvements ne sont que des prétextes.

Et M. Zola qui parut étonné de se voir visé par l'Index!

M. Zola prend occasion de la critique des événements prodigieux de Lourdes pour exécuter une charge à fond contre le miracle en général, en réduisant — s'imagine-t-il — à néant la plus grande manifestation surnaturelle que nous puissions constater de nos yeux, à plus forte raison toutes les manifestations de même ordre que nous ne pouvons connaître que par l'histoire.

Comme tant d'autres esprits vraiment outrecuidants, il avait en effet déclaré impossible d'admettre un miracle à moins de le toucher de ses doigts, non pas à l'instar de l'apôtre Thomas qui se convertit en des circonstances considérées par ces Messieurs comme hallucinatoires, mais en soumettant le prétendu Dieu qui ferait ces tours de passe-passe aux lois étroites d'une expérimentation de laboratoire. Apportez-nous un cadavre dont on puisse dire comme de Lazare: *Jam fœtet;* couchez-le ici, sur le marbre de l'amphithéâtre ; et quand nos scalpels l'auront mis en morceaux, si le

bon Dieu le ressuscite, nous croirons au bon Dieu !

M. Zola crut faire acte d'extrême condescendance en se rendant de sa personne sur les lieux où il plaît à Dieu d'opérer à sa manière, et il annonça qu'il obser-serverait les choses en témoin tout à fait indépendant.

Nous voudrions le croire sur parole ; mais l'impartialité nous oblige à rechercher ses véritables intentions par la discussion même de son enquête, de sa manière toute spéciale d'observer les faits, et de l'interprétation soi-disant scientifique dont il les affuble.

En ceci, nous pouvons constater tout d'abord que ses idées sont étroitement arrêtées à l'avance.

Dans une interview publiée par le *Gil Blas* du 15 avril, dans le numéro même où commençait le feuilleton, M. Zola indiquait préventivement les deux tactiques que suivra l'œuvre entière pour contester le miracle.

C'est en premier lieu, disait-il, « que le contrôle absolu de la guérison des malades me paraîtrait difficile, sinon impossible ». La preuve ? « Mettez trois médecins en présence d'un cas quelconque, ils se mangeront le nez au bout de cinq minutes. »

Là n'est encore que le petit côté de la question, M. Zola prétend, comme il le dit, trouver une « explication naturelle » de tout ce qui s'est passé, se passe encore et se passera dans l'avenir à Lourdes. Et comment essaiera-t-il d'y parvenir ? En invoquant les forces occultes de la nature physique ou morale. Tout son système scientifique sera là.

« J'ai vu, à mon retour de là-bas, dit-il dans la même interview, des médecins à qui j'ai posé la question, et beaucoup m'ont répondu : « Qui sait ? si « nous *osions* jeter dans l'eau froide — car tout con- « siste en cela, à Lourdes (et la *foi* en plus cependant)

« — nos phtisiques, peut-être aurions-nous d'heureux « résultats ». Au surplus, Charcot n'a-t-il pas dit que la foi seule sauvait ? Ne savons-nous pas, en outre, qu'une forte émotion peut guérir d'une maladie nerveuse ? »

Tel est le double point de vue supérieur qui domine tout le récit. M. Zola est allé à Lourdes avec cela dans la tête : négligence du contrôle, et ignorance des forces occultes, voilà ce qu'à tout prix il voulait démontrer. Avant tout examen, c'était pour lui l'évidence même. Il devait donc accumuler une masse de soi-disants faits, de perfides insinuations, d'habiles agencements de tout genre, masse suffisante pour parvenir à imprimer la même conviction dans le cerveau du lecteur.

Suivons donc M. Zola sur ces deux terrains : et demandons-nous, en premier lieu, si vraiment la critique et le contrôle des miracles de Lourdes, tels qu'ils sont institués depuis les révélations de Bernadette, et tels qu'ils se font aujourd'hui encore sous les yeux de tout observateur, sont impuissants à apporter la conviction d'une intervention surnaturelle à un esprit réfléchi, scientifique, supérieur, transcendant, génial, comme par exemple l'esprit de M. Zola !

Si l'œuvre de M. Zola peut avoir un mérite, c'est assurément le mérite de représenter M. Zola comme le plus judicieux critique de l'humanité pensante. Rien n'est épargné pour insinuer cette appréciation dans l'esprit du lecteur.

Pour y parvenir, M. Zola use de toutes les ressources de son esprit inventif.

A vrai dire, l'esprit inventif de M. Zola n'est pas très considérable. Si nous avions entrepris ici une critique littéraire, il nous serait facile de démontrer que ses ficelles de composition manquent absolument de variété. Dans les circonstances les plus différentes, ce

sont toujours les mêmes trucs qui reviennent arranger l'histoire.

En ce qui concerne la question présente, les diverses habiletés de M. Zola se résument en celle-ci : ranger à l'opinion de M. Zola tous les personnages intelligents, et confier le soin de prouver le miracle aux naïfs et aux imbéciles.

A ce compte, il est certain à l'avance que M. Zola ayant pour lui tous les esprits capables de critique et de contrôle, tandis que le bon Dieu s'appuiera simplement sur les gogos et les emballés, le miracle ne pourra véritablement pas se tirer d'affaire.

Après M. Zola lui-même, M. Zola prétend ne pas avoir rencontré, dans son enquête, d'homme plus intelligent qu'un prêtre apostat — de son invention naturellement.

M. Zola, sous la désignation d'un « petit monsieur blond, écrivain influent, journaliste de Paris », et un autre M. Zola sous la soutane de l'abbé Pierre Froment, jeune maladif dévoré par la pensée, ayant abjuré sa foi et prêt à perdre sa chasteté : voilà donc les deux principaux personnages qui vont se charger de nous démontrer l'insuffisance colossale de la critique et du contrôle, grâce à laquelle le monde a pu se laisser prendre au « mensonge monstrueux » de Lourdes et de ses miracles.

Ces deux grands témoins (c'est-à-dire M. Zola seul sous le masque de ces deux comparses), ont soin de se faire assister des personnalités scientifiques les plus capables de discerner la réalité parmi tout le fatras d'insanités ou d'illusions que les croyants accumulent à plaisir. Ce sont, d'une part, d'accord avec le « petit monsieur blond, écrivain influent de Paris », les quelques médecins vraiment compétents qui assistent

avec révolte aux séances du bureau des constatations; c'est ensuite, avec Pierre, le cousin Beauclair, jeune médecin au coup d'œil divinatoire ayant prévu scientifiquement la grande guérison qui sert de pivot à tout le roman, où les naïfs la considèrent faussement comme miracle, cela va sans dire.

Par contre, tout le clan des croyants ne forme, suivant M. Zola, qu'un troupeau d'illuminés crédules, trop résolus à voir partout du miracle pour que la saine raison puisse s'exercer en eux avec son libre discernement et son plein jeu. A leur tête que voyons-nous ? ou plutôt, qu'a vu M. Zola, car là uniquement est la question ? Voilà une tourbe de dévots, surrexcités, souffrants et espérant éperdument leur délivrance de je ne sais quelle puissance divine illusoire : ces gens-là sont bien incapables de faire la critique du miracle, ils sont plutôt prêts à l'imaginer de toutes pièces, sans motifs, et ils le font quelquefois. Eh bien, qu'y a-t-il à leur tête pour diriger leur enthousiasme, pour leur indiquer ce qu'il faut rejeter et ce que l'on doit admettre ?

C'est là que la psychologie de M. Zola se précise. Il pouvait saisir cette occasion de manifester une certaine sincérité (qui n'aurait été, dans la circonstance, qu'une vulgaire loyauté). Son tableau fût-il le résultat d'une conviction générale, l'occasion lui était du moins fournie de montrer une certaine grandeur d'âme. Un adversaire doctrinal se donne toujours du prestige en rendant justice à son ennemi, en lui reconnaissant sa valeur réelle : quand au contraire il s'applique à le ravaler, quand il lui refuse toute considération, quand il l'écrase sous le mépris, il se donne par-là même l'aspect d'un matamore peu respectable, ou celui d'un prétentieux qui a peur d'être vaincu.

Effectivement, M. Zola semble en avoir grand peur : car, à ses yeux, les pères de l'Assomption et les pères de la Grotte, qui font la fortune de Lourdes, sont de simples vendeurs de miracles fabriqués ; de même, les médecins préposés au bureau des constatations, le docteur Boissarye le premier, sont de simples ignorants en qui la bonne foi ne rachète pas la naïveté.

Connaissez-vous, dans l'histoire des batailles intellectuelles, une façon plus commode de se donner la victoire ? Pour moi, je n'en connais pas de plus extorquée. Examinons cependant la manière dont notre conquérant conduit son plan de bataille.

Le « petit monsieur blond, écrivain influent de Paris », s'immisce dans le bureau des constatations médicales après la première journée de miracles : chose bien facile, car ce bureau, comme on le sait, est ouvert à tout le monde. Savants et ignorants sont également invités à contrôler de leurs yeux ce qui s'y passe. Tout médecin qui le désire, fût-il le dernier des sectaires, de parti-pris écumant contre les miracles, est invité officiellement à prendre part à l'examen. Les directeurs du pèlerinage eux-mêmes, ces odieux « vendeurs de miracles », sont les premiers à solliciter le plus grand nombre de savants possible, de toute nuance, de toute opinion, à donner ainsi le concours de leurs lumières, pour que, non seulement toute supercherie, mais toute surprise soit impossible.

De fait, l' « écrivain influent de Paris », se trouve en face d'un certain nombre de médecins assistant aux constatations que dirigeait le docteur Bonamy (Boissarye) lorsqu'un miraculé se présentait, en comparant son état actuel avec l'état antérieur, décrit par le certificat médical.

Mais, voyez tout de suite la méchanceté : Dès la

première page, le docteur Bonamy nous apparaît comme un personnage un peu louche, comme un monsieur qui tient à se faire une belle place en flattant quelque peu son monde tout en faisant parade de savoir, et surtout comme un bon gros naïf, pas plus difficile que cela, très enclin à se frotter les mains quand un miracle commence à s'adombrer.

« Le docteur Bonamy l'avait installé (le petit monsieur blond, vous savez, l'écrivain influent de Paris), dans le second fauteuil, et il affectait une bonhomie souriante, lui donnait la grande représentation, déclarant qu'on n'avait rien à cacher, tout se passant au grand jour... » (1)

Suit un boniment de quasi-charlatan sur la sincérité des constatations.

« Il se carrait, tirait du jeu son honnêteté, pas plus sot ni menteur qu'un autre, *croyant sans croire*, sachant la science si obscure, si pleine de surprises, que l'impossible y était toujours réalisable (?). Et sur le tard de sa *vie de praticien*, il s'était ainsi fait à la Grotte une *situation* à part qui avait ses inconvénients et ses avantages, fort douce et heureuse en somme. »

Nous avons vu bien des gens qui ont assisté aux pèlerinages de Lourdes sans être « plus sots ni menteurs » que M. Zola, qui même ont sur lui l'immense avantage de connaître le docteur Boissarye, qui l'ont étudié sans se contenter de le juger au simple coup d'œil, en passant : eh bien, ces observateurs, en qui nous avons certainement plus de confiance qu'en M. Zola, ne reconnaîtraient pas le docteur Boissarye dans le portrait qu'il

(1) *Deuxième journée*, IV.

vient d'en faire. Ils y verraient tout au plus une caricature, exagérant avec monstruosité, grâce à l'art complaisant des Caran d'Ache et des Forain, le petit défaut de cette physionomie si franche et si élevée. Ce défaut nous le connaissons aussi bien que M. Zola, mieux peut-être, parce que nous en avons entendu faire la critique par un jeune médecin à la suite d'une conférence retentissante faite sur les miracles de Lourdes par le docteur : nous savons que ce défaut consiste en effet dans une légère propension à admettre comme faits surnaturels certaines guérisons d'origine douteuse à cause de leur caractère nerveux en même temps qu'organique. Mais nous savons aussi qu'à part ce petit *desideratum*, qui certainement ne va pas bien loin, la procédure du docteur est irréprochable et démonstrative, aux yeux de tout médecin qui veut se donner la peine de l'écouter. Nous savons qu'en dehors de ces quelques exceptions où sa bonne foi peut être aisément surprise par l'équivoque même qui plane sur les maladies de nature nerveuse, comme nous le remarquerons plus loin, une masse considérable de constatations accumulées par ses observations depuis des années établissent de la façon la plus péremptoire l'impossibilité absolue d'expliquer de très nombreuses guérisons par aucune influence naturelle imaginable.

M. Zola était parfaitement à même de s'en rendre compte. Lui qui prétend ne rien décrire sans avoir amoncelé tous les documents possibles, il n'aurait pas dû écrire ce roman, très lourd comme masse, très léger comme critique, sans examiner à fond les faits les plus caractéristiques contenus dans le fameux livre du docteur Boissarye, et établis avec une science sans doute trop supérieure à la compétence de M. Zola. Voilà qui eût été loyal, voilà qui eût montré si oui ou

non M. Zola est capable d'abolir le miracle. Mais que signifie cette condamnation burlesque, exécutée du revers de la main, en quelques minutes de hasard, en face de faits choisis exprès parmi les plus douteux (1)? Elle signifie que M. Zola n'était pas capable d'étudier les choses à fond, pas plus ici, d'ailleurs, que dans n'importe quelle autre de ses œuvres. Il voit toutes choses à la superficie, il décrit, analyse, dissèque des apparences, grossit et enlumine des niaiseries, il magnifie à plaisir des tares et des vices, incapable, par contre-poids, de comprendre ce qui est beau et bien : et de cet amas souvent indigeste de choses ou futiles ou vilaines, résulte ce que l'on veut appeler une œuvre naturaliste, quelque chose qui s'agglomère dans l'imagination en scorie métallique, qui vous oppresse par le poids et s'impose par la masse, mais qui donne une impression fausse du vrai caractère de la question, une impression enfantine par suite d'un défaut complet de pénétration et d'intelligence, une impression pénible par suite de l'évident parti-pris de tout dénigrer.

Le docteur Boissarye sort parfaitement indemne de cette épreuve, et le miracle avec lui.

Voyons comment sont appréciés ses assistants au bureau des constatations.

« Les médecins, venus d'un peu partout, gardaient pour la plupart un absolu silence ; quelques-uns se hasardaient à poser des questions ; et ils échangeaient par moments des regards obliques, plus préoccupés de se surveiller entre eux que de constater les faits soumis à leur examen » (2).

(1) Voir plus loin la critique de ces faits.
(2) *Deuxième journée*, IV.

D'un bout à l'autre de la séance, ils vont garder cette attitude. Et cette attitude prêtée par le romancier est absolument fausse. Les fastes de Lourdes comptent un certain nombre de médecins incrédules qui, au contraire, se sont fait un devoir d'examiner les choses avec le soin le plus exact, et qui sont partis de cet examen avec la conviction qu'il y avait évidemment là, sinon dans tous les cas, du moins dans les plus frappants, quelque chose de surnaturel. Ils sont devenus croyants à leur tour, sans être pour cela plus bêtes que les autres.

M. Zola le sait bien : il ne veut pas esquiver complètement ce fait, trop démonstratif. Seulement, comme tous les autres faits non favorables à sa thèse, il le falsifie.

Il nous présente le vieux docteur Chassaigne, auprès duquel le docteur Bonamy s'empresse, parce qu'il « était une des dernières et une des plus glorieuses conquêtes de la Grotte » ; mais il a soin, dans tout le reste de l'histoire, de nous le montrer comme un vieillard abruti par la douleur autant qu'abattu par l'âge, et qui, ayant perdu les personnes qu'il aimait le plus sur la terre, se console par un suprême effort en croyant aveuglément qu'il les retrouvera au ciel :

« Un petit grelottement de vieillard débile l'agitait (après une grande tirade sentimentale qu'il vient de prononcer), et Pierre comprenait enfin, rétablissait ce cas de conversion : le savant, l'intellectuel vieilli, qui retournait à la croyance, sous l'empire du sentiment. D'abord, ce qu'il n'avait pas soupçonné jusque-là, il découvrait une sorte d'atavisme de la foi, chez ce Pyrénéen, ce fils de paysans montagnards, élevé dans la légende, et que la légende reprenait, même lorsque cinquante années d'études

positives avaient passé sur elle. Puis c'était la lassitude humaine, l'homme auquel la science n'a pas donné le bonheur, et qui se révolte contre la science, le jour où elle lui paraît bornée, impuissante à empêcher ses larmes. Et enfin, il y avait encore là du découragement, un doute de toutes choses qui aboutissait à un besoin de certitude, chez le vieil homme, attendri par l'âge, heureux de s'endormir dans la crédulité » (1).

Soit, ce pauvre vieux est peut-être un individu rencontré, car je ne veux pas croire que M. Zola n'ait mis dans son roman que des personnages d'invention : mais enfin, pourquoi choisir ce type de converti, quand il en existe tant d'autres conduits à la foi par la raison froide, la réflexion pure, la constatation exacte de ce qui se passe à Lourdes ? Oh ! mais, ceux-ci n'auraient pas fait l'affaire de M. Zola, son hostilité irréductible n'aurait pas été satisfaite ; sa passion était trop habile — ou peut-être trop maladroite, car ainsi elle se tue, — pour se mettre en face d'un adversaire réel, qu'il faut combattre à bons coups d'épée, et qu'un simple sourire de mépris ne suffit pas à renverser...

Par contre, les médecins présents, suivant le système de M. Zola, sont tous favorables au miracle en face des prétendues guérisons qui se présentent, s'ils sont déjà croyants, et tous défavorables de parti-pris s'ils sont incrédules.

« Le plus grand nombre des médecins présents, qui devaient être des catholiques, s'inclinaient, *naturellement*. Et quant aux autres, les incrédules, les *savants purs*, ils regardaient, s'intéressaient à certains phénomènes, évitaient par courtoisie d'entrer dans des discussions, *inutiles*

(1) *Deuxième journée*, III.

d'ailleurs; puis, ils s'en allaient, quand leur *malaise d'hommes raisonnables* devenait trop grand, et qu'ils se sentaient près de se fâcher » (1).

Pour qui connaît la véritable situation, il n'est pas possible de dénaturer davantage les choses. M. Zola est donc bien persuadé que le seul fait d'être catholique exclut la possibilité d'être un savant, tandis que le seul fait de ne pas croire ni à Dieu ni à diable vous rend immédiatement un « savant pur » ? Oui, certes, tel est son avis, telle est sa plus chère conviction, tel est l'un de ses préjugés les plus encroûtés, couvrant toute son œuvre d'une sorte de scorie empoisonnée sur laquelle il vous répugne d'arrêter vos regards, tant elle est à la fois corruptrice de la vérité et pétrie d'orgueil. Aucun esprit vraiment droit et libre ne voudra en tenir compte. Il suffira de se rappeler cette liste considérable de catholiques peuplant, aujourd'hui même, comme dans le passé, les sphères de la haute science et aussi celles de la science pratique. Jamais imputation plus venimeuse et plus fausse ne fut lancée par un écrivain qui se respecte contre une catégorie plus éminente des représentants de la pensée. M. Zola voudrait bien faire admettre que le « préjugé religieux » aveugle les esprits naturellement clairvoyants, ou plutôt les illumine de je ne sais quelle lueur fausse ou exagérée qui les porte à tout voir en beau, les empêchant d'une part de bien constater ce qui relève de la science, les portant d'autre part à mettre partout du miracle, même quand il n'y a qu'un simple fait naturel. Et c'est au contraire la conduite de ses personnages incrédules, toujours posant pour le scepticisme de parti-pris, qui nous donne l'impression de gens aveu-

(1) *Deuxième journée*, IV.

glés, incapables de discerner les réalités les plus frappantes, du moment que les conclusions pourraient en être défavorables à leurs petites convictions matérialistes, à leur résolution prétentieuse et folle de fermer les yeux quand Dieu se présentera.

Il ne serait pas inutile de rappeler ici à quel point le parti-pris sectaire de l'impiété aveugle les esprits généralement perspicaces. On connaît le mot de Diderot, discutant sur les miracles : — Quand même vous me montreriez, disait-il, un homme volant dans les airs, là, devant ma maison, je fermerais les yeux, je ne voudrais pas y croire, parce que le miracle est impossible.

Mais nous citerons seulement ce petit fait, se rapportant à Lourdes, et dont nous pouvons garantir la parfaite authenticité.

« Un évêque voulait, un jour, convertir aux miracles de Lourdes un sceptique de ses amis.

« Il lui parla longuement de la possibilité du miracle, de la nécessité des manifestations surnaturelles.

« L'incroyant restait froid devant toutes ces preuves éloquemment accumulées.

« Renonçant à le convaincre, l'évêque allait se retirer, quand son ami lui dit avec une vivacité dont nous respectons l'éloquent mot à mot : « Mais, nom de « nom ! vous nous embêtez avec votre philosophie sur « la possibilité du miracle, vous avez un argument « bien plus solide ».

« — Lequel, demanda l'évêque ?

« — Croyez-vous que s'il n'y avait pas de faits extraordinaires à Lourdes, nous ne vous l'aurions pas démolie, votre bonne Vierge, depuis trente-cinq ans ! »

Celui qui parlait était un député franc-maçon ; l'évêque était Mgr Freppel.

M. Zola ne participerait-il pas quelque peu à cette étrange disposition d'esprit ? Sans vouloir le calomnier, nous pouvons dire que cette crainte n'est pas dénuée de tout fondement.

M. Zola ne s'en imagine pas moins avoir démontré l'insuffisance lamentable du contrôle organisé par les catholiques avec le concours des incrédules de bonne foi. Comme en toute question, il se berne de cette argumentation vaine et misérable, il se figure avoir convaincu le lecteur, et de ce chef s'autorise à employer dans tout l'ouvrage les termes les plus méprisants à l'égard de la critique des faits miraculeux.

Nous partons, n'est-ce pas, de ce point de départ, évident désormais, que le bureau des constatations est une simple plaisanterie : eh bien, ce n'est rien auprès de l'irréflexion avec laquelle les pèlerins, accueillent pleins d'enthousiasme, les moindres bruits de miracle, pendant les grandes manifestations religieuses autour de la Grotte. Très certainement, répondrons-nous, ces guérisons soudaines ont besoin de vérification, elles réclament surtout l'épreuve du temps, qui seul démontrera si elles sont véritables, définitives, et non pas seulement transitoires, comme produites par le coup de foudre d'un système nerveux surexcité. Aussi le bureau des constatations en élimine toujours un certain nombre, admises par le public. Mais aux yeux de M. Zola, la crédulité si naturelle de ce public en face de ce qui se passe sous ses yeux est un argument irréfutable du peu de confiance que l'on doit avoir dans les miracles de Lourdes :

« On guettait les prodiges, on les attendait, avec la certitude qu'ils se produiraient, innombrables (je crois bien, l'expérience des années précédentes suffisait). Des yeux

croyaient les voir, des voix fébriles les signalaient. Encore une qui est guérie ! encore une autre ! encore une autre ! Une sourde qui entendait, une muette qui parlait, une phtisique qui ressuscitait! Comment! une phtisique? Mais certainement, cela était quotidien ! Il n'y avait plus de surprise possible, on aurait constaté sans étonner personne qu'une jambe coupée repoussait. Le miracle devenait l'état même de nature, la chose habituelle, banale à force d'être commune. Pour ces imaginations surchauffées, les histoires incroyables paraissaient toutes simples, dans la logique de ce qu'elles attendaient de la sainte Vierge. Et il fallait entendre les récits qui circulaient, les affirmations tranquilles, les absolues certitudes, lorsqu'une malade délirante criait qu'elle était guérie ! Encore une autre ! Encore une autre (1). Parfois, pourtant, une voix désolée s'élevait : « Ah ! elle est guérie, celle-là ! Elle a de la chance ! »

« Déjà, au bureau des constatations, Pierre avait souffert de cette crédulité du milieu. Mais, ici, cela dépassait tout, il s'exaspérait des extravagances qu'il entendait, et si paisiblement dites avec des sourires clairs d'enfant » (2).

Et à travers tout le roman, se répète sous des formes variées cette audacieuse affirmation, que les constatations de miracles sont scientifiquement nulles, comme si l'enthousiasme de la foule en était la seule règle, comme si l'organisation du bureau était réellement prouvée insuffisante et dérisoire.

Sophie Couteau montre (avec quelle puérile ostentation !) son pied radicalement guéri, les années précédentes, d'une carie profonde des os. Vous croyez que cela effraie M. Zola ?

« Pierre eut un geste, et l'on put croire que le pouvoir

(1) Remarquez que tout est au féminin : nous verrons plus tard quelle est la valeur de cette tactique.
(2) *Quatrième journée*, III.

de la sainte Vierge le ravissait. Il restait inquiet dans son doute. Quelle *force ignorée* avait agi ? ou plutôt quel *faux diagnostic* du médecin, quel concours *d'erreurs et d'exagérations* avaient abouti à ce *beau conte ?* (1)

Rien de plus facile que de faire appel à l'inconnu. Mais enfin, ce doute transcendant, planant sur toute l'histoire de cette guérison, malgré la connaissance des faits répandue dans le pays de la jeune fille et considérés par tous les témoins comme miraculeux, ce scepticisme supérieur affiché par M. Zola ne nous ébranle guère.

M. Zola paraît considérer, par principe, tout témoignage historique comme douteux : il ne semble disposé à se rendre qu'à l'évidence des phénomènes constatés de ses yeux et touchés de ses doigts. Rien de plus impertinent que cette prétention pour le reste de l'humanité, et rien de plus insensé, de plus contraire aux règles élémentaires du témoignage et de l'histoire. Si M. Zola lui-même était borné à savoir uniquement ce qu'il a observé de sa personne, certes, il ne saurait pas grand'chose. Toutes ses connaissances héréditaires disparaîtraient, de même la certitude de ce que d'autres lui ont dit après l'avoir vu, et ce serait vraiment dommage pour lui comme pour nous : son œuvre entière en souffrirait considérablement. Pourquoi donc l'oblige-t-il à en souffrir dans la circonstance présente, en déniant toute valeur de témoignages historiques aux faits qui, avant lui, se sont accomplis à Lourdes ? Lorsqu'il en parle, c'est invariablement sur le ton de l'incrédulité : M. Zola n'ayant pas examiné de ses yeux ce qui s'est passé avant lui, tout ce qui s'est passé avant lui est nécessairement sujet à cau-

(1) *Première journée*, IV.

tion, ne s'est accrédité dans le public qu'à la faveur du mensonge ou de l'exagération, enfin répond à la catégorie de l'illusion et du rêve. Il le répète cinquante fois. Cette façon de se placer comme critique en matière d'histoire et de médecine au-dessus de l'humanité entière ne détournera personne des voies du bon sens et de l'impartialité.

Ainsi M. Zola n'est aucunement parvenu, par lui-même et par ses figuratifs assesseurs, à réduire à néant la croyance de la plupart des catholiques au caractère miraculeux des principales guérisons accomplies à Lourdes.

Il paraît compter davantage sur le personnage de l'abbé Pierre Froment, dont il endosse la soutane afin de profiter de son prestige.

Pierre est, par vocation, revêtu de l'autorité théologique; mais surtout, il nous est présenté comme la personnification du jugement absolu, parfait et définitif que l'on doit porter sur Lourdes, par suite d'une étude spéciale faite sur des documents inédits dont on se garde bien de nous indiquer la provenance.

Pierre a surtout ceci de recommandable aux yeux de M. Zola, qu'en étudiant ainsi aux lumières de la science, dans un milieu de famille quelque peu scientifique, il a perdu la foi. Comme apostat, il mérite toutes les sympathies du romancier; comme prêtre, il a toute sa pitié; comme individu représentant M. Zola en personne, ce doit être nécessairement la perle des hommes, le dépositaire de la raison parfaite et bien pondérée, l'être juste et bon, qui donne à chacun ce qui lui convient : à la nature, tout; à Dieu, rien; à l'humanité, la miséricorde; à Lourdes, le mépris.

Mais cette habileté vulgaire et rebattue, hypocrite et vaniteuse, pourra tout au plus faire considérer

M. Zola comme un diffamateur, non pas comme le pontife de la vérité. Est-ce l'habit qui fait le moine? est-ce la soutane qui fait le juge en matière de miracle?

Ce n'est déjà pas une si petite gloire, de se poser en diffamateur du clergé et des croyants en général. On peut ainsi faire valoir auprès de la science qu'on a essayé de la venger des négations de la foi.

Seulement, resterait à prouver que la foi nie la science. Il y pourtant bien longtemps déjà que les croyants ont commencé à dissiper cette prétendue contradiction que les esprits médiocres et hargneux — jamais les vrais savants — s'acharnaient à établir entre la science et la foi. M. Zola s'imaginait sans doute redonner une nouvelle actualité à ce débat d'ores et et déjà dirimé. Il n'arrive qu'à montrer tout simplement qu'il n'est pas au courant du mouvement philosophique contemporain, et qu'il ne connaît d'ailleurs absolument rien à l'état réel du clergé.

A l'en croire, l'exemple de Pierre, sujet spécialement intelligent égaré dans le clergé par chagrin d'amour, et perdant les illusions de sa foi traditionnelle dès qu'il lui est permis d'approfondir la science, serait de nature à infirmer la compétence du clergé et des catholiques en général dans le discernement des choses naturelles en face des « rêveries » surnaturelles.

Tout, en ce personnage, est calculé pour faire, en lui et par lui, l'apologie de la raison et la critique de la foi, de même que pour établir une opposition irréductible entre les droits de la nature et les sacrifices exigés par la vocation sacerdotale. De la sorte, on ne sais pas trop ce qu'est Pierre : un héros? un génie? un enfant ou un jouet? Non, plutôt un mannequin; un être irréel, qui ne peut pas exister, qui ne tient

debout que par la volonté de M. Zola, manœuvrant les ficelles pour que son pantin fasse les gestes à son gré.

Sous l'influence d'une mère dévote, sous l'impression de la mort subite de son père impie, savant illustre (impie et savant c'est toujours, paraît-il, la même chose), Pierre, docile et bonne nature, avait orienté sa jeunesse vers la cléricature. Une chose le retenait : il aimait une jeune fille de la famille voisine, Marie de Guersaint. Mais voilà que celle-ci fait une chute de cheval. Atteinte dans ses organes, elle est condamnée à ne jamais devenir femme, et, triste victime, se résigne à manquer la vie, soumise à la volonté de Dieu. Pierre ne garde plus à son égard que les sentiments d'un frère pour une sœur, mais il les garde, il entre au séminaire, il devient prêtre.

Dans ce milieu intellectuel, sa raison, naturellement pénétrante et avide, se trouve, paraît-il comprimée. Heureusement la fatigue du séminaire l'oblige à prendre une année de repos : et c'est là, dans la bibliothèque de son père, qu'il s'initia tardivement à la science et en devint fou.

Examinez son portrait :

« Grand et mince, il avait un visage long, avec un front très développé, haut et droit comme une tour, tandis que les mâchoires s'effilaient, se terminaient en un menton très fin. Il apparaissait tout cerveau ; la bouche seule, un peu forte, restait tendre (1). Quand la face, sérieuse, se détendait, la bouche et les yeux prenaient une tendresse infinie,

(1) Inutile de faire remarquer la banalité de cette physionomie poncive, empruntée aux élémentaires conceptions phrénologistes. Tout Zola est ici. Le lecteur naturaliste n'en garde pas moins l'impression cherchée, sans malice à vrai dire.

une faim inapaisée d'aimer, de se donner et de vivre (dans le sens contraire à la chasteté sacerdotale, bien entendu). Tout de suite, d'ailleurs, la passion intellectuelle revenait, cette intellectualité qui l'avait toujours dévoré du souci de comprendre et de savoir. Et, ces années de séminaire, il ne se les rappelait qu'avec surprise. Comment avait-il donc pu accepter si longtemps cette rude discipline de la *foi aveugle*, cette obéissance à tout croire, *sans examen ?* On lui avait demandé le total *abandon de sa raison*, et il s'y était efforcé, il était parvenu à étouffer en lui le torturant besoin de la *vérité* » (1).

Il est difficile d'imaginer une plus grande innocence dans l'ignorance des choses religieuses. Lorsqu'on veut bâtir un roman sur des questions auxquelles on est complètement étranger, on devrait du moins en faire une étude préalable. M. Zola avait eu soin, dans ses œuvres antérieures, de lire et de transcrire fidèlement le manuel de l'aiguilleur, le manuel du laboureur, le manuel de l'accoucheur, plusieurs autres encore. Mais ici, à quoi bon ? Ne suffit-il pas de s'en tenir aux calembredaines qui courent les rues ? Qui viendra jamais lui reprocher de ne pas connaître un mot de ce qui se passe dans les séminaires et dans la conscience des jeunes clercs ?

Il suffisait à M. Zola d'interroger le premier venu de nos confrères. Celui-ci aurait expliqué avec la plus grande aisance du monde qu'il n'y a pas la moindre contradiction entre la raison et la foi. Il n'aurait eu qu'à lui montrer quelque manuel d'apologétique, quelque conférence des prédicateurs de Notre-Dame, quelque liste des savants catholiques les plus élevés dans la science et les plus ardents pour la foi. Il lui aurait

(1) *Première journée*, II.

parlé des études scientifiques que l'on fait poursuivre aux jeunes gens dans les petits séminaires, suivant le même programme que dans les lycées, puis des études scientifiques plus développées que l'on joint à la philosophie pendant les premières années de grand séminaire. Il l'aurait amené à constater le nombre considérable de bacheliers, de licenciés, de docteurs ès-lettres ou ès-sciences qui figurent dans les rangs du clergé, sans pour cela avoir jamais trouvé dans leurs études de contradiction assez sérieuse pour entraver leur foi.

De la sorte, M. Zola aurait pu éviter tant de méprises à la fois ridicules et odieuses ; il serait évité à lui-même l'attitude passablement burlesque d'un passionné de vérité, qui ignore profondément ce qui se passe dans un monde dont il veut établir la psychologie. Son œuvre y gagnerait autant que sa propre réputation. car enfin, quelque mal disposé que l'on puisse être à l'égard du clergé, encore un lecteur aime-t-il bien à connaître les choses telles qu'elles sont, et à ne pas rencontrer à chaque instant la haine venimeuse suant ses déjections impudentes, semant au hasard d'une fantaisie peu récréative ses grossièretés et ses éclats de rire, ses racontars de bonne femme et ses sifflements de mégère, ses pédantesques déclamations et ses grands mots creux ramassés dans les clubs.

M. Zola serait bien aimable de nous dire avant tout ce qu'il entend par la science, ce mot répété à satiété sans aucun sens précis.

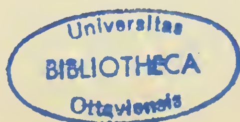
« Et Pierre revécut, en quelques minutes, l'effroyable crise qui, pendant deux mois, l'avait dévasté. Ce n'était pas qu'il eût trouvé, dans la bibliothèque (de son père), des livres de discussion antireligieuse, ni que son père, dont il

classait les papiers, fût jamais sorti de ses recherches techniques de savant. Mais, peu à peu, malgré lui, la clarté scientifique se faisait, un ensemble de phénomènes prouvés qui *démolissaient les dogmes*, qui ne laissaient rien en lui des faits auxquels il devait croire » (1).

Voyez-vous ce jeune génie, qui, en deux mois, trouve le moyen par une étude de hasard, de résoudre irrévocablement la question qui a passionné le siècle entier, dans laquelle se sont épuisés les plus grands esprits, parvenant toujours à démontrer, pour les croyants, que la conciliation entre la science et la foi était parfaite, pour les incrédules, qu'ils étaient incapables de préciser une seule contradiction ! Non, M. Zola, lui, vous résout le problème d'un tour de main : il suffit de se mettre pendant deux mois (l'a-t-il jamais fait ?) en face de n'importe quel traité scientifique. On ne peut être à la fois plus naïf et plus invraisemblable.

Et puis de deux choses l'une : ou Pierre a su approfondir quelque science spéciale, tout en prenant une teinte générale des autres, ce qui était le seul moyen de trouver des objections sérieuses et techniques contre la foi : ou bien il s'est contenté de s'assimiler des connaissances universelles élémentaires. Si M. Zola s'était seulement donné la peine d'aborder sérieusement la science, il aurait vite compris que, dans les conditions où il nous fait voir Pierre, maladif, sans maître, disposant de peu de temps, la seconde hypothèse est seule admissible ; ce jeune homme n'a certainement pu rien approfondir, il a simplement parcouru *per summa capita* les conclusions générales des

(1) *Première journée*, II.



sciences, comme le font tous les jeunes gens avant de se choisir une spécialité intellectuelle, le droit, l'art, les mathématiques ou la théologie. A ce titre, Pierre devait se trouver ni plus ni moins, comme tous les ecclésiastiques de son âge le sont sans avoir passé par ces imaginaires conditions exceptionnelles, sur le pied de tous les autres citoyens français à leur entrée dans une carrière. Or, parmi ces derniers, presque tous ceux dont l'éducation a été dirigée suivant des principes religieux conservent leur foi pendant leur existence entière. Cette règle ne souffre que de rares exceptions, et ceux qui perdent leur croyance généralement le doivent à l'éruption de passions trop violentes, et non pas, comme Pierre, à l'éblouissement d'une science superficielle et dénuée de critique. Cela ne dénote pas un esprit bien fort, mais plutôt faible et enfantin.

Ailleurs, M. Zola semble avoir compris qu'en effet une science technique, spéciale et approfondie pouvait seule permettre de discuter la foi. Il se pose même comme ayant personnellement étudié les théories nouvelles de la physiologie. Nous verrons en son lieu quelle est la valeur de cette prétention. Il nous suffit actuellement de constater que Pierre ne possède pas le moins du monde une autorité de ce genre, et que son témoignage ne peut avoir plus de poids que celui de tout observateur judicieux, ni pour le contrôle ni pour la critique des miracles.

N'importe : le but de M. Zola est atteint. Il a fait résonner le grand mot de science, et pas mal d'esprits irréfléchis le considèrent désormais sous la soutane dont il s'est paré, comme le représentant accrédité de la raison.

La raison ! Cette malheureuse raison, M. Zola

s'imagine qu'elle est l'objet des exécrations de toute la caste cléricale. Il nous l'a déjà dit, il le répète mainte et mainte fois, comme toutes ses autres idées, d'ailleurs, car dans son système littéraire la figure de rhétorique appelée répétition ne compte pas pour peu de chose.

« Au séminaire, sur le conseil de ses maîtres, il avait toujours réfréné l'esprit d'examen, son besoin de savoir. Ce qu'on lui enseignait le surprenait bien ; mais il arrivait à faire le sacrifice de sa raison, qu'on exigeait de sa piété » (1).

Dans quel séminaire, s'il vous plaît ? Dans un séminaire d'imans turcs, de féticheurs hindous, ou dans un séminaire catholique ? Dans aucun séminaire catholique on ne suit un pareil système. M. Zola ferait longtemps des perquisitions à travers le monde entier sans pouvoir trouver un seul séminaire catholique où l'on essaie d'enlever à la raison un seul de ses droits. Assurément les mystères chrétiens sont au-dessus de la compréhension de notre faible intelligence : nous ne saisirons jamais, par exemple comment un Dieu a pu se faire homme. Mais ces vérités ne sont pas le moins du monde contraires à notre raison, il est impossible au philosophe le plus subtil, au savant le plus maître des secrets de la nature, de prouver leur absurdité, leur impossibilité en aucune manière. Il suffit donc de pouvoir démontrer le fait, l'existence de cette vérité, sans qu'il soit requis de pouvoir en comprendre l'essence, Nous n'avons pas besoin, pour agir en êtres raisonnables, de savoir discerner le *comment*, il nous suffit de saisir le *pourquoi*. M. Zola, qui fait tant de bruit de la science, sait apparemment mieux que les savants les

(1) *Première journée*, II.

plus distingués *pourquoi* il faut croire à l'existence d'une force que l'on appelle l'électricité : mais il serait bien embarrassé de nous dire *comment* elle est composée, quelle est sa nature et son essence. Ainsi le croyant sait pertinemment *pourquoi* il faut croire à la parole de Dieu, bien qu'il soit incapable de savoir *comment* certaines vérités révélées sont conciliables avec les lois de la nature. C'est là le secret de Dieu, comme il sera toujours dans le secret de la nature de connaître l'explication dernière des forces qui la gouvernent.

L'éducation donnée au clergé catholique dans les séminaires, loin de comprimer la raison, la développe dans des proportions trop souvent inconnues à l'enseignement universitaire lui-même. Elle est éminemment scientifique. Soit par la philosophie, soit par l'histoire, soit par le raisonnement théologique, soit par l'exégèse, elle constitue une science précise qui démontre l'existence de Dieu, la divinité de Jésus-Christ et des Saintes Ecritures, la nécessité de croire aux vérités révélées, la certitude de la vie future, l'obligation de la loi morale, enfin la manière de conduire les hommes dans les voies de la justice et de la vertu inconnue à M. Zola. Tout cela, sans doute, n'est plus sujet à discussion, parce que les siècles en ont prouvé l'inconcussible vérité ; mais ce n'est déjà pas un si mauvais exercice de la raison que de s'en assimiler les preuves, aussi fortes que délicates. Est-ce mal employer sa raison, je vous le demande, que d'étudier les cinq livres de la géométrie, sous prétexte que les axiomes contenus dans cette science datent de plus de vingt siècles et n'ont pas varié depuis Euclide ? De plus le théologien trouve un perpétuel exercice à l'acuité de son jugement dans la nécessité de

mettre ses convictions, ainsi scientifiquement acquises, en concordance avec les découvertes modernes d'où les esprits médiocres s'acharnent à tirer des objections sans cesse renouvelées. Le théologien parvient tôt ou tard à les confondre, il est y parvenu de nos jours comme dans le passé. Mais M. Zola fait profession de l'ignorer, ce qui n'est pas flatteur pour sa vanité et sa prétention de tout connaître.

Sa manière, à lui, d'entendre la foi, est bien plus simpliste. Donnons-en une idée.

« Dans les siècles de réelle croyance, la science ne se mêlait pas d'expliquer Dieu. Que venait-elle faire là ? Elle entravait la foi et se diminuait elle-même. Non, non ! se jeter par terre, baiser la terre et croire. Ou bien s'en aller. Il n'y avait pas de compromis possible. Du moment que l'examen commençait, il ne devait plus s'arrêter, il aboutissait fatalement au doute » (1).

Mais une telle imputation est fausse et injurieuse, dénature l'histoire et dénote une complète ignorance du présent.

Par conséquent, les tourments de la raison de Pierre nous touchent peu. Ayant assis toute sa critique sur cette base fausse qui à la moindre piqûre crève comme un ballon gonflé de vent, il aura beau répéter, avec le martellement de l'insistance la plus sectaire, son audacieuse affirmation, nous nous rappellerons toujours qu'elle manque de preuve.

« La vérité bouillonnait, débordait, en un tel flot irrésistible, qu'il avait compris que jamais plus il ne parviendrait à refaire l'erreur en son cerveau » (2).

(1) *Deuxième journée*, IV.
(2) *Première journée*, II.

« ...Malgré le sourd malaise qui grandissait en lui au spectacle des choses qu'il voyait » (1).

Malgré ce sourd malaise, nous ne partageons pas du tout son appréciation sur le défaut de critique et de contrôle : ce polichinelle n'a pas qualité pour en juger, et le charlatan qui le fait manœuvrer avec une fausse apparence de candeur et de bonne foi est trop intéressé dans la question pour que nous le croyions sur parole.

Que Pierre s'en vienne alors nous déclamer tout ce qu'il voudra sur les droits souverains de la raison, nous connaissons cela aussi bien que M. Zola, la raison était aussi grande à nos yeux avant ces belles tirades, elle ne nous a pas empêché de voir le miracle là où il se trouve.

« L'éternel espoir doit être que les faits inexplicables s'expliqueront un jour ; et nous ne saurions avoir sainement d'autre idéal que cette marche à l'inconnu pour le connaître, cette victoire lente de la raison, au travers des misères de notre corps et de notre intelligence. Ah ! la raison, c'est par elle que je souffre, c'est d'elle aussi que j'attends toute ma force ! Quand elle périt, l'être périt tout entier. Quitte à y laisser le bonheur, je n'ai que l'ardente soif de la contenter toujours davantage » (2).

Que par contre, dans ses moments de trouble, Pierre aspire à retrouver la foi perdue et prétende ne pouvoir le faire sans renier sa raison, nous ne nous laisserons pas duper plus aisément par un aussi vain subterfuge.

(1) *Troisième journée*, III.
(2) *Deuxième journée*, IV.

« Et Pierre... finissait par détester sa raison, en communion étroite *avec ces humbles*, résolu à croire avec eux. »

« Les médecins n'étaient que des ignorants aux mains brutales, (se disait-il), tandis qu'il serait si doux de *s'endormir* dans la foi des *petits enfants*, aux jardins enchantés de *l'impossible!* Il eut enfin un *délicieux moment d'abandon*, ne cherchant plus à *rien s'expliquer*, acceptant la voyante avec son cortège somptueux de miracles, s'en remettant tout entier à Dieu *pour penser et pour vouloir à sa place* » (1).

Et qu'enfin M. Zola vienne à chaque instant déblatérer contre les gens et les choses de Lourdes, par la bouche de Pierre, en abusant de son prestige usurpé, il n'y aura vraiment pas là de quoi diminuer d'un atome l'estime qu'une étude vraiment historique aura pu nous en faire concevoir.

« Et il continua de la même voix pénétrante où *le doute s'attendrissait* de pitié. »

« Il fit revivre les faits à sa façon, pour charmer les simples qui l'écoutaient. Seulement, le raisonneur, l'analyste, au fond de lui, ne pouvait se défendre de rétablir la vérité, refaisait humaine pour lui seul cette légende dont le continuel prodige aidait à la guérison des malades » (2).

Toute cette stratégie ne suffit d'ailleurs pas à M. Zola. Il sent le besoin d'intervenir par lui-même. Le « petit monsieur blond, l'écrivain influent de Paris » pose doctoralement, en face de toute l'assemblée des médecins, les conditions, indispensables à ses yeux, d'une constatation médicale démonstrative. Avec son superbe mépris pour tout témoignage historique, il regarde

(1) *Première journée*, V.
(2) *Deuxième journée*, IV.

comme non avenu tout ce qui ne se passe pas immédiatement sous ses yeux. Il voit bien arriver au bureau des gens qui se disent guéris : mais il ne les a pas vus malades. On lui présente des certificats de médecins : il les récuse ou à peu près. Va-t-il donc accuser tout le corps médical de supercherie ? Pas tout à fait, mais peu s'en faut.

« Les doutes restaient sans nombre, invincibles : *quels étaient ces médecins* (auteurs des certificats) ? *avaient-ils l'autorité scientifique nécessaire? n'avaient-ils pas cédé à des circonstances ignorées, à des intérêts purement personnels?* On était tenté de réclamer une enquête sur chacun d'eux. Du moment que tout se basait sur le dossier apporté par le malade, il aurait fallu un contrôle très soigneux des documents, car tout croulait, dès qu'une critique sévère n'avait pas établi l'absolue certitude des faits » (1).

Saluez, messieurs les docteurs en médecine, de Berlin à Paris, de Paris à Rome, de Rome à Baltimore. Un certificat écrit de votre main, qui que vous soyez, n'a pas plus de valeur que le simple témoignage d'un faussaire.

« Et il fut ravi (comme nous-mêmes) d'entendre le petit monsieur blond, l'écrivain influent, formuler les objections qui, tout de suite, se présentaient. Cela ne semblait-il pas *désastreux* que ce fût un médecin qui diagnostiquât la maladie, et un autre médecin qui en constatât la guérison ? Il y avait certainement là une continuelle source d'erreurs *possibles* » (2).

Des erreurs possibles, soit : il y en a en tout sys-

(1) *Première journée*, V.
(2) *Deuxième journée*, IV.

tème. Mais des erreurs probables, des erreurs nombreuses, non certainement. Un certificat vous indique telle personne comme affligée d'un cancer à l'estomac, d'une carie des os du talon, d'une surdité absolue depuis la naissance, etc. Est-il besoin que vous ayez soigné préalablement cette personne, vous, médecin, pour constater qu'elle se présente maintenant complètement indemne des maladies certifiées? La difficulté peut se présenter seulement dans certaines affections générales de nature équivoque, où la connaissance du tempérament personnel est effectivement nécessaire pour juger si entre l'état maladif et l'état de guérison il y a, oui ou non, l'abîme que le miracle seul peut combler. Or, nous le verrons, M. Zola ne pense qu'à ces cas équivoques : toute son attention se porte avec une préférence exclusive sur ce qui peut prêter à la critique et au doute. Pour lui, le reste est non avenu, n'existe pas.

Il en résulte que nous autres, gens de bonne foi, qui précisément considérons aussi comme sujets à caution ces cas douteux par leur caractère mal défini, mais qui en même temps portons curieusement notre attention sur les cas bien tranchés, parce qu'ils sont de nature à paraître démontratifs, nous rétorquons aisément l'argument à M. Zola, nous l'accusons de se maintenir de propos délibéré à un point de vue faux et mensonger, étroit et exclusif, malhonnête et extra-scientifique.

En vain voudra-t-il alors nous faire la leçon, indiquer les conditions qui devraient présider à l'examen :

« Des procès-verbaux seraient dressés, on photographierait même les plaies. Ensuite, si une guérison se produisait, la commission n'aurait qu'à le constater, dans un nouveau procès-verbal. Et là, il ne s'agirait plus d'une maladie

interne, dont le diagnostic est difficile, toujours discutable. L'évidence se ferait » (1).

A la suite de cette réflexion du « petit monsieur blond, journaliste influent de Paris », le docteur Bonamy est « un peu embarrassé ».

Ce dernier mot est une méchanceté qui ne porte pas. Il y a longtemps que les directeurs du pèlerinage, convaincus eux-mêmes de la nécessité d'une enquête démonstrative, sont décidés à améliorer les conditions d'examen du bureau : déjà ils ont apporté chaque année quelque perfectionnement. La précipitation, l'encombrement, l'avalanche des foules, la masse des événements, la nécessité toujours nouvelle d'improviser devant une multitude de nécessités imprévues, sont les seules raisons qui aient empêché jusqu'à présent le bureau médical de répondre aux désirs de M. Zola et à bien d'autres encore. Un peu de patience : les choses s'organisent petit à petit. Le malheur, c'est que M. Zola s'attribuera innocemment le mérite de la réforme lorsque les améliorations projetées bien longtemps avant lui seront réalisées. Provisoirement, de l'avis de tout observateur dénué de parti-pris, les choses sont très suffisamment bien organisées pour démontrer le caractère miraculeux d'un bon nombre de cas, où l'évidence même éclate, sans discussion possible.

Mais M. Zola érige bien d'autres prétentions que de réformer la critique et le contrôle des faits : il veut bouleverser jusqu'à leur interprétation philosophique.

Jusqu'à présent, on avait cru, n'est-ce pas, que si certaines guérisons organiques se produisaient sans aucune intervention de moyens médicaux, si même

(1) *Deuxième journée*, IV.

certaines améliorations générales de tempérament se manifestaient en coup de foudre, bien que les organes et les tissus n'eussent point à être réparés, il faudrait attribuer ces deux genres de cures à une action totalement étrangère aux lois de la nature, il faudrait croire franchement au miracle.

Le tout était de savoir précisément si de telles guérisons s'étaient jamais produites : c'était donc une question de critique et de contrôle.

Mais M. Zola croit pouvoir aller beaucoup plus loin. Toute son œuvre est destinée à prouver, d'une part, qu'il n'y a pas de maladies organiques guéries à Lourdes, d'autre part, que toutes les maladies guéries à Lourdes sont plus ou moins hystériques.

Comment vous y prendriez-vous, vous, simple honnête homme, qui n'auriez pas l'intention d'écrire un roman, pour démontrer qu'il n'y a pas de maladies organiques guéries à Lourdes ? Vous prendriez, j'imagine, les documents relatant les principales maladies de ce caractère, que l'on prétend miraculeusement disparues, et vous en feriez la critique à la fois historique et médicale. Bien, nous aurions affaire à un argumentateur sérieux, nous pourrions être ou très embarrassés ou sûrs de la victoire.

Avec M. Zola, les choses changent de face. Nous n'avons pas à redouter un corps à corps, mais simplement une fuite.

M. Zola évite, de parti-pris, de mettre en scène un malade ayant un organe quelconque à faire matériellement réparer par la sainte Vierge. Je me trompe, il en met deux en scène : mais vous allez voir comme c'est simple.

D'abord Mme Vêtu, atteinte d'un cancer à l'estomac à la dernière période. Eh bien, Mme Vêtu meurt,

voilà tout. Un bon critique sûr de son affaire, aurait plutôt bravement mis en scène le cas d'un cancer guéri car il y en a : et il aurait tâché de l'expliquer. Mais ce n'était pas très facile à expliquer par l'hystérie, M. Zola préfère s'en passer, c'est plus sûr.

Vient ensuite la petite Sophie Couteau, guérie d'une affreuse carie des os du talon. Elle arrive dans le train des malades au milieu du voyage vers Lourdes, elle montre son talon avec une complaisance incomparable elle raconte son histoire, archiconnue, avec une grâce admirablement étudiée. Eh bien ? N'est-ce pas là une guérison organique. Oh ! qu'à cela ne tienne ! Cette guérison relève de l'histoire, M. Zola ne l'a pas constatée de ses yeux : donc elle est évidemment nulle. Elle est en même temps légèrement apocryphe. Et, qui plus est, elle tient un peu de l'hystérie, à ce que prétend M. Zola.

Vous plairait-il de savoir comment une guérison ainsi avérée, connue de tout le pays de Sophie Couteau, des anciens pèlerins eux-mêmes, pourrait bien être apocryphe ? Certes, M. Zola ne s'appesantit pas démesurément sur cette monstruosité : il risquerait trop. Il se contente de l'insinuer en glissant traîtreusement, en s'enfuyant sur le dos fluant d'un peut-être :

« Quelle force ignorée avait agi ? ou *plutôt quel faux diagnostic du médecin, quel concours d'erreurs et d'exagérations* avaient abouti à ce beau conte ? » (1)

Et chaque fois que reparaîtra la miraculée, cette inimaginable incertitude viendra planer sur sa personne et sur son histoire. Un inquisiteur vraiment consciencieux

(1) *Première journée*, IV.

rencontrant un cas pareil en se rendant à Lourdes, et vraiment désireux de le tirer au clair, à supposer que les circonstances ne lui permissent pas d'en constater un semblable guéri sous ses yeux, se serait juré de ne pas revenir de son excursion sans avoir établi la critique des documents concernant Sophie Couteau. Le docteur Bonamy devait les avoir, ces documents, puisqu'il reconnaît Sophie Couteau lorsqu'elle entre au bureau, et s'écrie sur le ton d'un opérateur en représentation :

« — Ah ! voici notre petite amie Sophie... Une guérison remarquable, messieurs, qui s'est produite à pareille époque, l'année dernière, et dont je demande la permission de vous montrer les résultats... Et on assista à une répétition de la scène déjà jouée (dans le train) » (1).

Or, c'est ici que l'on peut encore préciser un peu plus la stupéfiante psychologie de M. Zola.

« — Sophie (dit le docteur) répétez-nous le mot de votre médecin.

« — Chez nous, quand M. Rivoire a vu mon pied, il a dit : « Que ce soit le bon Dieu ou le diable qui ait guéri « cette enfant, ça m'est égal ; mais la vérité est qu'elle est « guérie. »

« Des rires éclatèrent, le mot était d'un effet sûr. »

Vous entendez ? « des rires éclatèrent », et voilà tout. Personne ne s'interrogea. M. Zola, ne trouvant pas nécessaire de prendre la chose au sérieux, pour la bonne raison que c'est un simple et vulgaire fait d'histoire, qui pourrait donc la prendre au sérieux plus que M. Zola ?

(1) *Deuxième journée*, IV.

« — Sophie, ôtez votre soulier, montrez votre pied à ces messieurs... Il faut qu'on touche, il faut que personne ne puisse douter.

« Lestement, le petit pied apparut, très blanc, très propre, même soigné, avec la cicatrice au-dessous de la cheville, une longue cicatrice dont la couture blanchâtre témoignait de la gravité du mal. Quelques médecins s'étaient approchés, regardaient en silence. D'autres, qui avaient leur conviction faite sans doute (la réflexion n'est pas de nous, mais bien de M. Zola, qui avait sa conviction, lui aussi), ne se dérangèrent pas... Le docteur Bonamy entrait dans des détails techniques, démontrait qu'un fragment d'os et de la chair avaient dû être refaits instantanément, ce qui restait inexplicable par les voies naturelles. »

Et alors ? Peut-on imaginer rien de plus démonstratif ? — Oh ! vous allez voir :

« — Mon Dieu ! interrompit le petit monsieur blond (vous savez, M. Zola en personne) il n'y a pas besoin de tant d'affaires ! *Qu'on me montre* seulement un doigt entaillé d'un coup de canif et qui sorte cicatrisé de l'eau : le miracle sera aussi grand, je m'inclinerai. »

Mais je ne m'inclinerai que lorsque j'aurai vu, de mes propres yeux vu. Pour MOI, l'histoire la mieux établie, le témoignage du médecin, la certitude des foules, la vue des cicatrices, tout cela ne datant même que d'une année, tout cela ne pouvant être mis en conteste sans ruiner les motifs de crédibilité universellement admis comme indiscutables, tout cela, MOI, Monsieur Zola, ne l'ayant pas vu de mes yeux et touché de mes doigts, je le considère comme mensonger, hallucinatoire, indigne de considération, méritant tout au plus un éclat de rire.

« Puis il ajouta (sans transition, sans attendre le jugement des médecins présents) :

« Si j'avais, MOI, une source qui refermât ainsi les plaies, je voudrais bouleverser le monde. Je ne sais pas comment (je crois bien), mais j'appellerais les peuples, et les peuples viendraient (pensez donc : à la voix de M. Zola!) Je ferais constater les miracles avec une telle évidence, que je serais le maître de la terre. Songez donc à cette puissance souveraine, toute divine! (Eh! n'y a-t-on pas assez songé, par hasard?) Mais il faudrait que pas un doute ne restât, il faudrait une vérité aussi éclatante que le soleil. »

Comme si les quelques perfectionnements à apporter encore pouvaient modifier du tout au tout la valeur des constatations! Comme si la plus simple bonne foi d'accord avec la critique la plus scientifique n'était pas évidemment sollicitée, dans de telles circonstances, à accorder tout simplement son adhésion au miracle, toute autre explication étant évidemment impossible!

Attendez : il y en a peut-être une autre encore. M. Zola a bien consenti à faire le brave une nouvelle fois, quitte à se contredire ouvertement. Mais il a peur de s'être un peu trop avancé tout de même. Dès lors, il s'évertue, tout au long de son histoire, à nous présenter Sophie Couteau comme une petite écervelée, à qui l'hystérie pourrait bien ne pas être totalement étrangère, tant elle est enfantine, légère et parfois stupide.

« Sophie Couteau, la petite miraculée de l'année précédente, assise par terre derrière un lit, malgré ses quatorze ans, s'amusait à faire une poupée avec des chiffons. Elle lui parlait, elle était si heureuse, si perdue dans son jeu, qu'elle en riait d'aise : — Tenez-vous droite, mademoiselle! Dansez un peu la polka, pour voir! Une! deux! dansez, tournez, embrassez celle que vous voudrez! »

« Sophie n'avait pas bougé, assise sur le lit d'en face. Elle venait de poser sa poupée sur ses genoux, attendait que la dame mourût, puisqu'on lui avait dit qu'elle allait mourir » (1).

Ceci, remarquez bien, se passe dans une salle d'hôpital. Que diriez-vous d'une grande fille de quatorze ans qui jouerait à la poupée comme un bébé pendant que le monde meurt autour d'elle, et qui ne s'arrêterait un instant interloquée, que sur l'injonction d'une grave personne, pour recommencer aussitôt le moribond passé ?

D'autre part, observons la manière dont la même petite folle raconte son histoire. Et elle la raconte vingt fois, elle n'en cherche que l'occasion, elle semble en avoir fait profession, elle ne vit même que de cela, étant de famille pauvre et ne travaillant pas de ses doigts.

« — Sophie, racontez à monsieur.

« La fillette eut son geste gentil, qui commandait l'attention.

« — Alors, comme ça, mon pied était perdu... etc.

« Il y eut de nouveaux éclats de rire, une satisfaction générale, à la voir si gentille, récitant un peu trop son histoire, qu'elle savait par cœur, mais très touchante et l'air véridique » (2).

L'air véridique ? Concession trop tardive. De tout le tableau, qui se répète comme tout Zola plusieurs fois, résulte je ne sais qu'elle vague impression « d'exagération, d'erreur, ayant abouti à faire ce beau conte » : c'est M. Zola qui lui-même a eu soin de nous en prévenir.

(1) *Quatrième journée*, I.
(2) *Ibid.*

D'autre part, l'hystérie n'est pas étrangère, peut-être, au cas de Sophie Couteau : insinuation absolument invraisemblable, car l'hystérie ne parviendra jamais à refaire instantanément un morceau notable de la charpente osseuse. N'importe! M. Zola le dit : coûte que coûte, il faut croire à l'hystérie. Comment voulez-vous considérer comme sérieux un simple cas historique en de pareilles conditions ?

Nous nous y sommes arrêté à dessein, parce que ce petit fait est l'un des documents les plus précieux pour qui veut se rendre compte de la mentalité de M. Zola. A lui seul il suffirait à prouver combien ce romancier était hanté de préoccupations étroites et de conclusions anticipées, à quel point il se souciait peu de faire une enquête impartiale et capable de fournir les éléments d'une conviction, quel aveuglement présida au contraire à ses prétendues observations et avec quelle défiance le public doit en accueillir le résultat.

Cependant, il ne désespère pas encore de fausser le jugement de son lecteur, parce qu'il lui reste à mettre en mouvement une machine de guerre considérable.

Seules, avons-nous dit, les maladies de nature hystérique sont admises par M. Zola, contre le témoignage de l'histoire, comme susceptibles d'être miraculeusement guéries.

Comment M. Zola va-t-il prouver qu'elles le sont seules en effet? Tout simplement en prétendant qu'il n'en a pas vu d'autres de ses yeux, qu'il n'en a pas touché d'autres de ses doigts, qu'il n'en connaît pas d'autres, si ce n'est... des guérisons historiques. Que voulez-vous faire avec des guérisons historiques? Ah! si l'on voulait se former une conviction avec des guérisons historiques, cela ne serait pas bien difficile. Il en existe à foison. M. Zola met toute sa bravoure à

les citer par masse, à vous les jeter dans les jambes par paquets. Des guérisons historiques ? En voilà tant que vous en voudrez : mais qu'est-ce que cela prouve, du moment que M. Zola ne les a pas constatées ?

« L'œil guéri du vieux Bouriette, l'enfant Bouhohorts ressuscité dans l'eau glacée, des sourds qui entendaient, des boiteux qui marchaient, et tant d'autres, Blaise Maumus, Bernades Soubies, Auguste Bordes, Baisette Soupenne, Benoîte Cazeaux, sauvés des pires souffrances... » (1).

Et de longues pages de récapitulation détaillées (2). M. Zola n'est pas embarrassé le moins du monde : vous comprenez, ce n'est que de l'histoire ! La seule chose sérieuse, c'est ce que M. Zola a vu ou prétend avoir vu.

Or, M. Zola n'a vu que des guérisons d'hystériques : voilà le miracle en capilotade.

Nous pourrions nous arrêter successivement aux trois malades dont il suit la guérison depuis le départ jusqu'au retour, et aux quelques autres rencontrés au bureau.

Nous verrions Elise Rouquet guérie d'un affreux lupus qui lui ronge la face, mais que M. Zola déclare de nature nerveuse.

Nous verrions la Grivotte momentanément ressuscitée quand elle était partie phtisique au dernier degré, toussant atrocement et crachant le sang : mais cela était trop beau ; la commotion du système ner-

(1) *Deuxième journée*, V.
(2) *Première journée*, V.

veux étant passée, elle retombe et attriste le retour par son état plus lamentable qu'auparavant.

Puis, ce serait la personne atteinte de surdité neurasthénique, qui fait constater sa guérison radicale : je crois bien, il ne s'agit que de nerfs. En même temps, nous étudierions cette comtesse, qui, sauvée une première fois de la phtisie à Lourdes, avait eu quatre enfants, puis était retombée dans son premier état, sous la pression névropathique de la maternité.

Tout cela n'est pas bien étonnant : bien que dans les circonstances ordinaires, la surexcitation du système nerveux ne produise jamais de guérisons subites et radicales de ce genre, il suffit à M. Zola que ce soit à la rigueur explicable par quelques forces naturelles irrésistibles, possibles bien qu'inconnues encore, pour qu'immédiatement il nie toute intervention surnaturelle, sans qu'évidemment il soit disposé à nous permettre la moindre observation. Passons donc. Nous avons mieux à faire : c'est d'étudier plus en détail le principal type qu'il nous présente, dont l'histoire sert de pivot à tout le récit.

A vrai dire, ce type est fort habilement construit. Il tient à la fois des affections organiques et des affections nerveuses. Mais M. Zola déploie tous ses efforts pour vous faire comprendre que cette dernière source est de beaucoup prépondérante dans son cas, le détraquement organique ne consistant guère que dans un dérangement de certaines parties internes dû à une chute de cheval, et grâce auquel Marie de Guersaint se trouve entravée dans le développement normal de sa puberté.

Marie de Guersaint, voilà le sujet que l'on nous montre comme favorisé du plus grand miracle dont Lourdes soit capable.

Qu'est donc cette jeune fille, d'ailleurs fort intéressante, venant rayonner à travers tout le récit de M. Zola comme un pur éclat de soleil?

Caractère enfantin et naïf dû à cet arrêt subit de la croissance féminine; dévotion tendre et piété plus exaltée que sage; imagination extrêmement féconde, quasi hallucinatoire; sensibilité hyperhestésiée, confinant à l'hystérie : voilà les quatre éléments qui, accumulés à plaisir par le trop habile romancier, contribuent à faire de ce sujet le type des malades désignés fatalement à la guérison par le jeu naturel du système nerveux surexcité.

Il est inutile de citer les expressions de M. Zola qui déterminent les deux premiers éléments de ce caractère : leur importance relative ne l'exige pas, et d'ailleurs ce serait impossible, parce qu'ils ne résultent pas d'une description expresse, mais de multiples insinuations, d'une exposition générale des idées et des actes du personnage.

Au reste, il nous sera plus profitable de nous arrêter de préférence aux deux éléments suivants, exerçant une influence prédominante sur l'issue de l'événement.

Marie est donc une pauvre fille en qui la souffrance physique, la privation d'un amour commencé, la perspective d'une vie solitaire et immobile, la dévotion extrême qui est de toute cette misère la seule consolation, ont développé au paroxysme les tendances naturelles d'une sensibilité d'âme et d'esprit, de nerfs et de corps déjà exceptionnelle. Il y a même, disions-nous, dans cet état, une sorte d'hystérie et une propension marquée à l'hallucination.

Après avoir fréquemment insisté sur les ardentes aspirations de Marie, sur l'entraînement qu'elle fait

subir à sa foi, tout le long du voyage, pour s'affermir dans la confiance inébranlable qu'elle sera guérie et que la sainte Vierge la visitera, M. Zola nous la montre, dans l'hôpital provisoire des malades, à la descente du train, avant le grand jour des guérisons, se préparant à la grâce souveraine comme une extatique, mais non pas comme une sainte :

« Maintenant Marie était là, sous la lueur pâle des flambeaux, si belle au milieu de ses cheveux blonds, avec ses yeux élargis, ses traits transfigurés par la foi, que tous l'admirèrent. Elle communia éperdument, le ciel descendait visiblement en elle, dans son pauvre corps de jeunesse, réduit à une telle misère physique. Un instant elle retint Pierre par la main : — Oh ! mon ami, elle me guérira, elle vient de me le dire... » (1).

Ce n'est cependant pas la psychologie d'une sainte que M. Zola nous décrit ainsi. Car il a soin de nous faire assister à une phase de désespoir et de révolte à laquelle Marie s'abandonne, après un premier bain sans résultat : et cette révolte n'est pas précisément le fait d'une sainte. Ceci est destiné à nous faire entendre que sa dévotion est plutôt une affaire de sentimentalité impressionnable, que de conviction profonde et de vertu méditée.

« Brusquement, au moment où Pierre se penchait vers elle, Marie éclata en furieux sanglots. Elle avait abattu sa tête sur l'épaule de son ami, elle disait sa colère d'une voix basse, terrible, au milieu des ombres vagues de l'effroyable salle. C'était, chez elle, comme il arrivait rarement, une perte de la foi, un manque soudain de courage, toute

(1) *Deuxième journée*, V.

une révolte de l'être souffrant qui ne pouvait plus attendre. Et elle en arrivait au sacrilège :

« — Non, non, elle est méchante, elle est injuste (la sainte Vierge). J'étais si certaine qu'elle m'exaucerait aujourd'hui, et je l'avais tant priée ! Jamais je ne guérirai, maintenant que cette première journée va finir. C'était un samedi, j'étais convaincue qu'elle me guérirait un samedi » (1).

Une pareille scène est exprès mise en contraste avec la résignation parfaite de Mme Vêtu, qui, elle, ne guérira pas :

« La Grivotte ne cessait de répéter :

« — Je suis guérie, oh ! guérie, tout à fait guérie.

« Alors, avec une sérénité enfantine, une souriante et parfaite abnégation, Madame Vêtu put dire encore :

« — La sainte Vierge a eu raison de la guérir, celle-là, qui est pauvre. Ça me fait plus de plaisir que si c'était moi, parce que j'ai ma petite boutique d'horlogerie, et que je puis attendre... Chacune son tour, chacune son tour.

« Presque toutes montraient cette charité, cet incroyable bonheur de la guérison des autres. »

Presque toutes, sauf Marie. A celle-là, il fallait donner l'aspect d'une machine nerveuse surmenée, trop montée, naturellement plus forte que les tempéraments équilibrés, dans ses détentes et ses contrecoups, afin de lui permettre, s'il est possible, de trouver en elle-même la seule raison de sa propre réforme.

Cela n'est pas encore possible, paraît-il. M. Zola s'applique à perfectionner sa machine, en lui donnant, outre la vertu hystérique, la puissance hallucinatoire.

(1) *Deuxième journée*, V.

Elle sent des roses dont le parfum la hante : mais Pierre ne peut en découvrir une seule !

« — Comment pouvez-vous dire qu'il n'y a pas de roses, quand elles embaument l'air autour de nous, et que nous baignons dans leur parfum ? Tenez ! à certaines minutes, ce parfum est si puissant que je me sens défaillir de joie, à le respirer !... Elles sont là, certainement, innombrables, sous nos pieds » (1).

Et cette aimable hallucination de l'odorat se prolonge pendant des heures, tout le temps que dure la merveille de la procession.

C'est le moment où l'hallucination de la vue se développe et va finir par devenir parfaite. Déjà Marie avait cru voir en rêve la Sainte Vierge. Elle raconte à Pierre qu'en venant à Lourdes, étant endormie dans le wagon, elle a vu la sainte Vierge et lui a demandé la conversion du malheureux prêtre et ami.

« Ce souhait de foi, qui sortait candide de cette créature *souffrante* et si chère, lui retournait l'âme » (2).

Ce n'est qu'un commencement. Elle va voir la reine du ciel plusieurs fois, et non plus en rêve mais en réalité, à mesure que ses nerfs se montent davantage et qu'approche sa guérison.

Après une nuit passée en prière, dans une immobilité de ferveur concentrée et morte au monde, morte au bruit, morte au froid, Marie, sans répondre aux questions de Pierre, tant elle était absorbée, finit par lui dire, d'elle-même :

(1) *Troisième journée*, III.
(2) *Première journée*, IV.

« — Oh ! Pierre, que je suis heureuse !... Je l'ai vue (la sainte Vierge), je l'ai priée pour vous, et elle m'a fait un petit signe de tête, pour me dire qu'elle m'entendait et qu'elle m'exauçait... Et elle ne m'a pas parlé, Pierre, mais j'ai compris ce qu'elle me disait. C'est aujourd'hui, à quatre heures du soir, que je serai guérie, lorsque le Saint-Sacrement passera » (1).

Voilà notre machine nerveuse bien préparée. Ajoutons-y la violente réaction de cette nuit glacée, l'exaltation imaginative produite par le spectacle merveilleux de la procession, le désir fouetté, exaspéré par l'échec du jour précédent : nous aurons tout ce qu'il faut, paraît-il, pour ressusciter en un clin d'œil une pauvre enfant paralysée depuis des années, étiolée, anémiée, dégénérée dans tout son être, incapable de marcher, faible comme l'oiseau atteint par le plomb du chasseur, et n'ayant plus qu'un souffle de vie.

Mais voyez la ruse : ces dispositions physiologiques sont tellement mêlées aux dispositions morales, que la méprise sera facile. Les croyants se montreront prêts, si la guérison se produit, à la revendiquer en faveur de leur foi comme un miracle évident ; les incrédules au contraire pourront avec vraisemblance l'attribuer à des influences purement naturelles.

C'est effectivement ce qui se produit.

A quatre heures, pendant la procession du Saint-Sacrement, Marie, au suprême degré de l'effervescence produite par cette magnifique manifestation, par la vue de tant d'autres personnes qui sont subitement guéries autour d'elle, sent venir le moment suprême.

« Pierre n'avait pas quitté Marie des yeux, et ce qu'il

(1) *Troisième journée*, IV.

voyait le bouleversait d'attendrissement. Les yeux de la malade, vides encore, s'étaient élargis, tandis que son pauvre visage blême, au masque lourd, se contractait, comme si elle eût affreusement souffert. Elle ne parlait pas, se croyant reprise par le mal, sans doute, désespérée. Puis, tout d'un coup, lorsque le Saint-Sacrement passa, et qu'elle en regarda l'astre flamboyer au soleil, elle eut un éblouissement, elle crut être frappée d'un éclair. Ses yeux s'étaient rallumés à cet éclat, ils retrouvaient enfin leur flamme de vie, ils brillaient pareils à des étoiles. Son visage, sous le flot de sève, s'animait, se colorait, rayonnait d'un rire d'allégresse et de santé. Et il la vit se lever brusquement, se tenir toute droite dans son chariot, chancelante, bégayante, ne trouvant que ce mot de caresse :

« — Oh ! mon ami... Oh ! mon ami !...

« Vivement, il s'était approché, pour la soutenir. Mais elle l'écarta d'un geste, elle se raffermissait, si touchante, si belle, dans sa robe de petite laine noire, avec les pantoufles qu'elle gardait toujours, élancée et mince, nimbée d'or par son admirable chevelure blonde, qu'une simple dentelle recouvrait. Tout son corps de vierge restait en proie à des secousses profondes, comme si une puissante fermentation l'avait régénérée. D'abord, ce furent les jambes qui se délivrèrent des chaînes qui les nouaient. Puis, tandis qu'elle sentait jaillir d'elle la source de sang, la vie de la femme, de l'épouse et de la mère, elle eut une dernière angoisse, un poids énorme qui lui remontait du ventre dans la gorge. Seulement, cette fois, il ne s'arrêta pas, ne l'étouffa pas, il jaillit de sa bouche ouverte, il s'envola en un cri de sublime joie :

« — Je suis guérie !... je suis guérie ! » (1)

La voilà donc debout cette aimable poupée, système névropathique. Quelle est la cause de cette guérison subite ?

(1) *Quatrième journée*, III.

Toute la description que nous venons de rapporter faisant suite aux multiples préparations dont nous avons auparavant condensé en une page le tableau très diffus, a pour but évident de montrer le travail mécanique, tout naturel, qui devait se faire par la force des choses, au moment de la suprême exaltation nerveuse, suivant les prétendues prévisions scientifiques du cousin Beauclair.

Cependant, le bureau des constatations s'empare de la miraculée, qui vient se montrer. Immédiatement, on en fait le joyau du pèlerinage, la preuve vivante de la puissante intervention du Ciel.

Quel camouflet pour la crédulité catholique, aux yeux de Pierre, à qui le cousin Beauclair avait tout prédit !

La scène entière est à reproduire, comme exemple de triomphe également facile et insultant.

« Voyons, répétait le docteur Bonamy, Marie de Guersaint, Marie de Guersaint... J'ai vu ce nom à coup sûr.

Enfin, Raboin découvrit le dossier, classé à une fausse lettre alphabétique ; et, quand le docteur eut pris connaissance des deux certificats qu'il contenait, il se passionna.

— Voici qui est très intéressant, messieurs. Je vous prie d'écouter avec attention.

... Mademoiselle, que vous voyez là, debout, était atteinte d'une très grave lésion de la moelle. Et, si l'on avait le moindre doute, ces deux certificats suffiraient à convaincre les plus incrédules, car ils sont signés par deux médecins de la Faculté de Paris, dont les noms sont bien connus de tous nos confrères.

Il fit passer les certificats aux médecins présents, qui les lurent avec de légers hochements de tête. Cela était indéniable, les signataires avaient la réputation de praticiens honnêtes et habiles.

— Eh bien ! messieurs, si le diagnostic n'est pas contesté, et ne peut pas l'être, quand une malade nous apporte des documents de cette valeur, nous allons voir maintenant les modifications qui se sont produites dans l'état de mademoiselle.

Mais, avant de l'interroger, il se reprit, il se tourna vers Pierre.

— Monsieur l'abbé, vous êtes venu de Paris avec mademoiselle de Guersaint, je crois. Est-ce que vous avez causé avec les médecins, avant le départ ?

Le prêtre sentit un frémissement qui le glaçait, dans sa grande joie.

— J'ai assisté à la consultation, monsieur.

Et la scène, de nouveau, s'évoquait. Il revit les deux docteurs graves et raisonnables, il revit Beauclair qui souriait, pendant que ses confrères rédigeaient leurs certificats conformes. Allait-il donc mettre ceux-ci à néant, faire connaître l'autre diagnostic, celui qui permettait d'expliquer scientifiquement la guérison ? Le miracle était prédit, ruiné à l'avance.

— Vous le remarquerez, messieurs, reprit le docteur Bonamy, la présence de monsieur l'abbé apporte à ces preuves une nouvelle force... Maintenant, mademoiselle va nous dire bien exactement ce qu'elle a ressenti.

Il s'était penché sur l'épaule du père Dargelès, il lui recommandait de ne pas oublier de donner à Pierre un rôle de témoin, dans la narration.

— Mon Dieu ! messieurs, comment vous dire? s'écria Marie de sa voix haletante, brisée de bonheur. Depuis hier, j'étais certaine d'être guérie. Et, pourtant, tout à l'heure encore, quand des fourmillements m'ont prise dans les jambes, j'ai eu peur que ce ne fût une nouvelle crise, j'ai douté un instant... Alors, les fourmillements se sont arrêtés. Puis, ils ont recommencé, dès que je suis retombée en prière... Oh! je priais, je priais de toute mon âme! J'ai fini par m'abandonner comme une enfant. « Sainte Vierge, Notre-Dame de Lourdes, faites de moi

ce que vous voudrez... » Les fourmillements ne cessaient plus, il m'a semblé que mon sang bouillonnait, une voix me criait : « Lève-toi ! lève-toi ! » Et j'ai senti le miracle, dans un grand craquement de tous mes os, de toute ma chair, comme si j'étais frappée de la foudre.

Pierre, très pâle, l'écoutait. Beauclair le lui avait bien dit que la guérison viendrait en coup de foudre, lorsque, sous l'influence de l'imagination puissamment surexcitée, il se produirait en elle un réveil soudain de la volonté, depuis si longtemps endormie.

— Ce sont d'abord les jambes que la sainte Vierge a délivrées, continua-t-elle. J'ai eu la sensation très nette que les liens de fer qui les nouaient glissaient le long de ma peau, comme des chaînes brisées... Puis, le poids qui m'étouffait toujours, là, dans le flanc gauche, a remonté ; et j'ai cru que j'allais mourir, tellement il me ravageait. Mais il a dépassé ma poitrine, il a dépassé ma gorge, et je l'ai eu dans la bouche, et je l'ai craché violemment... C'était fini, je n'avais plus mon mal, il s'était envolé.

Elle avait fait le geste lourd de l'oiseau de nuit qui bat des ailes, et elle se tut, en souriant à Pierre, bouleversé. *Tout cela, Beauclair l'avait dit à l'avance, en se servant presque des mêmes mots, des mêmes images. De point en point, le pronostic se réalisait, il n'y avait plus là que des phénomènes prévus et naturels.*

Les yeux ronds, Raboin avait suivi le récit, avec la passion d'un dévot borné, que hante l'idée de l'enfer.

— C'est le diable, cria-t-il, c'est le diable qu'elle a craché !

Mais le docteur Bonamy, plus sage, le fit taire. Et, se tournant vers les médecins :

— Messieurs, vous savez que nous évitons toujours ici de prononcer le grand mot de miracle. Seulement, voici un fait, je suis curieux de savoir comment vous l'expliqueriez par les voies naturelles... Depuis sept ans, mademoiselle était frappée d'une paralysie grave, due évidemment à une lésion de la moelle. Et cela ne saurait être nié,

les certificats sont là, indiscutables. Elle ne marchait plus, elle ne pouvait plus faire un mouvement sans jeter une plainte, elle en était arrivée à l'épuisement extrême, qui précède de peu les terminaisons fâcheuses... Tout d'un coup, la voici qui se lève, qui marche, qui rit et rayonne. La paralysie a complètement disparu, il ne reste aucune douleur, elle se porte aussi bien que vous et moi... Voyons, messieurs, approchez-vous, examinez-la, dites-moi ce qui s'est passé » (1).

Rien de plus caractéristique qu'une pareille scène. Les vieux praticiens, tout habiles qu'ils puissent être, y paraissent comme infiniment moins perspicaces qu'un jeune petit maître au coup d'œil divinatoire, qui aurait tout prédit.

Et dans quel but une pareille prétention ? Tout d'abord, afin de pouvoir terminer la scène de la manière suivante :

« Le docteur Bonamy finit par reprendre :

« — Monsieur l'abbé (Pierre), vous avez assisté à ces merveilles, vous ne refuserez pas de signer le récit exact que vient de rédiger le révérend père pour le *Journal de la Grotte*.

« Lui, signer cette page d'*erreur et de mensonge!* Une révolte le souleva, il fut sur le point de crier la vérité. Mais il sentit le poids de sa soutane à ses épaules ; et surtout la joie divine de Marie lui emplissait le cœur... Alors Pierre signa. Tout croulait en lui, mais il suffisait qu'elle fût sauvée... » (2).

Le monde catholique peut se considérer comme ayant reçu sur la face le plus violent soufflet de

(1) *Quatrième journée*, III.
(2) *Ibid.*

M. Zola. C'est tout ce que M. Zola désirait. Il s'en va, trompettant et triomphant. La foule passera devant Marie et lui fera une ovation, les pères Assomptionnistes, leur supérieur en tête, viendront la féliciter :

« Le père (Fourcade) eut un sourire rayonnant de général auquel on rappelle sa victoire la plus décisive.

« — Je sais, je sais, j'étais là... Ma chère fille, Dieu vous a bénie entre toutes, allez et faites adorer son nom » (1).

Ailleurs, il exulte d'avoir dans cette guérison l'un des miracles les plus frappants des pèlerinages de Lourdes.

Alors vous voyez d'ici M. Zola, embusqué dans un coin, guettant ce triomphe ridicule par-dessous son binocle, ricanant et disant au monde incrédule : Voyez ce que c'est, jugez du reste par cet exemple !

Voltaire n'a jamais été à la fois plus habile et plus maladroit. On ne réfute pas les Voltaires, on se contente de dévoiler leurs machinations et de les montrer du doigt à la postérité. On a vu beaucoup de guérisons analogues à celle de Marie de Guersaint, mais on en a vu d'autres aussi bien plus caractéristiques, et nous en citerons pour terminer.

Le tort, la méchanceté de M. Zola n'est pas d'avoir décrit celle-ci, mais de l'avoir donnée comme le type le plus frappant des guérisons de Lourdes. En cela, nous le disons sans crainte, il a menti.

Le second but de M. Zola, en combinant cette scène à grand effet, était d'amener et d'autoriser son explication scientifique des miracles, réduits arbitrairement, comme nous venons de le voir, à des guérisons de caractère purement nerveux.

(1) *Cinquième journée*, III.

Toute affection qui relève de l'hystérie peut se guérir par l'hystérie, voilà le grand principe de M. Zola.

Avant de discuter, rappelons-nous une fois pour toutes les nombreuses affections n'ayant rien d'hystérique, et qui cependant sont guéries à Lourdes, malgré les négations de Charcot, dont l'autorité sur ce sujet où s'exerçait sa verve sectaire n'a jamais été prise au sérieux par le monde savant.

M. Zola parvient-il même à prouver que toute maladie nerveuse peut être guérie à Lourdes par les seules forces du système nerveux? Il le pense, mais ne nous en persuade pas le moins du monde.

On pourrait même parfois se demander s'il en est bien convaincu lui-même, à voir les nouveaux subterfuges qu'il emploie pour préparer sa démonstration.

En premier lieu, il n'y a que des femmes qui soient guéries dans son roman : ce qui n'est pas tout à fait la même chose dans l'histoire. Nous l'avons vu en plusieurs citations à ce sujet, il n'emploie que le féminin, comme pour faire entendre que c'est un fait acquis et indiscutable.

Nous pourrions nous arrêter à cette nouvelle supercherie, ajoutée à tant d'autres, nous demander, par exemple, pourquoi, tout dépendant de M. Zola dans ce roman irréel, M. Sabathier, le compagnon de douleur de Marie, moins frappé qu'elle cependant, n'est pas guéri à son tour. Ce n'est pourtant pas la foi qui lui manque : il vient à Lourdes pour la septième fois, seulement il n'est pas femme. Mais arrêtons-nous à une considérations plus grave.

Dans tout le récit, les personnages qui ont conservé leurs croyances religieuses sont des êtres inférieurs. Aux yeux de M. Zola, la foi paraît être une sorte de tare cérébrale, une dégénérescence maladive, un signe

certain de faiblesse dans le caractère et d'exaltation dans l'imagination. Tous les croyants, dans cet étrange tableau, sont des êtres médiocres, enfantins, simples du moins. Tous les incroyants qui par hasard subissent de nouvelles poussées de foi, ne le doivent qu'au tourment des heures pénibles ou au charme d'une belle illusion. Jamais la foi ne procède d'une raison saine et vigoureuse.

Voici l'abbé Judaine, qui est l'un des rares prêtres respectés.

« D'une innocence tranquille, il (l'abbé Judaine) croyait fermement, absolument, sans lutte aucune, avec sa foi aisée d'*enfant* qui *ignorait les passions*. Depuis que la Vierge, à Lourdes, l'avait guéri d'une maladie d'yeux par un miracle retentissant dont on parlait toujours, sa croyance était devenue encore plus *aveugle* et plus attendrie, comme trempée d'une divine gratitude » (1).

Voici Bernadette, cette « créature simple, droite et charmante dans le *supplice de sa foi* » (2).

Puis :

« Il leva la tête, reconnut le baron Suire, directeur de l'Hospitalité de Notre-Dame du Salut. Sans doute, cet homme bienveillant et *simple* l'avait pris en affection (3). »

Si le docteur Chassaigne est revenu à la foi, c'est qu'il est :

« Infiniment triste, foudroyé par le destin, d'une faiblesse d'enfant qui pleure » (4).

(1) *Première journée*, III.
(2) *Deuxième journée*, V.
(3) *Troisième journée*, IV.
(4) *Deuxième journée*, IV.

Il en est de même de Pierre à ses bonnes heures !

« Et enfin il (Pierre) avait senti une espérance inavouée le pénétrer, cette idée que Marie avait raison peut-être, que la Vierge pourrait le prendre en pitié, lui aussi, en lui rendant la foi *aveugle*, la foi du *petit enfant* qui aime et ne dispute pas... Il aspirait à la foi... de toute l'envie brûlante qu'il éprouvait d'échapper au tourment de comprendre et de savoir, de s'*endormir* à jamais au fond de la *divine ingorance* (!!!). C'était *lâche* et *délicieux*, cet espoir de ne plus être, de n'être plus *qu'une chose* entre les mains de Dieu. Et il en était arrivé ainsi au désir de tenter la divine expérience... (1).

« Pierre entendait bien que sa raison seule protestait ; et il se trouvait dans une heure où il aurait voulu la tuer, cette raison vorace qui mangeait sa vie, qui l'empêchait d'être heureux du bonheur *des ignorants et des simples.* » — « Mais ses doutes recommençaient : quand on exige un miracle pour croire, c'est qu'on est incapable de croire » (2).

« Lui prêtre, autrefois *résigné à la croyance*, avait *achevé de perdre la foi* au contact de ce médecin alors incroyant, qu'il retrouvait maintenant *converti*, gagné au surnaturel, lorsque lui-même agonisait du tourment de ne plus croire » (3).

Tout le livre est sur ce ton. M. Zola compte ici plus que jamais frapper l'imagination par la masse implacable et toujours renouvelée de l'affirmation sans preuve.

Alors vous comprenez si cette pâte est bien prête à la fermentation hystérique et hallucinatoire.

(1) *Première journée*, II.
(2) *Troisième journée*, IV.
(3) *Deuxième journée*, III.

Femmes et dévotes, que ne peuvent attendre ces créatures inférieures de toute la puissante réaction nerveuse surexcitée par les mille conditions favorables du pèlerinage ?

Ces conditions, aux yeux de M. Zola sont tout ce ce qu'il y a de plus apte à produire une immense auto-suggestion, non seulement dans chacun des individus, mais encore et surtout dans la foule, considérée comme une nouvelle personne morale dont les forces sont décuplées à plaisir.

« Fallait-il croire qu'une foule n'était plus qu'un être, pouvant décupler sur lui-même la puissance de l'auto-suggestion ? Pouvait-on admettre que, dans certaines circonstances d'exaltation extrême, une foule devînt un agent de souveraine volonté, forçant la matière à obéir ? (1).

Certainement, il faut le croire. Le point d'interrogation de M. Zola n'est ici qu'une manière plus ou moins insidieuse de faire passer cette énorme opinion de M. Zola, très nette dans l'ensemble de l'œuvre.

A son gré, l'auto-suggestion n'est elle-même qu'une machine propre à développer toutes sortes de forces occultes : et c'est là qu'il triomphe, comme en ont l'habitude les pseudo-savants faisant appel à l'inconnu. Ainsi les transformistes à outrance ont trouvé suffisamment démonstratif d'alléguer l'immersion d'un continent au moment de la période critique de la prétendue transformation des espèces, afin de placer arbitrairement leurs espèces intermédiaires, dont la terre actuelle n'offre pas un seul vestige, dans ce bienheureux continent hypothétique et imaginé sans fondement.

(1) *Quatrième journée*, III.

« Pierre, alors, commença à comprendre (au bureau des constatations) ce qui se passait à Lourdes, l'extraordinaire spectacle auquel le monde assistait depuis des années, parmi l'adoration dévote des uns et la risée insultante des autres. *Évidemment*, des forces mal étudiées encore, ignorées même, agissaient (?) : auto-suggestion, ébranlement préparé de longue main, entraînement du voyage, des prières et des cantiques, exaltation grandissante ; et surtout le *souffle guérisseur*, la puissance *inconnue* qui se dégageait des foules, dans la crise aiguë de la foi » (1).

Le souffle guérisseur ! Retenez bien ceci : le souffle guérisseur qui émane des foules, voilà la grande trouvaille de M. Zola. Nous sommes au pinacle de son invention. Jamais il ne sera plus sublime. Il est rare qu'un écrivain, au suprême degré de son talent, ait fait une découverte pareille. Songez donc : un souffle guérisseur ! C'est à peu près comme l'élixir de vie qui empêche de vieillir. Avec ce souffle guérisseur, l'humanité a tout ce qu'il faut pour dissiper instantanément toutes ses misères : voyez Lourdes. Il suffit de se réunir en foule, de s'exciter un peu le tempérament, beaucoup l'imagination, et immédiatement une puissance inconnue (en effet très inconnue) se dégage de la foule, un immense souffle guérisseur passe, et le tour est joué : les boiteux marchent, les sourds entendent, les poitrinaires respirent comme des géants, et les imbéciles deviennent plus dévots encore. Quelle merveille qu'un pareil souffle guérisseur ! Comment l'humanité n'a-t-elle pas encore eu l'idée de l'inventer ? A moins que ce ne fût lui dont le Christ et les saints étaient animés, individuellement alors, lorsqu'ils passaient à travers les campagnes et guérissaient les moribonds assis

(1) *Deuxième journée*, IV.

au bord du chemin. Mais je m'oublie : je tombe dans la simplicité de l'histoire. M. Zola n'a pas vu tout ça. Seulement, à Lourdes, il a senti passer je ne sais quel souffle guérisseur à travers les foules. Il ne s'est pas demandé d'où il pouvait venir, ce souffle qui en effet guérissait tout autour de lui sans l'étonner.

Il a pensé qu'il suffisait d'invoquer des causes inconnues, de remettre sur le tapis des exagérations à tournure scientifique, de se fier au pouvoir curieux des nerfs encore mal étudiés, comme si la science n'était encore qu'embryonnaire et que ses observations dussent nécessairement parvenir tôt ou tard à expliquer, à maîtriser, à employer thérapeutiquement, comme une simple drogue, comme un courant électrique, ce merveilleux souffle guérisseur.

M. Zola tient beaucoup à baser son argumentation sur l'inconnu en cette matière.

A plusieurs reprises, il insiste désespérément sur l'impuissance de la science actuelle (1), afin de bien faire entendre que son hypothèse ne peut pas être discutée dans la situation présente, mais qu'elle doit être admise les yeux fermés, sinon comme évidente aujourd'hui, du moins comme divinatoire et puissamment révélatrice des progrès à venir.

Alors, fier de sa conquête imaginaire, il l'affirme sur tous les tons, suivant son habitude de partir en triomphateur sur un cheval de bois.

« Et le prêtre, profondément ému, par l'ardente pureté de la jeune fille, ne chercha pas à discuter, la laissa s'abandonner au *souffle de consolante illusion* qui passait » (1).

« N'était-ce pas un commencement de miracle, ce réveil

(1) *Deuxième journée*, IV, particulièrement.

(2) *Première journée*, IV.

de sa volonté, ce besoin fiévreux de guérison qui la redressait (la Grivotte)? Arrivée inerte, évanouie, elle était sur son séant, tournant de tous côtés ses regards noirs, guettant l'heure bienheureuse... » (1).

Voyez aussi le tableau de l'enthousiasme irréfléchi des foules, criant le miracle à plaisir (2).

« Et la *contagion* agissait, il ne savait plus bien où s'arrêtaient le réel et le possible, au milieu de cet amas de faits stupéfiants... » (3)

« Puisqu'elle (Marie) était certaine d'être guérie, ne devait-elle pas l'être? D'ailleurs lui-même (Pierre), restait sous le coup des choses terribles qu'il venait de voir... dans la pensée que les tout petits, quand ils aiment bien et qu'ils supplient les puissants, finissent par obtenir les grâces » (4).

Et à propos de Bernadette elle-même :

« Quelle était donc *la force qui l'avait produite*, elle et son œuvre? Comment la *vision* avait-elle pu *grandir* chez cette enfant misérable, et bouleverser toutes les âmes croyantes? » (5).

On voit dans tout cela mille choses mélangées à dessein : l'illusion de l'enthousiasme fait voir ce qui n'est pas ; l'éloignement des faits les grossit et en fait des mensonges ; quand ils se produisent, c'est la surexcitation d'êtres névrosés qui en est la cause unique : c'est le soufle guérisseur.

Tout contribue à le faire naître ce grand souffle gué-

(1) *Deuxième journée*, II.
(2) *Deuxième journée*, IV.
(3) *Première journée*, IV.
(4) *Deuxième journée*, III.
(5) *Première journée*, V.

risseur, par le moyen commode de la suggestion du milieu.

Le récit des miracles, le charme du conte de Pierre

« devenaient les sujets de conversations sans fin, exaltaient l'illusion de tous ceux qui souffraient dans leur cœur ou dans leur chair » (1).

« La salutation angélique promenée sous le ciel, répétée *jusqu'à l'hallucination* » (2).

Les couplets s'étaient peu à peu mêlés, chaque tronçon de la procession chantait le sien, d'une voix *extatique de possédés* qui ne s'entendaient plus eux-mêmes. »

Et ainsi de suite.

Vous comprenez comme il est facile de développer ce thème sur toutes ces variations imaginables. On peut même lui donner une apparence respectable encore, au moyen d'insinuations du genre de celle-ci :

« Aujourd'hui beaucoup de nos savants médecins soupçonnent beaucoup de ces plaies d'être d'origine nerveuse. Oui, l'on découvre qu'il y aurait là simplement une mauvaise nutrition de la peau. Ces questions de nutrition sont encore si mal étudiées ! Et l'on arrive à prouver que la *foi* qui guérit peut parfaitement guérir les *plaies*, certains faux lupus entre autres » (3).

Guérir les plaies, par exemple, c'est un peu trop fort pour le souffle guérisseur que distillent l'imagination et le plexus cardiaque. Aussi, voyez : il ne s'agit que de plaies d'origine nerveuse, de certains faux lupus ; mais le mot de plaie extérieure et organique est pro-

(1) *Deuxième journée*, V.
(2) *Première journée*, V.
(3) *Deuxième journée*, IV. Cf. 3[e] j. IV.

noncé, le lecteur est pris, à moins que son propre bon sens ne réagisse, cependant.

Il serait temps en effet de le faire réagir. Ne nous attardons pas à montrer davantage ce qu'il y a d'exagéré, de prétentieusement prophétique, de positivement faux et d'horriblement charlatanesque dans ce grandissement voulu, purement verbal d'ailleurs et nullement scientifique, d'une force réelle mais beaucoup plus modeste, au gré de savants appréciables.

Nous préférons respecter l'opinion de plus en plus commune dans le monde médical, qui considère comme douteuses en effet et sujettes à caution les guérisons de maladies ayant un caractère nettement névropathique, et jusqu'à un certain point les guérisons d'affections quelque peu organiques jointes à une disposition générale du système nerveux prédominant.

Mais en face de cet étalage exclusif et enluminé, vanté et bonimenté sans mesure et sans pudeur, mettez simplement un ou deux de ces faits organiques que réclame M. Zola sans consentir à examiner ceux qui existent. Étudiez, par exemple, ce simple procès-verbal, que M. Zola, malgré son animosité contre toute l'histoire où il n'est pas le principal héros, ne pourrait lui-même contester :

Guérison d'une carie costale.

« Nous soussigné, Fleury Emile, docteur-médecin de la faculté de Paris, certifions que, pendant onze ans (de 1862 à 1873), nous avons donné nos soins à M. l'abbé Guilmin, pour des abcès multiples, situés sur le côté gauche de la poitrine.

« En 1872, au mois de juillet, M. l'abbé Guilmin, épuisé par une suppuration abondante et continuelle, se trouva réduit à une faiblesse extrême : nous perdîmes tout espoir de guérison, et nous lui délivrâmes un certificat d'incurabilité.

« Cet état d'épuisement, de marasme, persista jusqu'au mois d'août 1873. Nous regardions notre malade comme voué à une mort prochaine. Ce fut alors que M. l'abbé Guilmin fit une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, et aussitôt nous constatâmes un mieux sensible dans l'état général de notre malade, la suppuration diminua progressivement, et ne tarda pas à cesser complètement.

« Depuis deux ans, toutes les plaies sont cicatrisées; la guérison se maintient, et M. l'abbé Guilmin jouit d'une excellente santé.

« En foi de quoi nous avons délivré le présent certificat que nous déclarons conforme à la vérité.

« Ducey, ce 6 mars 1876.

FLEURY, d.-m.

« Le 6 mars 1876, il se présente chez moi et m'annonce qu'il est radicalement guéri ; en effet, les plaies fistuleuses qui sillonnaient la région malade sont fermées et l'on ne trouve plus sur les os affectés qu'une tuméfaction sans caractère morbide...

« Je déclare hautement et dans la sincérité de ma conscience, que cette guérison, survenue dans de telles conditions, ne trouve pas son explication dans les données de la science, et qu'elle n'est en rien conforme aux lois de la pathologie.

« Avranche, le 6 mars 1876.

« Docteur COCHET. »

Si ces deux petites pièces viennent à tomber sous la main de M. Zola, il les mettra dédaigneusement au panier. Je voudrais cependant lui demander auparavant où est ici le souffle guérisseur? Il aura beau répondre qu'il s'agit d'un dévot et d'un vieillard, il ne fera admettre à personne que l'imagination d'un pauvre homme perdu dans son village, loin des foules, opérera toute seule de telles cures, du jour où il se sera mis dans la tête de prier la sainte Vierge à quelques centaines de lieues de distance.

Quant aux guérisons de caractère plutôt nerveux, il est un grand nombre de cas où leur subite réalisation, en dehors de toute circonstance surexcitante, interdit d'accepter, malgré toute la bonne volonté du monde, l'explication de M. Zola. Nous ne voulons pas finir sans réclamer du moins dans la mesure de l'évidence ce que l'on voudrait nous faire céder sans discussion sur ce terrain.

Qu'on relise l'histoire de la guérison d'Henri Lasserre lui-même. Voilà un garçon qui n'était pas un dévot, bien qu'il fût croyant, puisqu'il avoue être, au moment où le fait se produisit, dans un état de conscience depuis longtemps inquiétant. De plus, il ne croyait pas à la vertu des choses de Lourdes.

Il souffrait d'une cécité, sans doute nerveuse, qui s'accusait de plus en plus et lui interdisait déjà le travail du bureau.

Il fallut les instances réitérées d'un protestant de ses amis pour le décider à se bassiner les yeux avec un peu d'eau de Lourdes. Il le fit sans aucune espérance, par simple docilité, à peine par curiosité.

Eh bien, ce sceptique — au sujet de Lourdes, s'entend —, au milieu de sa chambre, sans ombre d'emballement, sans un grain d'imagination venant l'élever au-dessus de lui-même, sans la moindre influence du souffle guérisseur, se trouve subitement guéri tout de même, tout à fait guéri, si bien guéri qu'il se met aussitôt à compulser des bibliothèques entières de documents, à étudier longuement les faits sur place, à composer son merveilleux livre de « Lourdes », beaucoup plus intéressant que celui de M. Zola, parce que, tout en étant mieux écrit, il est une œuvre de bonne foi.

ÉPILOGUE

Nous pouvons maintenant mieux préciser — et sur preuves — la mentalité de M. Zola, dont nous avons donné un aperçu au commencement.

Lui-même semble d'ailleurs nous y inviter en terminant son étrange roman par une des pages les plus singulières de la littérature contemporaine. Jugez-en : M. Zola y érige la prétention de fonder une « religion nouvelle »!

Et de quoi donc serait composé ce *Zolisme* radieux, que Pierre l'apostat proclame comme le salut de l'humanité future ?

Question difficile. Car, le caractère le plus remarquable du Zolisme, c'est de n'avoir pas de caractère positif. D'un bout à l'autre, c'est une audacieuse et gratuite négation.

Négation de la foi chrétienne, tout d'abord. Et si nous voulions rechercher comment M. Zola prétend la faire disparaître, nous pourrions nous arrêter longuement à discuter ses procédés.

A ses yeux, la seule manière de démolir la foi, c'est de la tourner en ridicule : et c'est hélas ! la meilleure façon de mettre sur pied une démonstration péremptoire aux yeux de nombreux citoyens français ! Les esprits réfléchis auxquels nous nous adressons ne se laisseront pas surprendre. Ils passeront en haussant les épaules devant les innombrables témoignages de mépris qui échappent à M. Zola à propos de tout et de rien (1). Ils n'accorderont aucune confiance aux ta-

(1) En particulier : *Première journée*, I ; *Deuxième journée*, III, IV, V ; *Quatrième journée*, I.

bleaux odieux qu'il trace fréquemment du clergé, sans preuves, contre toute vraisemblance, pour le simple plaisir de mordre (1). Ils dédaigneront les comparaisons insolentes et ridicules établies entre Bernadette et je ne sais quelle fille de joie, marchande de cierges (2). Ils sauront, après la discussion que nous en avons faite, quelle valeur il faut attribuer aux quelques guérisons concédées par M. Zola : s'il les concède c'est parce qu'il peut les expliquer naturellement, tandis que les croyants les considèrent comme miraculeuses; une telle bévue le met en veine de raillerie, mais trop aisément pour que ce soit avec esprit. Ils pèseront à leur véritable poids ces mille insinuations malveillantes, burlesques ou odieuses que l'auteur plus ou moins inspiré du Zolisme prodigue à la foi comme à ses représentants, soit qu'il la considère comme une simple imagination subjective sans fondement réel (3), soit qu'il en fasse une sorte de salade de « belles histoires » pour les estomacs débiles, les cerveaux de vieillards ou d'enfants (4), soit qu'il la représente comme un rêve des foules, une épidémie d'hallucination, selon le mot de Renan (5).

On éprouvera d'autant moins de peine à mépriser ainsi les dénégations narquoises de M. Zola, que l'on aura pu constater fréquemment l'ignorance impardonnable qu'il professe ou qu'il témoigne insciemment à l'égard des éléments les plus simples de la foi chrétienne (6). Un docteur qui prétend détruire par la

(1) En particulier : *Troisième journée*, I, II, III.
(2) *Cinquième journée*, II.
(3) *Première journée*, IV ; *Deuxième journée*, III.
(4) *Deuxième journée*, III; *Troisième journée*, II.
(5) *Deuxième journée*, III, V ; *Première journée*, IV, V.
(6) Voir spécialement : *Deuxième journée*, IV; *Troisième journée*, IV.

seule puissance du sarcasme ce qu'il ne connaît même pas ne mérite guère de créance.

Il n'en pose pas moins avec une suprême hardiesse la dernière de ses négations, et aussi la plus étonnante, parce qu'elle vise à détruire les convictions les plus chères, non seulement de toute âme croyante, mais de tout être doué de conscience ; et cette négation peut se formuler ainsi : « Le bonheur intime de la conscience est une niaiserie. » Il le dit par la bouche d'une belle gourmande d'amour, Mme Volmar (1). Il trouve le moyen de tourner en comédie grotesque le bonheur du foyer lui-même, que Mme Maze vient demander à la Vierge de Lourdes (2).

Une fois pour toutes, M. Zola a voulu démontrer qu'il était incapable de comprendre ces choses immatérielles.

Mais enfin, il faut autre chose que des négations perpétuelles pour fonder une nouvelle religion. Si après ces tentatives haineuses et mesquines de démolition nous examinons les essais de reconstruction, nous demeurons stupéfait de voir reproduit, dans un sujet comme celui de Lourdes, la vile et d'ailleurs inepte théorie développée dans toute la série des Rougon-Macquart : à savoir, que l'humanité est faite uniquement pour la jouissance, la jouissance physique et sensuelle, la jouissance de la bête toujours, quelquefois aussi celle de la raison, mais pourvu que la bête n'ait pas à s'en plaindre. Rien de plus instructif à cet égard que l'histoire de Mme Volmar, qui s'en vient à Lourdes uniquement pour se livrer à tous les dévergondages avec son amant, et qui rencontre un prêtre pour la comprendre et lui dire : « Pauvre femme ! »

(1) *Cinquième journée*, I. (2) *Cinquième journée*, III.

M. Zola a des tirades, ici comme partout, pour nous recommander les splendeurs de la nature libre, il n'en a pas pour nous parler de la vertu, bien que Lourdes en rayonne. L'abbé Pierre consent bien à sacrifier son amour pour Marie, la miraculée, mais il le fait en sec et triste stoïcien, il le fait en regrettant amèrement d'avoir assumé le poids de la virginité. M. Zola ne comprendra jamais ce que le sacrifice, au sens chrétien, recèle de merveilleuses délectations intimes : et c'est pourquoi, en partie, son « Lourdes », est manqué, se termine par cette grossière profession de foi de matérialisme.

Par malheur, pour une pauvre fois que M. Zola veut essayer de prendre des allures pontificales — bien qu'il soit habitué aux allures pontifiantes, — entre nous, ça ne lui a vraiment pas réussi.

Son roman n'est pas seulement une invention sous masque de chose vue, c'est une lourde prédication où manque à la fois la conviction et le souffle, c'est en même temps un corps-à-corps éperdu avec la réalité trop évidente, à laquelle le prêcheur n'échappe que par mille subterfuges serpentins ou prestiges audacieux. Je me figure voir un malheureux chef d'hérésie burlesque, soufflant comme un damné je ne sais quelles incohérentes inspirations, pendant que l'éternelle conscience du Vrai et du Bien l'oppresse, lui arrache des cris et lui fait opérer une lamentable gesticulation.

Et dire qu'il a fallu deux années pour mettre debout cette machine oratoire !

Non, en vérité, M. Zola n'est pas heureux : après tant d'amertumes, il ne mourra même pas avec la gloire d'avoir propagé une nouvelle religion, comme il ne mourra probablement pas avec la satisfaction d'avoir conquis une voix à l'Académie.

Nous devons rappeler en terminant un petit fait qui, lors du passage de M. Zola à Lourdes, ne fut pas sans frapper ceux qui observaient ses démarches. Il visitait, comme il a pris soin de nous le dire, le bureau des constatations, où une foule de docteurs en médecine enregistraient les états antérieurs et subséquents des malades se disant guéris. Le chef de ce bureau, le docteur Boissarye (Bonamy dans le roman) l'invita à revenir deux jours plus tard, au moment où les guérisons seraient beaucoup plus nombreuses et plus étonnantes, afin de constater avec lui. C'est là que M. Zola aurait pu palper de ses doigts. M. Zola promit, et M. Zola ne revint pas.

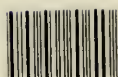
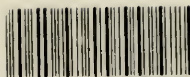
C'est alors que l'on se permit de contester sa bonne foi. On eut évidemment tort. On se trouvait en face d'un état d'âme trop compliqué et trop naïvement transcendant pour que l'enfantine question de la bonne foi fût en cause.

Cet état d'âme n'est pas nouveau. Pour la dixième fois se renouvelle dans l'histoire l'aventure de Pilate.

Pilate était devant le Christ. Le Christ lui dit : — « Quiconque est pour la vérité entend ma voix ». Pilate se détourne, hausse les épaules, se lave les mains, en répondant : — « Qu'est-ce que la vérité? »

Pilate avait besoin de conserver sa place de procureur, qui lui glissait entre les doigts; M. Zola sentait la nécessité de rattraper son public, à la fin dégoûté du naturalisme. Il essaya donc du mysticisme. En même temps, il flatta l'opinion courante en cette matière. Qu'est-il question de vérité en tout ceci? La vérité, ce sera le succès de son bouquin : pour y parvenir, tous les paradoxes sont bons.

6645 Paris. — Imprimerie G. Picquoin, 53, Rue de Lille.



a39003 003408894b